This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
VI. 1770L. (13)

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

COMPLETTE

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.

TOME TREIZIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

HENRIADE,

EN DIX CHANTS,

Précédée, accompagnée, & suivie de toutes les pièces relatives à ce Poëme & à la Poësie Epique en général;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, AUGMENTÉE ET EXACTEMENT CORRIGÉE.

M. D. CC. LXXI.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1991
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

PRÉFACE DES ÉDITEURS

qui eſt au devant de l'édition in-quarto.

NOus croyons que cette édition corrigée & augmentée, ſera favorablement reçue. L'auteur a joint à la communication qu'il a bien voulu nous donner de tous ſes ouvrages, le ſoin de les revoir tous avec exactitude, & d'y faire des additions très-conſidérables, ſurtout dans l'hiſtoire générale.

On trouvera même quelques morceaux nouveaux dans la *Henriade*, ouvrage qui devient de jour en jour plus cher à la France, ainſi que le héros qui fait le ſujet du poëme.

Les piéces de théâtre ont été ſouvent imprimées avec des leçons différentes. La raiſon principale en eſt, que l'auteur n'étant jamais content de lui-même changeait à chaque édition quelque choſe à ſes piéces. Nous avons raſſemblé les différentes manières au-

Digitized by Google

tant que nous l'avons pû, & nous les avons mises à la suite de l'ouvrage.

Quant aux mélanges de philosophie & de littérature, ce sera toûjours un objet de curiosité des lecteurs, de voir quels progrès a fait l'esprit humain dans le tems où l'auteur écrivait. On connaissait à peine les découvertes de *Newton* en France, quand Mr. *de V**** donna ses élémens de philosophie. *Locke* était ignoré de la plûpart des littérateurs, & surtout des universités. Notre auteur fit connaître *Milton*, dont il traduisit plusieurs endroits en vers, avant qu'on en donnât une traduction en prose; il fut même le premier qui parla de l'inoculation de la petite vérole.

Mille connaissances devenues aujourd'hui familières, étaient le partage d'un très petit nombre de savans, qui ne se donnaient pas la peine de les rendre publiques, ou qui ne l'osaient pas. Le théâtre, surtout, était presque toûjours sans pompe, sans appareil. On y voyait rarement de ces grands coups qui frappent les yeux en remuant le cœur. Les tragédies étaient (si on excepte *Athalie* tirée de l'ancien testament) un tissu de conversations amoureuses mêlées avec quelques

Digitized by Google

intérêts d'état. Il fut le premier qui fit des tragédies profanes sans amour, comme *Mérope*, *Oreſte*, la *mort de Céſar*. Ce fut une entrepriſe par laquelle il détruiſit le préjugé où l'on était en France, que l'amour devait être le premier mobile de la tragédie.

Il traita l'hiſtoire dans un goût nouveau; elle n'était auparavant qu'une ſuite d'événemens, il en fit l'hiſtoire de l'eſprit humain, & l'écrivit en philoſophe. Les fables que tant d'écrivains copiaient de ſiècle en ſiècle ne furent point ménagées par lui; il devint utile aux hommes par une ſage hardieſſe, & ne fut jamais découragé par les cris de ceux qui croyaient les anciennes erreurs reſpectables.

Le lecteur trouvera dans ce recueil tous les genres de littérature. On ne s'étonnera pas qu'un homme qui a couru tant de carrières, & qui avait preſque toûjours un caractère de nouveauté, ait été expoſé à l'envie & à la perſécution; il le fait aſſez entendre dans pluſieurs de ſes piéces fugitives que nous avons recueillies.

On a pouſſé le ridicule de la calomnie juſqu'à dire qu'il avait fait ſa fortune par

Digitized by Google

ſes ouvrages, quoi qu'aſſurément ce ne ſoit pas le chemin de la fortune. Il y a bien peu de ſes piéces de théâtre qu'on n'ait eſſayé de faire tomber aux premières repréſentations. Les louanges qu'il donna au ſage *Locke* aigrirent contre lui les fanatiques. Il prit le parti de quitter Paris, qu'il regardait comme un ſéjour charmant pour ceux qui ſe contentent des douceurs de la ſociété, & ſouvent très dangereux pour ceux qui aiment la vérité, & qui cultivent les arts. Il a vécu longtems dans la retraite; c'eſt-là que nous l'avons connu, & qu'il nous a confié les ouvrages que nous préſentons aux amateurs.

Digitized by Google

PRÉFACE DES ÉDITEURS

qui était au devant de la première édition de Genève.

ON ne ceſſe depuis quarante ans d'imprimer & de défigurer les ouvrages de monſieur *de Voltaire.* Plus le public a montré de goût pour tout ce qui eſt ſorti de la plume de cet homme célèbre, & plus il a dû ſe révolter contre cette foule d'éditions fautives & incomplettes, faites contre le gré ou ſans l'aveu de l'auteur. Il était tems enfin d'en préſenter une, que monſieur *de Voltaire* reconnût autentiquement pour le recueil complet de ſes véritables ouvrages.

En 1754, époque heureuſe de la connaiſſance que nous eumes l'honneur de lier avec lui, nous primes la liberté de lui repréſenter qu'il devait aux hommes ſenſés de toutes les nations, une édition qu'ils puſſent acquérir avec confiance; & nous ne lui diſſimulames point combien nous ſerions flattés d'être chargés de ſon exécution. Monſieur *de Voltaire*, auſſi mécontent que le public de tant d'éditions infidèles ou groſſiérement rédigées, fit céder ſa répugnance à publier le corps de ſes ouvrages, à la néceſſité de réformer

Digitized by Google

ceux qui avaient paru sous son nom. Il nous envoya bientôt après, & de la manière la plus obligeante, ses corrections & ses manuscrits. Il fit plus; il voulut en diriger lui-même l'impression. Cette complaisance, si avantageuse à notre édition, en a retardé le progrès; nous n'avons voulu mettre l'ouvrage sous presse, que lorsqu'il pourait passer sous les yeux de son illustre auteur: nous avons attendu son arrivée dans cette république, qu'il fait jouir de ses lumières & de son génie, & où il jouit à son tour des hommages, que toutes les nations, qui ne sont pas barbares, doivent aux talents extraordinaires.

Notre édition n'a donc été différée que pour qu'elle devint plus digne du public éclairé. Il y trouvera *la Henriade* telle que monsieur *de Voltaire* l'a terminée; il y a de très grandes différences entre toutes les autres éditions de ce poëme, & celle qu'on donne aujourd'hui: la fin du cinquiéme chant est toute nouvelle; les remarques sont augmentées, & mises dans un nouvel ordre.

Les piéces de théatre sont en plus grand nombre; & il y a de grands changemens dans toutes celles qu'on représente à Paris & ailleurs.

Toutes les petites piéces fugitives sont correctes; & l'on y en a ajouté plusieurs qui ne sont dans aucune édition précédente.

Les *mélanges d'histoire, de littérature, de philosophie*, qu'on trouve dans ce recueil, sont plus amples de moitié que ceux qui avaient paru jusqu'ici. Voici la désignation d'une partie des chapitres que l'on ne connaissait pas.

Digitized by Google

L'examen des langues ; les embellissemens de Cachemire ; les voyages de Scarmentado ; *jusqu'à quel point on peut tromper le peuple ; les deux consolés ; si les sciences ont nui aux mœurs ; sur l'ame ; du poëme singulier d'*Hudibras ; *des monnayes ; dialogues entre un jésuite & un brachmane, entre* Lucrèce *& un mathématicien ; discours sur* Ovide, *sur le* Dante, *sur* Socrate, *sur les Juifs, sur* Constantin, *sur* Julien ; *de la chimère du souverain bien ; de la population de l'Amérique ; songe de* Platon ; *des génies ; de l'astrologie ; de la magie : poëmes sur le désastre de Lisbonne, & sur la loi naturelle, précédés de préfaces intéressantes, & suivis de notes utiles*, &c. &c. &c.

Outre tant de piéces nouvelles, nous pouvons assurer qu'il n'en est presque aucune ancienne qui ne soit remplie d'additions considérables. On y trouvera surtout beaucoup de littérature anglaise & italienne. Aucun auteur Français n'a tant fait valoir le mérite étranger que monsieur *de Voltaire* ; on peut dire qu'on ne connaissait avant lui aucun poëte Anglais en France : il est le premier qui ait parlé de *Milton*, de *Dryden*, de *Butler*, de *Pope*, & qui en ait traduit des morceaux, comme il est le premier qui ait développé en France les principes de *Newton*, & qui ait rendu justice au sage *Locke*.

L'on ferait un recueil considérable des piéces que l'on a faussement attribuées à monsieur *de Voltaire :* on n'est que trop dans l'usage barbare de publier, sous le nom des hommes connus, les piéces qui méritent le plus de rester inconnues : tel est, par exemple, un livre sur *les*

Digitized by Google

beautés & les défauts de la langue, une mauvaise apologie en vers de *la comédie larmoyante*, & une infinité de pièces dans ce goût que nous avons soigneusement écartées.

Mais nous avons eu le bonheur de recouvrer *le discours sur la Henriade*, dont monsieur *Marmontel* cite quelques traits dans sa préface. Ce discours fut composé par un des plus augustes & des plus respectables protecteurs que les lettres aient eu dans ce siécle. Il avait résolu de faire graver *la Henriade*, & il destinait ce discours à servir d'avant-propos au poëme. Cette piéce fait également honneur, & à son auguste auteur, & à l'ouvrage de monsieur *de Voltaire*, dont on voulait faire une si magnifique édition; & rien ne nous a paru plus convenable que de placer cette ancienne préface, ou avant-propos, à la tête de *la Henriade*.

Il serait pour le moins inutile d'insister sur le mérite d'un recueil complet des vrais ouvrages de monsieur *de Voltaire*, on n'en avait point encore : cette édition doit être considérée comme la première qui en ait été faite; c'est la seule à laquelle il ait mis son cachet.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur le prix de cette édition; il est inférieur aux prix ordinaires; mais nous nous sommes fait un devoir de faciliter l'acquisition de cet ouvrage; nous n'avions que cette manière de reconnaître l'amitié & le désintéressement de l'auteur.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Nous avons donné mot à mot les préfaces qui précédent telles qu'elles sont dans l'édition in-quarto, mais nous devons ajouter, que la notre contient de plus, la Défense du siécle de LOUIS XIV *mise à sa place. Que toutes les piéces de théâtre, entre lesquelles il y en a de nouvelles qui n'avaient point encor été imprimées, ont été soigneusement retouchées par l'auteur. On y trouvera de plus des nouvelles* épitres, satyres, contes, odes, stances & piéces fugitives, enrichies de notes curieuses & intéressantes, *dont plusieurs n'avaient point encor paru. Enfin, nous pouvons assurer avec vérité, que notre édition est la seule complette & véritable, & où toutes les choses sont à leur place.*

Digitized by Google

AVANT-PROPOS,

Composé par un des plus augustes & des plus respectables protecteurs que les lettres aient eu dans ce siècle, & dont on n'avait vû qu'un fragment cité dans la préface de Mr. MARMONTEL.

LE poëme de la *Henriade* est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, & qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

Monsieur *de Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour propre, n'a fait point usage de corriger ses fautes; & depuis la première édition où la *Henriade* parut sous le titre du *poëme de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé, d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, & qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des

Digitized by Google

beautés nouvelles & à quelque chose de parfait, d'une aussi excellente plume que l'est celle de monsieur *de Voltaire*.

Les difficultés que ce prince de la poésie française a trouvé à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de sa propre nation, qui était du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encor à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela, une santé faible & délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins sensible que lui à la gloire de sa nation, hors d'état de travailler. C'est néanmoins indépendamment de ces obstacles que monsieur *de Voltaire* est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune & souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est monsieur *de Voltaire*, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de solides occupations: mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces arts & pour ces sciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente.

Digitized by Google

Il fait autant d'honneur aux ſciences que les ſciences lui en font; on ne le connait dans la *Henriade* qu'en qualité de poëte; mais il eſt philoſophe profond & ſage hiſtorien en même tems.

Les ſciences & les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier; il faut beaucoup de talens & beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrain; auſſi la plûpart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés; & ces petits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des académies; & comme dans ces gouvernemens ariſtocratiques, il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres, de même les ſiécles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les ſciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes; ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelles* ont été de leur tems, monſieur *de Voltaire* l'eſt aujourd'hui; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de ſon activité; & depuis la géométrie la plus ſublime juſqu'à la poeſie, tout eſt ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent monſieur *de Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa *Henriade* à un

à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère* : ses chants & l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les chants ; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des tems en dix actions principales. Le dénouement de la *Henriade* est naturel : c'est la conversion de HENRI IV, & son entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France ; & en cela le poëte français est infiniment supérieur au poëte latin, qui ne termine pas son *Enéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme ; on dirait que *Virgile* en a composé les premiers chants dans la fleur de sa jeunesse, & qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'esprit à moitié éteint, ne permet plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'est pourtant toûjours une imitation qui tient de l'original ; & dans laquelle on voit que le jugement du poëte français est infiniment supérieur au poëte grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux enfers avec le septiéme chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier

Digitized by Google

est enrichi d'une infinité de beautés que monsieur *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, & ce qui lui est pronostiqué au temple du destin, vaut seul toute l'*Iliade*; car le rêve de HENRI IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance, au lieu que le voyage d'*Ulysse* aux enfers est dépourvû de tous les agrémens qui auraient pû donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'*Homère*.

De plus toutes les épisodes de la *Henriade* sont placées dans leur lieu; l'art est si bien caché par l'auteur, qu'il est difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, & l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de son imagination, & qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où se noyent tant d'auteurs, à qui la sécheresse & l'enflure tiennent lieu de génie. Monsieur *de Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les sujets patétiques; il sait le grand art de toucher le cœur; tels sont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligny*, l'assassinat de *Valois*, le combat du jeune *Dailly*, le congé d'HENRI IV, de la belle *Gabrielle d'Estrée*, & la mort du brave *d'Aumale*; on se sent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture: en un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, & il passe légérement sur ceux qui ne feraient que grossir son poëme: il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la *Henriade*.

Digitized by Google

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur ſenſé ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtême de la religion ; tant la poëſie & l'éloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guère par eux-mêmes, & de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme ſont nouvelles ; il y a la politique qui habite au Vatican, le temple de l'amour, la vraye religion, les vertus, la diſcorde, les vices, tout eſt animé par le pinceau de monſieur *de Voltaire* ; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Pouſſin*.

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françaiſe n'eut autant de force que dans la *Henriade* : on y trouve partout de la nobleſſe ; l'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grace & dignité ; quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les deſcriptions, & quelle nobleſſe dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des lecteurs ; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, rendus & reçus, que monſieur *de Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue ; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Digitized by Google

Quant à la saine morale, quant à la beauté des sentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à sa générosité & à son humanité, devraient servir d'exemple à tous les rois & à tous les héros qui se piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité envers ceux que le destin des états ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance ; qu'il leur soit dit en passant, que ce n'était point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la *Henriade* ; ce caractère est tout nouveau. Un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai & sans flaterie ; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages ; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidèle & stoïque ami, à côté de son jeune & vaillant maître, repousser partout la mort, & ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siécle ; & il est à déplorer pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

Digitized by Google

D'ailleurs la *Henriade* ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est relevée par monsieur *de Voltaire* ; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce héros aux murs de Paris, où au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la *St. Barthelemi*, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX* hâtait lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faiblesses que l'amour fit commettre à HENRI IV, sont estimées à leur juste valeur. Monsieur *de Voltaire* accompagne tous ses récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part, dans ce poëme, que l'auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs loix & pour leurs souverains. Il a immortalisé le nom du président *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son maître méritait une pareille récompense ; il en fait autant pour les conseillers *Brisson*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion suivante de l'auteur.

Digitized by Google

Vos noms toûjours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour ſon roi meurt toûjours avec gloire.

Le diſcours de *Potier* aux factieux eſt auſſi beau par la juſteſſe des ſentimens que par la force de l'éloqüence. L'auteur fait parler un grave magiſtrat dans l'aſſemblée de la Ligue, il s'oppoſe courageuſement au deſſein des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux: il les renvoye à la domination légitime de leur ſouverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire; il condamne toutes les vertus des *Guiſes*, entant que vertus militaires, puiſqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en faiſaient uſage contre leur roi & leur patrie. Mais tout ce que je pourais dire de ce diſcours ne ſaurait en approcher; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pouraient échaper.

Je paſſe à la guerre de religion qui fait le ſujet de la *Henriade*. L'auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que par je ne ſais quelle fatalité ces ſortes de guerres ont toûjours été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des ſujets ont ſuſcitées; & comme le fanatiſme & la ſuperſtition ont été de tout tems les reſſorts de la politique déteſtable des grands & des eccléſiaſtiques, il falait néceſſairement y oppoſer une digue. L'auteur a employé tout le feu de ſon imagination, & tout ce qu'ont pû l'éloquence & la poëſie, pour mettre devant

Digitized by Google

les yeux de ce siécle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait purifier les *camps & les soldats* des argumens pointilleux & subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des scholastiques. Il voudrait désarmer à perpétuité les hommes du glaive saint qu'ils prennent sur l'autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la société fait le principal but de ce poéme, & c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme & du faux zèle.

Il parait cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est finie, & ce serait assurément une folie de moins dans le monde ; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le dessus en Europe. Plus on est éclairé, moins on est superstitieux. Le siécle où vivait HENRI IV était bien différent ; l'ignorance monacale, qui surpassait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaissaient pour toute occupation que d'aller à la chasse, & de s'entretuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis*, & les princes factieux, pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puisque ces peuples étaient grossiers, aveugles, & ignorans.

Les siécles polis qui ont vû fleurir les sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres séditieuses ;

Digitized by Google

Dans les beaux tems de l'empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguſte*, tout l'empire, qui compoſait preſque les deux tiers du monde, était tranquille & ſans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaiſirs & l'étude, à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiécle de *Louis le grand*, qui peut-être égale ſans flatterie celui d'*Auguſte*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureuſement fut troublé vers la fin par l'aſcendant que le père *Le Tellier* prenait ſur l'eſprit de *Louis XIV* qui commençait à baiſſer; mais c'eſt la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en ſaurait charger ce ſiécle, d'ailleurs ſi fécond en grands-hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Les ſciences ont ainſi toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes & moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la ſociété & au bonheur des peuples. Cette façon de penſer aimable & douce ſe communique inſenſiblement, de ceux qui cultivent les arts & les ſciences, au public & au vulgaire; elle paſſe de la cour à la ville, & de la ville à la province; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs

Digitized by Google

beſoins ; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, & que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos miſères & de notre deſtruction. On reconnait, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a mis entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque nation, & de quelque opinion que nous ſoyons ; que l'amitié & la compaſſion ſont des devoirs univerſels : en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences, & voilà par conſéquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. Monſieur *de Voltaire*, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toûjours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion jointe à l'envie que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public, que j'ai rendue auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de monſieur *de Voltaire* & de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable auteur était en quelque façon honorer notre ſiécle, & que du moins la poſtérité ſe redirait d'age en âge, que ſi notre ſiécle a porté des grands-hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pû opprimer ceux que leur mérite & leurs talens diſtinguaient du vulgaire & même des grands-hommes.

Digitized by Google

PRÉFACE

de l'édition de 1737, par Mr. L.....

ON donne cette nouvelle édition, à laquelle l'auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé la HENRIADE, & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du public & du siécle éclairé où nous vivons : c'eſt ainſi qu'en uſait monſieur *Deſpréaux*, le premier des Français qui mit de la correction & de l'élégance dans la compoſition de nos vers de ſix pieds, qui ſont de tous les vers les plus difficiles à faire ; il corrigeait ſes ouvrages à chaque édition. Cette attention ſi louable eſt bien plus néceſſaire encor dans un poëme épique, que dans des ouvrages détachés ; car il eſt bien plus naturel de faire quelque faux pas dans une longue carrière, que dans une petite.

L'auteur de la HENRIADE s'eſt attaché ſurtout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en français, & qui avaient été l'écueil de tous nos poëmes épiques. Cela fait voir que notre langue peut exprimer les mêmes choſes que la grecque & la latine, & que les idées les plus communes peuvent être annoblies à Paris comme à Athènes & à Rome, par le charme de la poëſie. C'eſt là ſans doute la meilleure manière de confondre ceux qui n'aiant

Digitized by Google

à *Homère* que dans des traductions, trouvent les descriptions & les comparaisons qui sont dans l'Iliade basses & puériles. Monsieur *Perrault* & monsieur *de la Motte* condamnaient *Homère* d'avoir comparé des héros à des chiens.

Qu'on lise ce nouveau morceau de la HENRIADE au huitiéme chant, on verra qu'une telle comparaison peut être très digne de la majesté de l'épopée.

Des ligueurs en tumulte une foule s'avance:
Tels, au fonds des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme & nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage:
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux:
Les antres, les rochers, les monts en retentissent.
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve plusieurs nouveaux traits pareils dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'auteur a eu soin de ne rimer que pour les oreilles, & non pour les yeux. L'harmonie de la rime résulte uniquement du retour des mêmes sons. C'est de la prononciation des paroles, & non de la manière dont on les écrit, que doit dépendre la rime. C'est aussi pour cette raison qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'est être exact que de rimer selon la pro-

Digitized by Google

nonciation des syllabes, & c'est pécher contre l'exactitude, que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *Français* par un *a*, comme dans l'édition de *Zaïre*, pour se conformer à l'usage très raisonnable, & qui se confirme tous les jours, de prononcer *Français* & non pas *François*. Cette orthographe était d'autant plus nécessaire dans la HENRIADE, qu'il y est parlé de *St. François*, fondateur des cordeliers.

Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François.

Il serait fort ridicule d'écrire & de prononcer un *François* comme on prononce *St. François* par un *o*.

On trouve dans une lettre du savant monsieur *Cochi*, une idée neuve & hardie, c'est que le merveilleux n'est pas ce qui plait le plus dans les poëmes épiques. Cela parait très-vrai; & sûrement *Armide* & *Renaud*, *Didon* & *Enée* sont plus intéressans que les messages de *Mercure* & que la haine de *Junon*. S'il n'y avait que ce qu'on appelle du merveilleux dans les poëmes anciens, ils ne seraient que des recueils des miracles du paganisme.

Mais je ne crois pas, comme monsieur *Cochi*, qu'on doive bannir ce merveilleux; il doit seulement être employé avec sobriété dans une religion aussi sévère que la nôtre, & dans un siécle où la raison est devenue aussi sévère que la religion.

C'est au lecteur équitable à juger si l'auteur

Digitized by Google

de la HENRIADE a ſû garder ce juſte tempérament. Tant d'éditions n'ont pû encor le rendre content de ſon propre ouvrage : mais je dirais que le public doit l'être ; ſi la reconnaiſſance & tous les ſentimens que je dois à monſieur *de V****, ne rendaient mon témoignage ſuſpect de trop de zèle ; d'ailleurs je crois que la HENRIADE le loue mieux que tout ce qu'on pourait en dire.

Digitized by Google

PRÉFACE
POUR LA HENRIADE,
PAR
Mr. MARMONTEL.

ON ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire, & le public relit toûjours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la HENRIADE, aiant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la premiére fois en 1723 imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. Monsieur *de Voltaire* ne put donner ses soins à cette édition; aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions, & de lacunes considérables.

L'abbé *Des Fontaines* en donna peu de tems après une édition à Evreux, aussi imparfaite que la premiére, avec cette différence qu'il glissa dans les vuides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel écrivain.

Digitized by Google

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.
Chant 6 de son édition.

En 1726, on en fit une édition à Londres sous le titre de la *Henriade*, in-quarto; avec des figures. Elle est dédiée à la reine d'Angleterre; & pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, j'ai crû devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On sait que dans ce genre d'écrire, monsieur *de Voltaire* a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands auteurs n'ont sû se dispenser de prodiguer à leurs Mécènes, lisent avidement & avec fruit les épîtres dédicatoires d'ALZIRE, de ZAÏRE, &c. Celle-ci est dans le même goût, on y reconnaît un philosophe judicieux & poli, qui sait louer les rois, même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

IT is the Fate of Henry *the Fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was assisted by that great* Elisabeth, *who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be so well protected, as by her who resembles so much* Elizabeth *in her personal Virtues?*

YOUR MAJESTY *will find in this Book, bold*

Digitized by Google

impartial Truths, Morality unſtained with Superſtition, a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always aſſerted, and thoſe of Mankind never laid aſide.

The ſame Spirit, in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Conſort of a King, who among ſo many crowned Heads enjoys, almoſt alone, the ineſtimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Power conſiſt in being beloved, and his Glory in being juſt.

Our Deſcartes, *who was the greateſt Philoſopher in* Europe, *before Sir* Iſaac Newton *appeared, dedicated his Principles tho the celebrated Princeſs Palatine* Elizabeth, *not, ſaid he, becauſe she was a Princeſs, for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them, but becauſe of all his Readers she underſtood him the beſt, and loved Truth the moſt.*

I beg Leave, MADAM, *(without comparing my ſelf to* Deſcartes*) to dedicate the* Henriade *to* YOUR MAJESTY, *upon the like Account, not only as the* Protectreſs *of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.*

I am with that profound reſpect, which is due tho the greateſt Virtue, as well as tho the higeſt Rank.

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTYS

moſt humble, moſt dutiful,
moſt obliged ſervant,

VOLTAIRE.

Mon-

Digitized by Google

Monsieur l'abbé Langlet du Fresnoy nous en a donné la traduction suivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'Est le sort de Henri IV *d'être protégé par une reine d'Angleterre ; il a été apuyé par* Elisabeth ; *cette grande princesse qui était dans son tems la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pouvait-elle être aussi bien confiée, qu'à une princesse, dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'*Elisabeth ?

VOTRE MAJESTÉ *trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes ; la morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'oppression ; les droits des rois toujours assurés, & ceux du peuple toujours défendus. Le même esprit, dans lequel il est écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un roi, qui parmi tant de têtes couronnées, jouït presque seul de l'honneur, sans prix, de gouverner une nation libre, & d'un roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, & sa gloire à être juste.*

Notre Descartes, *le plus grand philosophe de l'Europe, avant que le chevalier* Newton *parût, a dédié ses principes à la célebre princesse Palatine* Elisabeth ; *non pas, dit-il, parce qu'elle était princesse, car les vrais philosophes respectent les princes,*

Digitized by Google

& ne les flatent point ; mais parce que de tous ſes lecteurs, il la regardait comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai.

Permettez moi, MADAME, *(ſans me comparer à* Deſcartes*) de dédier de même* la Henriade *à* VOTRE MAJESTÉ, *non-ſeulement parce qu'elle protège les ſciences & les arts, mais encor parce qu'elle en eſt un excellent juge.*

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu & au plus haut rang, ſi VOTRE MAJESTÉ *veut bien me le permettre,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux,
& très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la bibliothèque du roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du public & de la poſtérité, des preuves autentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion. Je n'en parle qu'après les avoir vûes.

Il ſerait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736, le roi de Pruſſe, alors prince royal, avait chargé monſieur *Algarotti* qui était à Lon-

Digitized by Google

dres d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiécles à venir un monument de ſon eſtime pour les lettres, & particuliérement pour la *Henriade*, daigna en compoſer la préface; & ſe mettant ainſi au rang des auteurs, il aprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un héros. Récompenſer les beaux arts eſt un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en eſt un d'autant plus recommandable dans le roi de Pruſſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du roi ſon père, les guerres ſurvenues, & le départ de monſieur *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet ſi digne de celui qui l'avait conçu. Comme la préface qu'il avait compoſée n'a pas vû le jour, j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée, & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la littérature.

(*) „ Les difficultés, dit-il en un endroit, „ qu'eut à ſurmonter monſieur *de Voltaire* lorſ„ qu'il compoſa ſon poëme épique, ſont innom„ brables. Il voyait contre lui les préjugés de „ toute l'Europe, & celui de ſa propre nation, „ qui était du ſentiment que l'épopée ne réuſſi„ rait jamais en français. Il avait devant lui le „ triſte exemple de ſes prédéceſſeurs, qui avaient „ tous bronché dans cette pénible carrière. Il „ avait encor à combattre le reſpect ſuperſtitieux

(*) Cette préface eſt imprimée en entier au devant de celle-ci, ſous le nom d'*avant-propos*.

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

„ & excluſif du peuple ſavant pour *Virgile* & pour
„ *Homère*, & plus que tout cela, une ſanté fai-
„ ble qui aurait mis tout autre homme, moins
„ ſenſible que lui à la gloire de ſa nation, hors
„ d'état de travailler. C'eſt cependant indépen-
„ damment de tous ces obſtacles que monſieur
„ *de Voltaire* eſt venu à bout de ſon deſſein, &c.

„ Quant à la ſaine morale, dit-il ailleurs, quant
„ à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce
„ poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur
„ prudente de *Henri IV*, jointe à ſa généroſité
„ & à ſon humanité, devrait ſervir d'exemple à
„ tous les rois & à tous les héros, qui ſe pi-
„ quent quelquefois mal-à-propos de dureté en-
„ vers ceux que le deſtin des états, & le ſort de
„ la guerre ont ſoumis à leur puiſſance. Qu'il
„ leur ſoit dit en paſſant, que ce n'eſt ni dans
„ l'infléxibilité, ni dans la tyrannie que conſiſte
„ la véritable grandeur, mais bien dans ce ſen-
„ timent que l'auteur exprime avec tant de no-
„ bleſſe :

„ Amitié, don du ciel, plaiſirs des grandes ames,
„ Amitié, que les rois, ces illuſtres ingrats,
„ Sont aſſez malheureux pour ne connaitre pas.

„ Ainſi penſait ce grand prince avant que de mon-
„ ter ſur le trône. Il ne pouvait alors inſtruire
„ les rois que par des maximes ; aujourd'hui il
„ les inſtruit par des exemples. "

La *Henriade* a été traduite en pluſieurs langues. En vers anglais par monſieur *Lokman*. Une partie l'a été en vers italiens par monſieur *Querini*, noble Vénitien ; & une autre en vers la-

Digitized by Google

tins, par le cardinal de ce nom, bibliothéquaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le poëme de Fontenoy. Meſſieurs *Ortolani* & *Nenci* ont auſſi traduit pluſieurs chants de la *Henriade*. Elle l'a été entiérement en vers hollandais & allemans.

Cette juſtice rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſupléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme; & puiſqu'il a été généralement aprouvé dans un ſiècle qu'on peut apeller celui du goût, il y a aparence qu'il le ſera des ſiècles à venir. On pourait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait monſieur *Cochi*, lecteur de Piſe, dans une lettre imprimée à la tête de quelques éditions de la *Henriade*, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce poëme, en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un français, auteur de feuilles périodiques, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſupoſe dans ſon auteur ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux poëmes? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile, mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante & le crime adoré*; dans la *Henriade*, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire ſans mélange de fiction; au lieu que monſieur *de Voltaire* a changé l'ordre des tems, tranſporté

Digitized by Google

les faits & employé le merveilleux. Le ſtile du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes héros avec de grands traits, il eſt vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère.* C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre poëte. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoins les ſuivans.

Médicis la (1) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouïr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien;
Heureux (2) guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

Il (3) ſe préſente aux ſeize, & demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (4) marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, & le ſuit.

Mais ſi monſieur *de Voltaire* annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe; & je ne crois pas que dans le cours de ſon poëme on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. *Lucain* au contraire eſt plein d'inégalités; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans

(1) La tête de Coligny, *Ch. II.*
(2) Guiſe. *Ch. III.*
(3) Harlay. *Ch. IV.*
(4) Mornai. *Ch. VI.*

Digitized by Google

l'enflure. Enfin, ce poëte latin, qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire; & j'oſe aſſûrer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans la *Henriade.*

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer la *Henriade* avec l'*Enéïde.* On pourait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes; les perſonnages, comme *Henri IV* & *Enée*, *Achates* & *Mornai*, *Sinon* & *Clément*, *Turnus* & *d'Aumale*, &c.; les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troïens ſur la côte de Carthage, & celui de *Henri* chez le ſolitaire de *Jerſey*; le maſſacre de la *St. Barthelemi*, & l'incendie de Troïe; le quatriéme chant de l'*Enéïde*, & le neuviéme de la *Henriade*; la deſcente d'*Enée* aux enfers, & le ſonge de *Henri IV*; l'antre de la ſibylle, & le ſacrifice des ſeize; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'*Euriale*, & celle du jeune *d'Ailli*; les combats ſinguliers de *Turenne* contre *d'Aumale*, & d'*Enée* contre *Turnus*; enfin le ſtile des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes, leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette préface, ne me permettent pas d'apuyer ſur ce parallèle; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les raports vagues & généraux dont je viens

Digitized by Google

de parler, ont fait dire à quelques critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention ; que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Tasse*, &c. ? Dans l'Enéïde sont réunis le plan de l'Odyssée & celui de l'Iliade. Dans la Jérusalem délivrée, on trouve le plan de l'Iliade exactement suivi, & orné de quelques épisodes tirés de l'Enéïde.

Avant *Homère*, *Virgile* & le *Tasse*, on avait décrit des siéges, des incendies, des tempêtes. On avait peint toutes les passions. On connaissait les enfers & les champs élisées. On disait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulysse*, y étaient descendus pendant leur vie. Enfin, ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis suivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'est pas là créer, c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie ; & on ne saurait disputer à monsieur *de Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où monsieur *de Voltaire* exprime le mystère de l'eucharistie,

Et lui découvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau ; mais je ne sais, l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit monsieur

Digitized by Google

de *Fénélon* (1) à qui n'eſt pas émû en liſant ces vers !

(2) *Fortunate ſenex, hic inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathème au critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-à-dire, de l'inouï, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les poëtes, dans l'écriture ſainte, &c. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve : *Sadi* s'en était ſervi avant lui, & l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſurtout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la poëſie, pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en proſe. Ce paradoxe parait téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens. Monſieur de *Fénélon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon *Télémaque* que ſous le nom des *avantures de Télé-*

(1) Lettre à l'académie françaiſe.
(2) Virgile, églogue I.

Digitized by Google

maque, & jamais ſous celui de poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers poëmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les avantures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtile tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſerait trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la meſure, la rime, les inverſions, en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la poeſie, art qui n'a pas plus de raport avec la proſe, que la muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur l'ortographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'auteur; il l'a juſtifiée lui-même; & puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux mêmes qui le ſuivent, il parait aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre poëſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

(1) Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi *fiers*,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.

Ma colère revient, & je me *reconnois*;
Immolons en partant trois ingrats à la *fois*.

(2) Je ne fais que recueillir les *voix*,
Et dirois vos défauts ſi je vous en *ſavois*.

(1) Mithridate. (2) Le flateur.

Digitized by Google

Il eſt ſûr qu'une ortographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que deux poëtes ſi exacts & ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci, que parce qu'elles ſatisfaiſaient les yeux. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir faire rimer avec *ſavois*.

Dans ces deux vers de *Boileau*,

(3) La diſcorde en ces lieux menace de s'*accroître*;
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Madame *Deshoulières* dit:

(4) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui parait ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *cloître*.

(5) L'honneur & la vertu n'oſèrent plus *paroître*,
La pieté chercha les déſerts & le *cloître*.

Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'ortographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat.

(3) Lutrin. *Ch. II.*
(4) Célimène, égloguc.
(5) Epitre IV. *Boil.*

Digitized by Google

Monſieur *de Voltaire* n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et pour ſatisfaire en même tems les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai*, qui accompagnée d'une *s* exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *ſouhaits*, &c. Monſieur *de Voltaire* a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'ortographe, qu'il lui falait diſtinguer dans ſon poeme certains mots, qui écrits partout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, &c. des courtiſans *Français*, &c.

C'eſt là ce que j'avais à dire ſur cette nouvelle édition de la *Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment, & que ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entiérement opoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.

Digitized by Google

TABLE DES PIÉCES

compriſes dans ce Volume.

Préface des éditeurs. . . . page v
Préface des éditeurs, qui était au devant de la première édition de Genève. . . IX
Avertiſſement des éditeurs de cette nouvelle édition. XIII
Avant propos ſur le poëme de la HENRIADE. XIV
Préface de l'édition de 1737, *par Mr.* L.... XXVI
Préface pour la HENRIADE *par Mr.* Marmontel. XXX

La HENRIADE, *avec les variantes recueillies par Mr. l'abbé* Langlet, *& les notes de l'éditeur, miſes à la fin de chaque chant.*

CHANT I. . . . . page 1
CHANT II. 24
CHANT III. 41
CHANT IV. 61
CHANT V. 85
CHANT VI. 104
CHANT VII. 120
CHANT VIII. 147

Digitized by Google

CHANT. IX. . . . page 172
CHANT. X. 189

Notes tirées de l'édition de Mr. l'abbé Langlet, *& de quelques éditions précédentes.* 211
Hiſtoire abrégée des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du poëme de la HENRIADE. 253
Idée de la HENRIADE. 260
Diſſertation ſur la mort de Henri IV. . 265

Eſſai ſur la poëſie Epique.
CHAPITRE I. *Des différens goûts des peuples.* 274
CHAP. II. Homère. . . . 289
CHAP. III. Virgile. . . . 299
CHAP. IV. Lucain. . . . 308
CHAP. V. Le Triſſin. . . . 313
CHAP. VI. Le Camouens. . . 318
CHAP. VII. Le Taſſe. . . . 324
CHAP. VIII. Don Alonzo d'Ercilla. . 342
CHAP. IX. Milton. . . . 350

Fin de la Table.

LA

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoye secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une Isle, où un vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, & son avénement au trône. Description de l'Angleterre & de son gouvernement.*

JE chante ce Héros, qui régna sur la France, (1)
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, fut vaincre & pardonner,

Digitized by Google

Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibère ;
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le père.
Deſcends du haut des cieux, auguſte vérité ;
Répand ſur mes écrits ta force & ta clarté :
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
C'eſt à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Di, comment la diſcorde a troublé nos provinces ;
Di les malheurs du peuple, & les fautes des Princes ;
Vien, parle ; & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altière ;
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière ;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
(*a*) Valois régnait encor, & ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſaient flotter les rênes :
Les loix étaient ſans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire,
(*b*) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les peuples à ſes pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier ;
Endormi ſur le trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa couronne accablait ſa faibleſſe.

Digitized by Google

(c) Quelus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale. (2)
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur Prince, & servaient des Tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du Louvre épouvanté les peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut,
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut. (d)
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumière.
Il ranima sa force, il conduisit ses pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent;
Rome s'en allarma, les Espagnols tremblèrent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'église; & du haut de ces tours, (3)
Des soldats de l'Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible.
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins:
Le sang de son parti rougit souvent ses mains:

Digitized by Google

Il habite en tyran dans les cœurs qu'il fléchit ;
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France ;
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit, que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.
Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louïs, fixait sur lui ses regards paternels ;
Il présageait en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace ;
De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louïs du haut des cieux lui prêtait son appui ;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déja jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,

Digitized by Google

Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours :
Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie ;
Mon injure eſt la vôtre ; & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux :
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils ſavent que les loix, le mérite, & le ſang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang ;
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la Religion (*f*) terrible en ſon courroux,
Le fatal anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi.
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes défertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre Reine. (4)
Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts, dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.

Digitized by Google

Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée (5)
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attens des amis.
Il dit, & le Héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettait ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui (g) ſeul avec Condé faiſait trembler la Ligue.
Mais il falut d'un maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
Déja des Neuſtriens il franchit la campagne : (6)
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne,
Mornay (h) ſon confident, mais jamais ſon flatteur,
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui ſignalant toujours ſon zèle & ſa prudence,
Servit également ſon égliſe & la France ;

Digitized by Google

Censeur des courtisans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.
A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port :
Les matelots ardens s'empressent sur le bord ;
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes :
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphyre abandonnait les mers.
On léve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ; (7)
On découvrait déja les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émuës :
La foudre étincelante éclate dans les nuës ;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux Aquilons mutins,
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
César (*i*) à la tempête opposait sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,

Digitized by Google

Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde,
Forme, éléve, & détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux azile.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquile, il attendait, qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.

Digitized by Google

Le Prince à ces repas était accoûtumé :
Souvent ſous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avait dépoſé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrêtien,
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au Calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutait encore, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vint deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſait-il, la vérité ſacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui ménent juſqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vû naître autrefois le Calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance ;
Je l'ai vû ſans ſuport exilé dans nos murs ;
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vû du ſein de la pouſſière,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière,
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.
Loin de la cour alors en cette grotte obſcure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque eſpoir au moins flatte mes derniers jours :
Un culte ſi nouveau ne peut durer toûjours.

Digitized by Google

Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr ainsi qu'on l'a vû naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable ; & tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La vérité repose aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître. (8)
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja sa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des ligueurs, & surtout de vous-même,
Lorsqu'en un siége horrible, & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos états finiront les misères ;
Vous léverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.
Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.

Digitized by Google

Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard instruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince, & parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon:
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-tems le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.

Digitized by Google

Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes ;
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux,
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare est le centre des arts,
Le magazin du monde, & le temple de Mars.
Aux (*k*) murs de Vesminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la Loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste, & politique,
Respecte autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix ?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du vainqueur (*l*) des Anglais il aperçoit la Tour,
Plus loin, d'Elizabeth est l'auguste séjour.
Suivi de (6) Mornay seul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine

Digitized by Google

Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle, sa franchise est sa seule éloquence.
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois? dit la Reine surprise:
C'est lui qui vous envoye au bord de la Tamise?
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur?
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore:
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave; il brise enfin ses chaînes:
Plus heureux, si toûjours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi!
Mais il employa trop l'artifice & la feinte; (10)
Il fut mon ennemi par foiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;
Je l'ai vaincu; Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois. (11)
Elizabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.

Digitized by Google

Déja, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche indiscrète en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejetté toûjours ses récits peu fidelles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toûjours de Valois le vainqueur, ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces tems la malheureuse histoire !
Plût au Ciel inité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous, que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir ;
Un autre, en vous parlant, pourait avec adresse (12)
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse ;
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

Digitized by Google

VARIANTES

RECUEILLIES

PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT PREMIER.

(1) LA première édition, donnée in-8°. en 1723. commence tout autrement que les autres. En voici les vers.

Je chante les combats & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ses sujets le vainqueur & le père,
Dans Paris subjugué fit adorer ses loix,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des Rois.
Muse, raconte moi, quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos ayeux, à leur perte courans,
Au plus juste des Rois préféraient des Tyrans.
Valois régnait encor, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes;
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou pour en mieux parler, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince, &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni

moins exact; il est même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis. (*)

(2) L'édition de 1723. met.

De son faible pouvoir insolente rivale.
Cent partis opposés du même orgueil épris,
De son trône à ses yeux disputaient les débris.

(3) *Et le peuple & l'église*, &c. Ce vers & les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les éditions, soit de 1723. soit de 1727. ou de 1732. soit des suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première.

Troublant tout dans Paris, & du haut de ses tours;
De Rome & de l'Espagne appellant les secours;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance:
Henri de leurs desseins était l'ame & l'appui;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit, que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.

Vous

(*) Voici à propos de la réflexion de l'Abbé Langlet une anecdote singulière.

Mr. de Voltaire faisait imprimer à Londres en 1726. une édition de la Henriade. Il y avait à Londres un Grec, natif de Smirne nommé Dadiky, interprète du Roi d'Angleterre: il vit par hazard la première feuille du Poëme où était ce vers:

Qui força les Français à devenir heureux:

il alla trouver l'auteur, & lui dit, Monsieur, je suis du pais d'Homère; il ne commençait point ses poëmes par un trait d'esprit, par une énigme. L'auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au reste l'édition de 1723. que cite l'Abbé Langlet, fut faite par l'Abbé des Fontaines sur un manuscrit informe dont il s'était emparé; & le même des Fontaines en fit une autre à Evreux qui est extrêmement rare, & dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

Digitized by Google

Vous le vouliez ainſi, grand Dieu, dont les deſſeins
Par des ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinaient aux Bourbons l'empire de la France;
Déja les deux partis, &c.

(4) L'édition de 1723. avait mis

Des Anglais en ſecret allez fléchir la reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement; il s'agiſſait de gagner Elizabeth en faveur des deux rois, & non pas de la *fléchir*, parce qu'elle n'avait aucun ſujet de mécontentement de la part de ces princes.

(5) On trouve dans l'édition de 1723. ces quatre vers ſupprimés dans les autres éditions.

Les momens nous ſont chers, & le vent nous ſeconde;
Allez, qu'à mes deſſeins vôtre zèle réponde;
Partez, je vous attens pour ſignaler mes coups;
Qui veut vaincre & régner ne combat point ſans vous.
Il dit, & le héros, &c.

Mais ces vers, quoique beaux, faiſaient languir l'action, & l'auteur a bien fait de les ſupprimer, même pour d'autres raiſons.

(6) *Déja des Neuſtriens, &c.*

Voici de quelle manière ce vers & les ſept qui ſuivent, ſont mis dans l'édition de 1723.

Déja des Neuſtriens il franchit la campagne;
De tous ſes favoris Sully ſeul l'accompagne,
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide ſoldat, courtiſan vertueux,

Digitized by Google

Dans les plus grands emplois signalant sa prudence,
Servit également & son maître & la France.
Heureux s'il eût instruit de la divine loi,
Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son roi.
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de monsieur de Sully se trouve dans l'édition de 1723 monsieur de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuse sur ce seigneur, que je mets dans les notes historiques, pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les éditions différentes de ce beau poëme. L'auteur a substitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay dans ce temps-là alla en Angleterre de la part de Henri le Grand.

(7) Voici comme l'édition de 1723. met ces vers & les suivans.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre:
Henri court au rivage, & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de rustiques toits les laboureurs tranquiles
Amassent les trésors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des soldats inhumains
Ravagent ces beaux champs, cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux comblant leur espérance,
Amène les plaisirs, enfans de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne aussi doux fleurir les justes lois?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;

Digitized by Google

Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphir agitait le feuillage :
Flore étalait au loin ses plus vives couleurs ;
Une onde transparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte est auprès, dont la simple structure, &c.

Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit. La première, que le poëte dans l'édition de 1723 met en Angleterre une scène, que dans les autres éditions il place dans l'isle de Jersey. La seconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que son héros est battu par la tempête, qui est ici très bien décrite ; ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'isle de Jersey. La troisième remarque est, qu'il place ci-après six beaux vers au sujet de l'Angleterre & d'Elizabeth ; celui-ci :

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français :

& les cinq qui suivent. Il écrit *Français* par un *a*, & à grande raison, parce qu'il écrit comme on parle.

(8) Il y avait dans toutes les autres éditions :

Lui seul est toujours stable : en vain notre malice
De sa sainte cité veut sapper l'édifice,
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens, vainqueurs de l'enfer & du temps.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se veut connaître :

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poésie, & peu digne de cette philosophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer,

Digitized by Google

qu'étant né parmi les catholiques, il s'eſt toujours exprimé en catholique.

(9) *Suivi de Mornay ſeul*, &c.

L'édition de 1723. met ainſi ce vers & les ſuivans.

Le héros en ſecret eſt conduit chez la reine;
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'amène;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois, &c.

(10) Ce vers & les trois qui ſuivent, ſe trouvent ainſi dans l'édition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruſe & la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte:
Je l'ai vaincu, madame, & je vais le venger;
Le bras qui l'a puni ſaura le protéger.

(11) *La querelle des rois.*

Après ce vers on trouve dans l'édition de 1723. les huit vers ſuivans, dont les quatre premiers ſont aſſez peu épiques. Les quatre derniers ont été tranſportés au troiſième chant.

La reine accorda tout à ſa noble prière;
De Mars à ſes ſujets elle ouvre la barrière.
Mille jeunes héros vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers & chercher les combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
Vingt fois de l'Eſpagnol confondit la prudence;

Digitized by Google

Et qui ne croyait pas, qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.

(12) Il y avait auparavant :

Surtout en écoutant ces triſtes avantures,
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures, &c.

L'auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvaient être dures pour les rois de France, ne l'étaient pas pour la reine Élizabeth.

NOTES
DE L'ÉDITEUR.

(*a*) HENRI III, roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce poëme, y eſt toûjours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.

(*b*) Henri III, (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX ſon frère, contre les proteſtans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

(*c*) C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition. Quélus fut tué en duel : Saint-Maigrin fut aſſaſſiné près du Louvre. *Voyez* les remarques ſur Joyeuſe au troiſiéme chant.

(*d*) Henri IV, le héros de ce poeme, y eſt appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il nâquit à Pau en Béarn le 13. Décembre 1553.

(*e*) Saint Louis, neuviéme du nom, roi de France, eſt la tige de la branche des Bourbons.

(*f*) Henri IV, roi de Navarre, avait été ſolemnellement excommunié par le pape Sixte V, dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il eſt ici queſtion. Le pape dans ſa bulle l'appelle *génération bâtarde & déteſtable de la maiſon de Bourbon*; le prive, lui

Digitized by Google

& toute la maiſon de Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare ſurtout incapables de ſuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre & le prince de Condé fuſſent en armes à la tête des proteſtans, le parlement toûjours attentif à conſerver l'honneur & les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; & Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, ſoit diſant pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

(*g*) C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'eſpérance du parti proteſtant Il mourut à Saint-Jean d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accuſée de ſa mort. Elle était groſſe de trois mois lorſque ſon mari mourut, & accoucha ſix mois après de Henri de Condé II du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon père.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon hiſtoire de Louis XIV, hiſtoire où le ſtile, la vérité & le bon ſens ſont également négligés.

(*h*) Dupleſſis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti proteſtant, naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il ſavait le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on le peut ſavoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il ſervit ſa religion & ſon maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri IV étant roi de Navarre, envoya à Elizabeth reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon maître qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intriguant. Ses lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſqu'Henri IV eut changé de religion, Dupleſſis-Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa cour. On l'appellait le pape des huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractère dans le poëme eſt conforme à l'hiſtoire.

La raiſon qui porta l'auteur à choiſir le perſonnage de Mornay, c'eſt ce caractère de philoſophe qui n'appartient qu'à lui, & qu'on trouve développé au chant 8me.

Et ſon rare courage au milieu des combats,
Fait affronter la mort, & ne le donne pas.

Digitized by Google

Et au chant 6me.

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, & le suit.

(*i*) Jules César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrettement, & s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appellait alors l'Anius. Il se jetta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

(*k*) C'est à Vesminster que s'assemble le parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des Pairs, & le consentement du roi, pour faire des loix.

(*l*) La tour de Londre est un vieux château bâti près de la Tamise par Guillaume le conquérant, duc de Normandie.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la reine Elizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint Barthelemi.*

REine, l'excès des maux, où la France eſt livrée, (1)
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur,
Si dans les différends, où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'état embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux cieux le ſoin de leur vengeance,

Digitized by Google

On ne m'a jamais vû surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guise (*b*) ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vû nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, & savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos états à peine était formé;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londre (*c*) est libre, & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez, quelle était Médicis?

Digitized by Google

Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.
Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſait un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle, (*d*)
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion,
Semaient la jalouſie & la diviſion:
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence,
Les Guiſes (*e*) aux Condés, & la France à la France;
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis;
Eſclave (*f*) des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe:
Infidelle (*g*) à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe, (*h*)
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas:
Le ciel qui vous forma pour régir des états,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François ſecond, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon père au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.

Digitized by Google

Charles plus jeune encor avait le nom de roi.
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance;
Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales:
Dreux (*i*) qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits:
Le vieux Montmorenci (*k*) près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise (*l*) auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père (*m*) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine;
Et toujours de sa main, préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé (*n*), qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit & de maître & de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Montesquieu, moins guerrier qu'assassin,
Condé déjà mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vû porter le coup, j'ai vû trancher sa vie:
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.

Digitized by Google

Le ciel, qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toûjours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligny, (*a*) de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur;
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſais ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toûjours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dant ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.
La cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte!

Digitized by Google

Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins!
Coligny dans ſon cœur à ſon prince fidelle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſemblait de l'état aſſurer l'union.
Rarement un héros connait la défiance:
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance.
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mère,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincère,
Voulait par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas! nous eſpérions en jouir plus long-tems.
Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides préſens,
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre:
Plus ils ſe défiaient, plus le roi ſavait feindre:
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux prince, à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſœur (*p*), il m'appella ſon frère.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier ſignal!

Digitized by Google

Tes flambeaux que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je (q) ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encor imputer son trépas :
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit :
(r) De ce mois malheureux l'inégale courière,
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière :
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de toute part le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde ; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.
Il voit briller partout les flambeaux & les armes ;
Son palais embrasé ; tout un peuple en alarmes ;
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés ;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés ;
Criant à haute voix, " Qu'on n'épargne personne,
„ C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne."
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny, (s)
Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,

Digitized by Google

Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.
Déja des assassins la nombreuse cohorte,
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait, ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frapez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne.....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
(t) Besme, qui dans le cœur attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on différe son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros, il les voit tomber tous.

Digitized by Google

A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toûjours inaccessible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, & glaçât son courage.
Du plus grand des Français, tel fut ce triste sort.
On l'insulte, (*u*) on l'outrage encor après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoûtumée à de pareils présens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images!
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient; le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans.
Guise (*x*) était à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.

Nevers

Digitized by Google

Nevers (*g*), Gondi (*z*), Tavanne (*aa*), un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre, & marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés :
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre,
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent !
Renel (*bb*) & Pardaillan chez les morts deſcendirent ;
Et (*cc*) vous, brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac (*dd*) & Soubiſe (*ee*) au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les traîne ;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.

Digitized by Google

Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête ;
Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruïnes fatales.
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je, ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le (ff) roi, le roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime affiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.
Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont (gg), un enfant, l'étonnante avanture,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé sous le fardeau des ans,
Se livrait au sommeil entre ses deux enfans ;
Un lit seul enfermait & les fils & le pere.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :
Il sait quand il lui plait veiller sur nos années ;

Digitized by Google

Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé:
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé;
Un inviſible bras armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance;
Son père à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant;
Et du peuple & du roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſais-je en ces affreux momens!
Hélas! trop aſſûré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeſte ſommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques,
Le ſang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon ſort;
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux;
Soit qu'enfin s'aſſûrant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'apporta des fers.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit.....
Vous frémissez, madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal ;
Tout imita Paris ; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi :
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves français les eaux ensanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

(1) *Il n'y a que ce seul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé.*

NOTES
DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Plusieurs historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, & détestant le crime partout où il se trouve.

(*b*) François, duc de Guise, appellé communément alors le

Digitized by Google

grand duc de Guise, était père du Balafré. Ce fut lui, qui, avec le cardinal son frère, jetta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le président de Thou, ce grand historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père d'Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II n'osa pas, dit monsieur de Thou, se souiller de ce crime, & le duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria: (Le pauvre roi que nous avons!)

(*c*) Monsieur de Castelnau, envoyé de France auprès de la reine Elizabeth, parle ainsi d'elle.

„ Cette princesse avait toutes les grandes qualités qui „ sont requises pour régner „ heureusement. On pourait „ dire de son régne ce qui „ advint au tems d'Auguste „ lorsque le temple de Janus „ fut fermé, &c.„

(*d*) Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX sur la fin de la vie de ce prince, & ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

(*e*) Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

(*f*) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres mort à la Bastille, & avec un gentilhomme Breton nommé Moscouet.

(*g*) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les protestans vainqueurs: (Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en français.)

(*h*) Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

(*i*) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique, & le parti protestant. Ce fut en 1562.

(*k*) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux général de son tems, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à St. Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de St. Denys, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

Digitized by Google

(*l*) C'eſt ce même François de Guiſe cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre Charles-Quint. Il aſſiégeait les proteſtans dans Orléans en 1563, lorſque Poltrot-de-Meré, gentilhomme Angoumois, le tua par derriére d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des catholiques.

(*m*) Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père d'Henri IV, était un eſprit faible & indécis. Il quitta la religion proteſtante où il était né, dans le tems que ſa femme renonça à la religion catholique. Il ne ſçut jamais bien de quel parti ni de quelle religion il était. Il fut tué au ſiége de Rouen, où il ſervait le parti des Guiſes qui l'opprimaient contre les proteſtans qu'il aimait. Il mourut en 1562 au même âge que François de Guiſe.

(*n*) Le prince de Condé dont il eſt ici queſtion, était frère du roi de Navarre, & oncle d'Henri IV. Il fut longtems le chef des proteſtans, & le grand ennemi des Guiſes. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le comte de Soiſſons, fils du mort, chercha partout Montesquiou & ſes parens, pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

(*o*) Gaſpard de Coligny, amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny maréchal de France, & de Louiſe de Montmorenci, ſœur du connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516. *Voyez les notes qui ſont placées à la fin du poëme.*

(*p*) Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les maſſacres.

(*q*) Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, attirée à Paris avec le reſte des huguenots, mourut preſque ſubitement entre le mariage de ſon fils & la St. Barthelemi; mais Caillart ſon médecin, & Deſnœuds ſon chirurgien, proteſtans paſſionnés, qui ouvrirent ſon corps, n'y trouvèrent aucune marque de poiſon.

(*r*) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août fête de St. Barthelemi en 1572, que s'exécuta cette ſanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Betizi, dans une maiſon qui eſt à préſent une auberge appellée l'hôtel St. Pierre, où on voit encore ſa chambre.

(*s*) Le comte de Teligni avait épouſé il y avait dix mois la fille de l'amiral. Il avait un viſage ſi agréable & ſi doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laiſſés attendrir à ſa vue; mais d'autres plus barbares le maſſacrèrent.

(*t*) Beſme était un Allemand, domeſtique de la maiſon de Guiſe. Ce miſérable

Digitized by Google

étant depuis pris par les protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

(*u*) On pendit l'amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligny sentait mauvais, le roi répondit comme Vitellius: (Le corps d'un ennemi mort sent toûjours bon.)

Les protestans prétendent, que Catherine de Médicis envoya au pape la tête de l'amiral. Ce fait n'est point assûré: mais il est sûr, qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems écrite de la main de Coligny.

(*x*) C'était Henri duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il était fils du duc François, assassiné par Poltrot.

(*y*) Fréderic de Gonzague, de la maison de Mantoue, duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthelemi.

(*z*) Albert de Gondy, maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

(*aa*) Gaspard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la St. Barthelemi, criant: (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le confesseur lui aiant dit d'un air étonné: (Quoi! vous ne me parlez point de la St. Barthelemi? Je la regarde, répondit le maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.)

(*bb*) Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du baron des Adrets, & par son propre cousin, Bussy d'Amboise.

Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(*cc*) Guerchy se défendit longtems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

(*dd*) Marsillac, comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, & avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le sauver, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laissa aller, en disant: (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)

(*ee*) Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très longtems, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine. Les dames de la cour

Digitized by Google

allèrent voir ſon corps nud & tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette cour abominable.

(*ff*) J'ai entendu dire au dernier maréchal de Teſſé, qu'il avait connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de quatre-vingts-dix ans, lequel avait été page de Charles IX, & lui avait dit pluſieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le roi avait tiré ſur ſes ſujets proteſtans la nuit de la St. Barthelemi.

(*gg*) De Caumont, qui échappa à la St. Barthelemi, eſt le fameux maréchal de la Force, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingts-quatre ans. Il a laiſſé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maiſon de la Force. Il dit dans ſes mémoires, que ſon père & ſon frère furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs: mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT TROISIÉME.

ARGUMENT.

LE *héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de* CHARLES IX. *Règne d'*HENRI III. *Son caractère. Celui du fameux duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrémités où* HENRI III *eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le héros. Réconciliation d'*HENRI III *&* *d'*HENRI, *roi de Navarre. Secours que promet la reine Elizabeth. Sa réponſe à* HENRI *de Bourbon.*

QUand l'arrêt des deſtins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes;
Le peuple dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charle lui-même en fut ſaiſi d'horreur;
Le remord dévorant s'éleva dans ſon cœur.

Digitized by Google

Des premiers ans du roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce roi mourant du ſceau de ſa colère,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis (*a*) expirant. Cette image effrayante,
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang français par ſes ordres verſé ;
Il ſe ſentait frappé d'une main inviſible ;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France,
D'un empire plus doux quelque faible eſpérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le ſanglant héritage.

La Pologne (*b*) en ce tems avait d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom plus redouté que les plus puiſſans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.

Digitized by Google

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juſtifie ;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui.
Sa gloire avait paſſé comme une ombre légère.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vû plus d'un roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais faible, & moins roi que ſoldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance ;
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes ;
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes ;
Et le peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe & payait leurs plaiſirs.
Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſait l'état du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe (c), & le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Digitized by Google

Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne fut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait ;
Terrible & sans retour alors qu'il offensait ;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
Connaissant le péril, & ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.
Quand il eut quelque tems essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands,
Engraissé de carnage, & fertile en tyrans.
La France dans son sein vit alors deux monarques :
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques ;
L'autre inspirant partout l'espérance ou l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de roi.
Valois se réveilla du sein de son yvresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,

Digitized by Google

Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis :
Mais du jour importun ſes regards éblouïs,
Ne diſtinguèrent point au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête ;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtais encor, & tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi, qui pût le ſecourir :
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armait pour ſa défenſe :
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui ;
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeait à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien, qui le pouvait ſauver.
De la religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux myſtére.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'égliſe & de Dieu :
„ Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
„ Il ſuit d'Elizabeth les dangereux exemples ;
„ Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;
„ Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels. (*d*)
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes autels.

Digitized by Google

Jusqu'au palais du roi l'allarme en est portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le roi trop faible obéit sans murmure:
Et lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprens que mon beau-frère, à la Ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats malgré lui couvrait déja la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis sa faiblesse, & sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées;
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi.
Guise dont la prudence égalait le courage,
Disperfait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.
Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse. (1)
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse:
Je dois vous épargner des récits superflus.
Non, je ne reçois point vos modestes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, & son trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre.

Digitized by Google

Elle dit. Le héros à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire.

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois (*e*),
Qui flattaient sa mollesse, & lui donnaient des loix,
Joyeuse né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne:
Il avait des vertus; & si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,

Digitized by Google

Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures;
Leur fer & leurs mouſquets compoſaient leurs parures.
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſais aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête;
Je n'étais diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés:
A regret dans leur ſein j'enfonçais cette épée,
Qui du ſang eſpagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des courtiſans Français tel eſt le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flateurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe,
Je l'apperçus bien-tôt porté par des ſoldats,
Pâle, & déja couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baiſers du zéphire & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triſte victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire,

Les

Digitized by Google

Les cruels monumens de ces affreux succès! (2)
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace;
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace;
Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe (*f*) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toûjours inſultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage:
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage;
Il voulut d'un ſujet reprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité.
Il n'en était plus tems, la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étaient alors éteintes:
Son peuple audacieux prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes:
Mille remparts naiſſans qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.

Digitized by Google

Guise (*g*) tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie:
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie:
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet (*h*) orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.

Digitized by Google

Peut-être on vous a dit, quels furent ces états :
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
Au milieu des états Guise avec arrogance,
De son prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces députés voir autant de sujets.
Déja leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue ;
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère ;
Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé (*i*),
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.

Digitized by Google

Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'église à soutenir; & son père à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.
Mayenne (*k*) dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes (3);
Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins;
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère;
Il servait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il sait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
Il connait leurs talens, il fait en faire usage (4).
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale (*l*) au cœur présomptueux
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible.
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.

Digitized by Google

Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.
Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique (*s*),
Ce voiſin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe (*m*), de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome (*n*), qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux.
Celui, qui des chrétiens ſe dit encor le père,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vû forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé:
Des malheurs de l'état mon cœur s'eſt occupé;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi,
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage (*o*):
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage:
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
Je ne me flatte point d'avoir pû dans ſon ame
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu:
Il gémit du repos qui l'avait abattu.

Digitized by Google

Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire ;
Et ſouvent l'infortune aux rois eſt néceſſaire.
Tels étaient de Henri les ſincères diſcours,
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours :
Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglais vont bientôt ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex (*p*) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas, qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.
Henri ne l'attend point ; ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à ſon départ s'apprête :
Allez, lui dit la reine, allez, digne héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots ;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre ;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups !
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous ;
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez, qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,

Digitized by Google

Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit domter l'univers.
Sixte (q) au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière.
Le pastre de Montalte est le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
~~Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur;~~
Ennemi des puissans, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever.
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan (r) sa fuite & ses naufrages;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint;
L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me craint.
Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
Si Mayenne est domté, Rome sera soumise;
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.

Digitized by Google

VARIANTES

RECUEILLIES

PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT TROISIÉME.

(1) IL y avait dans les anciennes éditions :

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protégea la juſtice :
Je combattis Joyeuſe, il fut vaincu : mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras.
Et ma brave nobleſſe, à vaincre accoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt, ni de la majeſté, que demande un poëme épique : auſſi faut-il avouer, qu'il n'y a aucune comparaiſon à faire de la première édition aux dernières.

(2) On voit bien que l'auteur a changé ces vers, à cauſe de la prononciation de *François*, qui ne ſe prononce plus comme on faiſait autrefois. Il y avait auparavant :

Des ſuccès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François.

Digitized by Google

Mais l'auteur a pris le parti d'écrire toûjours *Français*, pour les raiſons déja alléguées.

(3) On trouve quatre vers dans l'édition de 1723 qui manquent dans les autres; les voici.

Mais Paris occupé d'un nom ſi glorieux,
Sur un chef moins connu n'arrêtait point ſes yeux,
Et ce guerrier ſi craint, que tout un peuple adore,
Si Guiſe était vivant, ne ſerait rien encore.
Il ſuccède, &c.

Il eſt évident que l'auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils ſemblaient avilir Mayenne, qui doit être un des héros du poëme.

(4) *Il connaît leurs talens*, &c.

Au lieu de ce vers & des trois ſuivans, l'édition de 1723 met ceux-ci:

Mais ſouvent il ſe trompe à force de prudence,
Il eſt irréſolu par trop de prévoyance,
Moins agiſſant qu'habile, & ſouvent la lenteur
Dérobe à ſon parti les fruits de ſa valeur.

(5) L'édition de 1723 moins ample que les autres, met ainſi ces vers.

Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Philippe avec ardeur embraſſant ſa querelle,
Soutient des révoltés la cauſe criminelle,
Et Rome qui devait, &c.

Digitized by Google

NOTES
DE L'ÉDITEUR.

(*a*) IL fut toujours malade depuis la St. Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574 tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

(*b*) La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II dernier prince de la race des Jagellons.

(*c*) Henri de Guise, le Balafré, né en 1550 de François de Guise, & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le cardinal de Lorraine son oncle, du tems du concile de Trente, & entamé par François son père.

(*d*) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poeme épique. Il répondit que tout peut y entrer, & que l'épithète de *criminels* relève l'expression de *prêche*.

(*e*) Anne, duc de Joyeuse, avait épousé la sœur de la femme d'Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour aiant fait attendre trop longtems les deux secretaires d'état dans l'anti-chambre du roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV alors roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie nommés Bordeaux & Descentiers.

(*f*) Dans le même tems que l'armée du roi était battuë à Coutras, le duc de Guise faisait des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuse de Reîtres venus au secours d'Henri IV; & après les avoir harcelés & fatigués longtems, il les défit au village d'Auneau.

(*g*) Le duc de Guise à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

(*h*) Le cardinal de Guise, l'un des frères du duc de Guise, avait dit plus d'une fois, qu'il ne mourrait jamais content

Digitized by Google

qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier sœur des Guises voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise d'Henri III; c'étaient trois couronnes, avec ces mots: *Manet ultima cœlo;* auxquels les ligueurs substituèrent ceux-ci : *Manet ultima claustro.* On connaît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera mutat,

Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuscrits de feu monsieur le président de Mesmes.

Valois qui les dames n'aime,

Deux couronnes posséda.

Bientôt sa prudence extrême

Des deux l'une lui ôta.

L'autre va tombant de même,

Grace à ces heureux travaux:

Une paire de ciseaux

Lui baillera la troisième.

(*i*) Il fut assassiné dans l'antichambre du roi au château de Blois, un vendredi 23 Décembre 1588 par Lognac, gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des gardes d'Henri III qu'on nommait les quarante-cinq. Le roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, St. Malin, St. Gaudin, St. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur capitaine.

(*k*) Le duc de Mayenne, frère puîné du Balafré tué à Blois, avait été longtems jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

(*l*) *Voyez* la remarque (*h*) au quatrième chant.

(*m*) Philippe II roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait le démon du midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'infante Claire Eugénie, ou à quelque prince de sa famille.

(*n*) La cour de Rome, gagnée par les Guises, & soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles, contre la maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

(*o*) Henri IV alors roi de Navarre, eut la générosité

Digitized by Google

d'aller à Tours voir Henri III suivi d'un page seulement, malgré les défiances & les prières de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde St. Barthelemi.

(p) Robert d'Evreux, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'Elizabeth pour lui, & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, & les avait battus plus d'une fois sur mer. La reine Elizabeth l'envoya effectivement en France en 1590 au secours d'Henri IV à la tête de cinq mille hommes.

(q) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti,) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier il assomma de coups le neveu de son provincial, & se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine Elizabeth; cependant il estimait cette reine, & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(r) Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrettement Elizabeth en 1589, & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, & dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la reine Elizabeth de croire, que Rome est complaisante pour les puissances, puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas, que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre Henri VIII que parce qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute, qui soit dans cet extrait de Trevoux, dont l'auteur desavoué & condamné par la plûpart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIÉME.

ARGUMENT.

*D'*AUMALE *était prêt de se rendre maître du camp de* HENRI III, *lorsque le héros revenant d'Angleterre combat les ligueurs, & fait changer la fortune. La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors* SIXTE-QUINT. *La Discorde y trouve la politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les seize contre le parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des magistrats, qui tenaient pour le parti des rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.*

TAndis que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.

Digitized by Google

A ſes deſſeins flottans il falait un appui ;
Il attendait Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les ligueurs s'enhardirent ;
Des portes de Paris leurs légions ſortirent :
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides ;
Et ce roi trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère (*a*) de Joyeuſe oſa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour à tour
Du ſiécle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour ;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
Du pied des ſaints autels arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait conſacrée.
Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale (*b*),
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en héros,
Vous ennemi des rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne.
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne :
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,

Digitized by Google

Chez l'ennemi ſurpris portant partout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans le bois, ſur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
Déja plein d'eſpérance, & de gloire enyvré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les allarmes:
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître;
Mornay qui précédait le retour de ſon maître,
Voyait déja les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris;
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même:
„ Juſte ciel, eſt-ce ainſi que vous nous attendiez!
„ Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez.
„ Vous fuyez, compagnons! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient,

Digitized by Google

Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête (1).
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le suit, il change les destins;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent;
La victoire revient, les ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.

Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage;
Honteux de vivre encor il revole au carnage;
Il arrête un moment son vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.

La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours:
Elle s'élève en l'air, & vole à son secours.

Elle

Digitized by Google

Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable.
Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle;
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri fait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il presse au même instant ses ennemis surpris:
Il veut que les assauts succèdent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les allarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril à ses charmes.

Digitized by Google

Tous les chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant:
Ici la fille en pleurs lui redemande un père;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère:
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir;
Ce grand corps allarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre;
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre (2).
Tant le faible vulgaire avec légéreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité!
Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue.
Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce héros,
Fait ſifler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots:
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entends ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains;
Tu les verras bientôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.
La Diſcorde auſſi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.

Digitized by Google

Partout chez les Français le trouble & les allarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes ;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,
Les épics renverſés ſur la terre languiſſent ;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent ;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels ;
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels ;
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les rois :
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible :
On la voit (3) ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis ſont ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole où régnaient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife eſt aſſis au trône des céſars ;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir (4).
Là, Dieu même a fondé ſon égliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante :

Digitized by Google

Là, son premier apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu,
La pauvreté soutint leur austère vertu,
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien desire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs:
Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome depuis ce tems puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée;
La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire,
Placèrent sans rougir l'inceste & l'adultère;
Et Rome qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes,
On sut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes,
(c) De l'église & du peuple on régla mieux les droits,
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des rois (5);
Sous l'orgueil imposant du triple diadême
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.
Sixte (d) alors était roi de l'église & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austère, & redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.

Digitized by Google

Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices :
Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puissant abri de son bras despotique
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis paraît simple & tranquile ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse :
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.
A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ;
Avec un ris malin la flatte, la caresse ;
Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse,
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux ;
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes loix, les loix de son église.
Je parlais, & soudain les rois humiliés,
Du trône en frémissant descendaient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres ;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ;

Digitized by Google

Je tenais dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le ſénat (e) de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'égliſe, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur;
C'eſt lui, qui le premier démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;
Que le prince & l'état retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.

Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines (6),
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ſes autels adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour;
Cette fille des cieux ſait qu'elle doit un jour,

Digitized by Google

Vengéant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie (7)
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle léve à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs:
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres dont toûjours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique;
C'eſt là que s'aſſemblaient ces ſages reverés,
Des vérités du ciel interprètes ſacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toûjours impénétrable aux flêches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe!
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une mître elle éblouït leur vue:
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le ſavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité.
Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.

Digitized by Google

Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit (8).
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
„ L'égliſe fait les rois, les abſout, les châtie ;
„ En nous eſt cette égliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi ;
„ Nous reprouvons Valois, il n'eſt plus notre roi.
„ Sermens (*f*) jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne.
A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce décret odieux,
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.
Soudain elle s'envole, & d'égliſe en égliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe ;
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui vient à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos temples :
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples ;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur roi.
Songez que de Levi la famille ſacrée,
Du miniſtère ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.

Digitized by Google

Que dis-je? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſpères,
Où j'ai vû les Français maſſacrés par leurs frères?
C'était vous, prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras;
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore,
Montrez vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle;
L'étendart (*g*) de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux priéres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe;
Il ſait, combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme & la religion;
Il connait ce grand art, aux princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit;
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit:
Mais le peuple excité, juſques aux cieux envoye
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joye:

Digitized by Google

Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
La Diſcorde (*h*) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de nobleſſe;
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés;
Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices (*i*).
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens,
Qui changent les cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pancher ſa balance;
Son temple était ſans tache, & la ſimple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait ſa ſûreté.

Digitized by Google

Il était dans ce temple un ſénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de ſon prince, & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre ſon peuple, & lui;
Dans l'équité des rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le ſeul bien de l'état fait ſon ambition,
Il hait la tyrannie & la rébellion:
Toûjours plein de reſpect, toûjours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage;
Et pour nos libertés toûjours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.
Des tyrans de la ligue une affreuſe cohorte,
Du temple de Thémis environne la porte:
Buſſi les conduiſait; ce vil gladiateur (*k*) (9),
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée:
„ Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
„ Plébeïens, qui penſez être tuteurs des rois,
„ Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
„ Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
„ Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
„ Obéiſſez au peuple, écoutez ſes décrets.
„ Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
„ Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
„ Ce peuple fut longtems par vous-même abuſé;
„ Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.
„ Effacez ces grands noms qui vous gênaient ſans doute,
„ Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.

Digitized by Google

„ Jugez au nom du peuple, & tenez au ſénat,
„ Non la place du roi, mais celle de l'état.
„ Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance. "
Le ſénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces ſénateurs courbés ſous le fardeau des ans,
Attendaient fièrement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Buſſi plein de fureur, & non pas ſans effroi,
Obéiſſez, dit-il, tyrans, ou ſuivez moi....
Alors Harlay ſe léve, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juſte autant qu'intrépide;
Il ſe préſente aux ſeize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la fói qu'on doit aux ſouverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuſes mains.
Muſe, redites moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, (*l*) Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous, jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançaient les années;
Tout le ſénat, enfin, par les ſeize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené
Dans cet affreux (*m*) château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'état;
La Sorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de ſénat.

Digitized by Google

Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Qui sont ces magistrats, que la main d'un boutreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson (*n*), Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toûjours fameux, vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi, meurt toûjours avec gloire.
Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content sa cruauté tranquile
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux
Unis contre leur prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et partout le débris, le carnage, & les morts.

Digitized by Google

VARIANTES

RECUEILLIES

PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT QUATRIEME.

(1) ON trouve dans les premières éditions ces vers-ci :

Soudain, pareil aux feux, dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une course imprévue ;
Il arrive, il combat, il change les destins ;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Vers son indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuse.
Au milieu des mourans on voit tomber Saveuse.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux ?
Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux.
Respectez de Henri la valeur invincible :
Mais il tombe déja sous cette main terrible ;
Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,
Et son sang qui le couvre efface ses appas, &c.

Il y a encor beaucoup de choses corrigées dans ce chant, & sur-tout la plûpart des comparaisons.

Digitized by Google

(2) *Nul ne veut se défendre.*

Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre suivans, qui sont beaux, & qui méritaient de rester.

Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des lois,
Ces ligueurs redoutés, qui font trembler les rois?
Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des supplices,
Tant le faible vulgaire, &c.

Il est à croire, que l'auteur les a retranchés, parce qu'il a craint qu'ils ne sentissent trop la déclamation.

(3) Il y avait,

Elle a sçu sous son joug,

L'auteur s'apperçut que cela formait une cacophonie désagréable.

(4) *Et l'encensoir, &c.*

Il y a dans l'édition de 1723 cinq vers que l'auteur a sagement suprimés; les voici cependant:

C'est de-là que le Dieu, qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations, par la voix du grand-prêtre:
Là son premier disciple, avec la vérité,
Conduisit la candeur & la simplicité;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au Vatican régnait la politique, &c.

Digitized by Google

(5) Voici les vers curieux, qui étaient dans les éditions de Londres.

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes ;
La décence y régna, le conclave eut ses loix ;
La vertu la plus pure y régna quelquefois :
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples,
Et l'église a compté depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tache, & beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape des Ursins fut accompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché avec raison cet éloge, dans un poëme qui ne respire que la vérité.

(6) Dans les premières éditions de Londres.

Ces monstres à Versaille pénétrent un dévot
Où la religion solitaire, tranquile,
Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
Passait dans la prière & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, &c.

Les dernières éditions sont bien supérieures.

(7) Les premières éditions de Londres portent :

Soudain la Politique, & la Discorde impie,
Surprennent en secret leur auguste ennemie ;
Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
Ils portent sans frémir leurs sacrilèges mains ;

Pren-

Digitized by Google

Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure.
C'en eſt fait, & déja leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaſte ſein de la Sorbonne antique:
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs, &c.

(8) Il y avait dans les premières éditions.

On briſe les liens de cette obéiſſance,
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Diſcorde auſſi-tôt de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce décret inhumain, &c.

(9) Il y avait dans l'édition de Londres.

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur;
Il s'avance au milieu de l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée:
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au ſénat,
Non la place du roi, mais celle de l'état,
Le peuple aſſez long-tems opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes.
Las du joug des Capets, qui l'ont tyranniſé,
Il leur ôte un pouvoir, dont ils ont abuſé:
Je vous défens ici d'oſer les reconnaître;
Songez que déſormais le peuple eſt votre maître:
Obéiſſez.... Ces mots prononcés fièrement,
Portent dans les eſprits un juſte étonnement.

Digitized by Google

Le sénat indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Henri, comte de Bouchage, frère puiné du duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit capucin sous le nom de frère Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, duc & pair & maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le roi : mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé : *mon cousin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat & un renégat.* Cette parole du roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

(*b*) Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, & inspirait aux habitans sa valeur & sa confiance.

(*c*) *Voyez* l'histoire des papes.

(*d*) Sixte-Quint, étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appellait communément l'*asne d'Ancone*. On sait avec quel artifice il obtint la papauté, & avec quelle hauteur il régna.

(*e*) On sait, que pendant les guerres du treizième siécle entre les empereurs & les pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse, non-seulement d'excommunier l'empereur Fréderic II, mais encor d'offrir la couronne impériale à Robert, frère de St. Louis. Le parlement de France assemblé, répondit au nom du roi, que ce n'était pas au pape à déposséder un souverain, ni

Digitized by Google

au frère d'un roi de France à recevoir de la main d'un pape, une couronne, sur laquelle ni lui, ni le saint père, n'avaient aucun droit. En 1570 le parlement sédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI au sujet de la pragmatique-sanction; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appellait la maison régnante, *génération bâtarde*, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

(*f*) Le 17 de Janvier de l'an 1589 la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au roi. Le Fèvre, doyen, & quelques-uns des plus sages, refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui comme la Sorbonne s'étaient déclarés contre la maison royale, se retractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on retracté?

(*g*) Dès qu'Henri III & le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des moines endossèrent la cuirasse, & firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cents moines armés firent la revûe dans Paris, aiant Guillaume Rose, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort d'Henri III.

(*h*) Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre dans sa petite histoire de France; mais on les nomma les seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy le Clerc, gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyère, lieutenant particulier; le commissaire Louchard; Emmonot & Morin, procureurs; Ondinet, Passart, & sur-tout Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure & dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que Senaut était père du père Senaut, cet homme éloquent, qui est mort général des prêtres de l'oratoire en France.

(*i*) Les seize furent longtems indépendans du duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la

Digitized by Google

chambre du duc ; *ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

[*k*] Le 16 Janvier 1589 Buſſy-le-Clerc, l'un des ſeize, qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la Baſtille, & le chef de cette faction, entra dans la grand' chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites : il préſenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maiſon royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la Baſtille, tous ceux qui étaient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeuner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains : voilà pourquoi on l'appellait le grand pénitencier du parlement.

[*l*] Auguſtin de Thou II du nom, oncle de ce célèbre hiſtorien ; il eut la charge de préſident du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, conſeiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le biſayeul du fameux Scarron, ſi connu par ſes poëſies, & par l'enjouement de ſon eſprit.

Bayeul était oncle du ſurintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, ſurnommé *de Blancménil*, parce qu'il poſſédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Baſtille avec les autres, mais empriſonné au Louvre, & près d'être condamné à être pendu par les ſeize.

[*m*] La Baſtille.

[*n*] En 1591 un vendredi 15 Novembre, Barnabé Briſſon, homme très-ſavant, & qui faiſait les fonctions de premier préſident en l'abſence d'Achilles de Harlay, Claude Larcher, conſeiller aux enquêtes, & Jean Tardif, conſeiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet par l'ordre des ſeize. Il eſt à remarquer, que Hamilton, curé de St. Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans ſa maiſon, aiant avec lui des prêtres, qui ſervaient d'archers.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIÉME.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. HENRI III *est assassiné. Sentimens de* HENRI IV. *Il est reconnu roi par l'armée.*

CEpendant s'avançaient ces machines mortelles (1)
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles:
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
Les seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours;
La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers;
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;

Digitized by Google

Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privait les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses ſoldats dans la France errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuiſée
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée:
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié,
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos ayeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'égliſe a de tout tems produit des ſolitaires,
Qui raſſemblés entr'eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à Dieu par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toûjours inacceſſibles aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pû ſervir.
Les autres à l'état rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'égliſe, ont monté dans les chaires;
Mais ſouvent enyvrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiécle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues;

Digitized by Google

Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vû longtems leur ſecte en Eſpagne établie;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois,
Ont paſſé tout à coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puiſſance,
Cet ordre reſpecté fleuriſſait dans la France,
Protégé par les rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.
Clément (*a*) dans la retraite avait dès ſon jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit faible, & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints autels,
Il fatiguait les cieux de ſes vœux criminels.
On dit, que tout ſouillé de cendre & de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible prière:
" Dieu qui venges l'égliſe & punis les tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans?
Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
Détourne loin de nous la mort & la miſère;
Délivre nous d'un roi donné dans ta colère.
Vien, des cieux enflammés abaiſſe la hauteur,
Fai marcher devant toi l'ange exterminateur,

Digitized by Google

Vien, descends, arme toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée;
Que les chefs, les soldats, les deux rois expirans,
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents;
Et que sauvés par toi, nos ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques".

La Discorde attentive en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers (2).
Elle amène à l'instant de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le FANATISME est son horrible nom:
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon (*b*)
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain:
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita longtems.
A l'affreux Teutatès (*c*) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes druïdes.
Du haut du capitole il criait aux payens,
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'église;

Digitized by Google

Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte (*d*) turbulente (*z*),
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait dans ſes déguiſemens,
Des miniſtres des cieux les ſacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il empronte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'état, & le roi de ſon maître,
Et qui toujours puiſſant même après ſon trépas,
Trainait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête:
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut maſſacré dans Blois;
Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la cabale inquiéte,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.

Digitized by Google

Il (e) entre, & d'une voix majestueuse & fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuissans?
Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith (f) autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris;
Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déja de l'avoir différée.....
Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris & Rome, & l'univers, & moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'église:
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
Que dis-je? il le commande; il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois:
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France;
Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés,
Te pouvaient!.... mais les tems ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute,
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.

Digitized by Google

Toi, de ce Dieu jaloux rempli les grands desseins,
Et reçoi ce présent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paisible bonheur:
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence;
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés;
Ses (*g*) sacrilèges vœux au ciel sont adressés;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent;
Béniſſent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,

Digitized by Google

Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs.
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs (4):
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous sommes,
Souvent des scélérats ressemblent aux grands-hommes.
Mayenne dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice:
Il laisse avec adresse au plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des seize en même tems le sacrilège effort
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis (*h*) l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit long-tems cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, & toujours criminel.
Tout suivit son exemple, & le peuple imbécille,
Des vices de la cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.

Digitized by Google

A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées (5),
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
Qui proscrits sur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-tems toutes les nations.
D'abord autour de lui les ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
Et pensent (*i*) que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu (*k*) joint cependant la prière au blasphême :
Il invoque l'abîme, & les cieux, & Dieu même ;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel,
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.

Digitized by Google

Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophêtes menteurs tonnait la bouche impie :
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (*l*),
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les ſeize oſent du ciel attendre la réponſe ;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer :
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature ;
De ces antres muets ſort un triſte murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux, qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparait à leurs yeux ſur un char de victoire ;
Des lauriers couronnaient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre,
L'autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre ;
Et les ſeize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon trône avait compté ſes jours,
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours ;
La mort impatiente attendait ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon roi.
Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,

Digitized by Google

Et révéler au roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems;
On craint sous cet habit un funeste mystère.
Il subit sans allarme un examen sévère;
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux:
Il observe à loisir la place de ses coups,
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier (*m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay (*n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, & confond les ligueurs.
Dieu qui bravant toûjours les puissans & les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages;
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon prince, & vous rends cette lettre;
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement;

Digitized by Google

Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice ?
En lui diſant ces mots, il lui tendait les bras :
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie :
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin :
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain ;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il penſe voir les cieux qui s'entrouvrent pour lui ;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible ſolitaire égara la raiſon.
Déja Valois touchait à ſon heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumière ;
Ses courtiſans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecrets partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéreſſée,
Pleuraient au lieu du roi leur fortune paſſée.

Parmi

Digitized by Google

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié ;
En vain son intérêt combattait sa pitié ;
Ce héros vertueux se cachait à lui-même,
Que la mort de son roi lui donne un diadême.
Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses :
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses.
L'univers indigné doit plaindre votre roi ;
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi ;
Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû ;
Jouïssez de ce bien par vos mains défendu ;
Mais songez, que la foudre en tout tems l'environne ;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte & son autel !
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la Ligue, & vous voyez ses coups,
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste ciel ! épargnez une vertu si rare.
Permettez !.... A ces mots l'impitoyable mort
Vient (o) fondre sur sa tête & termine son sort.

Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs:
Les travaux ſont ceſſés, les temples ſont ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes;
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes (6).
Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'égliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puiſſant qu'eux?
Déja quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reſte enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cauſe des rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que longtems la victoire a conduits ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les Daumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.
Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage;

Digitized by Google

Les pairs & l'huile sainte, & le sacre des rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les sermens de vos braves ancêtres:
Le champ de la victoire est le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs souverains.
C'est ainsi qu'il s'explique; & bientôt il s'apprête
A mériter son trône en marchant à leur tête.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT CINQUIEME.

(1) *Cependant s'avançaient*, &c.

Ce vers dans l'édition de 1723, est précédé des huit vers suivans, retranchés dans les autres éditions:

De la noblesse Anglaise une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex, en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la première fois,
S'étonnait en marchant, de servir sous nos rois:

Digitized by Google

Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie;
C'est là qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Cependant s'avançaient, &c.

(2) Après ce vers on lit dans l'édition de 1723, les dix vers suivans :

Les enfers sont émus de ces accens funèbres;
Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres,
Monstre, qui de l'abîme & de ses noirs démons,
Réunit dans son sein la rage & les poisons;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, sait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs.
C'est lui, qui sous la cendre & couvert du cilice,
Saintement aux mortels enseigne l'injustice.

(3) Il y avait dans la première édition de Londres :

Dans Londres il inspira ce peuple de sectaires,
Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires :

(4) Il y a dans la première édition de Londres :

On ne distingue point le vrai zèle & le faux,
Comme la vérité l'erreur a ses héros.

(5) L'édition de 1723, met ainsi ce vers & les suivans :

Là sont les instrumens de ces sombres mystères,
Des métaux constellés, d'inconnus caractères;

Digitized by Google

Des vaſes pleins de ſang & de ſerpens affreux:
Le prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur miſère profonde, &c.

Mais il eſt aiſé de voir, que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci ſont beaucoup plus parfaits.

(6) Il y avait dans toutes les éditions, & même dans celle de 1751, les vers ſuivans, qui terminaient le chant.

Inſenſés qu'ils étaient! ils ne découvraient pas
Les abîmes profonds qu'ils creuſaient ſous leurs pas;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs miſères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères,
Ce vainqueur, ce héros, qu'ils oſaient défier,
Henri, du haut du trône allait les foudroyer.
Le ſceptre dans ſa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux;
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et certains déſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

Mais il n'y a pas de comparaiſon entre ce morceau & celui de la préſente édition.

Digitized by Google

NOTES DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Jacques Clément, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

(*b*) Pays des Ammonites, qui jettaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la divinité, qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.

(*c*) Teutatès était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr, que ce fût le même que Mercure; mais il est constant, qu'on lui sacrifiait des hommes.

(*d*) Les entousiastes, qui étaient appellés INDÉPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, roi d'Angleterre.

(*e*) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589 une rélation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nuë, & lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit se trouve dans la SATYRE MENIPPÉE.

(*f*) Frère Jacques Clément étant déja à Saint-Cloud, quelques personnes qui se défiaient de lui, l'épièrent pendant la nuit: ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

(*g*) Il jeûna, se confessa, & communia avant de partir pour aller assassiner le roi.

(*h*) Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Grève sous Henri III pour *sorcellerie*, accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étaient poussées si loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvait partout des hommes assez sots pour se croire magiciens, & des juges superstitieux, qui les punissaient de bonne foi comme tels.

(*i*) Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de

Digitized by Google

petites images de cire, qui représentaient Henri III, & le roi de Navarre: ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, & le quarantiéme jour les perçaient au cœur.

(*k*) C'était pour l'ordinaire des Juifs, que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la maréchale d'Ancre; & beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus sortiléges.

(*l*) Ateius, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant des divinités infernales.

(*m*) Potier, président du parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été secretaire d'état sous Henri III, & qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du roi par le duc d'Epernon.

(*n*) Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc. Jacques Clément présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance; & c'est cē qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait surprise au P. P. de Harlay; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

(*o*) Henri III mourut de sa blessure le 3 d'Août à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison, où il avait pris avec son frère la résolution de la St. Barthelemi, comme l'ont écrit plusieurs historiens; car cette maison n'était point encor bâtie du tems de la St. Barthelemi.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Après la mort de HENRI III, *les états de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations,* HENRI IV *livre un assaut à la ville; l'assemblée des états se sépare: ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts: description de ce combat. Apparition de St. Louis à* HENRI IV.

C'Est un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un maître, il peut changer ses loix:
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos ayeux les augustes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

Digitized by Google

La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée (a),
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître, & de changer l'état.
Ils pensaient à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire;
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins;
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin quel qu'il soit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs destinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, & celui d'Hibérie,
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là de nos parlemens les sages députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire;
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là le légat de Rome est d'un siége honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:
„ Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables

Digitized by Google

„ Osent tout entreprendre & ne rien épargner,
„ Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'assemble, & déja les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, & devant lui déclare,
Qu'il est tems que les lys rampent sous la thiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument (*b*) affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle même abhorre,
Qui venge les autels, & qui les deshonore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant d'une commune voix,
Plaçait déja Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encor à sa vaste puissance;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

Soudain Potier (*c*) se léve, & demande audience,
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toûjours juste, & pourtant respecté.

Digitized by Google

Souvent on l'avait vû, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse (1),
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frapé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes loix,
Et la confusion se taisait à sa voix.

„ Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême;
„ Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
„ Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
„ Et je le choisirais si je pouvais choisir.
„ Mais nous avons nos loix, & ce héros insigne,
„ S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne.

Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage:

„ Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
„ Je vous estime assez pour oser contre vous,
„ Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
„ En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
„ La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
„ Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
„ Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.
„ Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre;
„ Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre;

Digitized by Google

» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'état que le ciel a changé :
» Périsse avec Valois votre juste colère ;
» Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
» Le ciel, ce juste ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entens le murmure, & la clameur publique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
» Qui le fer à la main..... Malheureux, arrêtez :
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de saint Louïs, parjure à ses fermens,
» Vient-il de nos autels briser les fondemens ?
» Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire ;
» Il aime, il suit les loix dont vous bravez l'empire.
» Il fait dans toute secte honorer les vertus,
» Respecter votre culte, & même vos abus.
» Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
» Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner ;
» Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
» Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?
» Infidèles pasteurs, indignes citoyens !
» Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
» Qui bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre,
» Expiraient sans se plaindre, & sur les échafauts,
» Sanglans, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux !

Digitized by Google

„ Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres,
„ Ils mouraient pour leurs rois, vous massacrez les vôtres;
„ Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
„ S'il aime à se venger, barbares c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osait répondre;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre;
Ils repoussaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées,
Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées,
Font partout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus.

Les nuages épais que formait la poussière,
Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du nord échapés sur la terre,
Précédés par les vents, & suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui lasse du repos, & de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, & marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens salutaires,
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,

Digitized by Google

Par qui malgré l'injure & des tems & du sort ;
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.
Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare :
Mayenne au même instant court au haut des remparts ;
Le soldat rassemblé vole à ses étendarts :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.

Digitized by Google

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces (*d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;
Il la brise, & la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes;
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;

Digitized by Google

Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur;
D'un œil ferme & stoïque il regarde la guerre (2).
Comme un fléau du ciel affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, & le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts:
Ils comblent les fossés de fascines, de morts:
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte: il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lys les enseignes flotantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur roi.
Ils cédaient: mais Mayenne à l'instant les ranime;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.

D'un

Digitized by Google

D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On faiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.
Jamais le roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois;
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur patrie;
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Eſſex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale;
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient enſemble.

Digitized by Google

Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prites-vous la querelle ?
Pour qui pancha des cieux la balance éternelle ?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex, & son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte ; il se fait un passage ;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque tems son choc impétueux :
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les cieux ;
Détache les rochers du panchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les leize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.

Digitized by Google

Du ſoldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; ſon vol impétueux
Pourſuivait l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, & ſa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainſi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient ſur ſon front des beautés immortelles:
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe & d'horreur;
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois tes ayeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, & régner ſur des morts.
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaiſe & qui gronde:
O fatal habitant de l'inviſible monde (3)!
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
Je ſuis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père:

Digitized by Google

Ce Louïs qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louïs dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louïs qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime :
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui m'envoye.
Le héros à ces mots verse des pleurs de joye.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son père échape à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste & tranquille :
Français, s'écria-t-il, & toi fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi?
Alors, ainsi que l'astre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brulante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,

Digitized by Google

Loin des murs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louïs autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes loix.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne (*e*), tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'état, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vûs l'œil du jour.

Digitized by Google

VARIANTES

RECUEILLIES

PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT SIXIEME.

(1) ON ne trouve pas ces vers dans les premières éditions.

(2) Il y avait dans les dernières éditions :

D'un œil ferme & ſtoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre ;
Et ſon rare courage au milieu des combats,
Sait affronter la mort & ne la donner pas.

L'auteur a préféré l'autre leçon : la rime eſt moins riche, mais le ſens eſt plus fort ; & en ce cas, il n'y a pas à balancer. A l'égard des deux derniers vers, il eſt difficile de décider quelle leçon l'on doit préférer.

(3) Il y a dans l'édition de 1727.

O fatal habitant de l'inviſible monde !
Répond-il, quel deſſein te tranſporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abîme, ou deſcens tu des cieux ?
Faut-il que je t'encenſe, ou bien que je t'abhorre ?

Digitized by Google

NOTES
DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du deſſein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III les états de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

(*b*) L'INQUISITION, que les ducs de Guiſe voulurent établir en France.

(*c*) Potier de Blanc-Ménil, préſident du parlement, dont il eſt queſtion dans les quatriéme & cinquiéme chants.

Il demanda publiquement au duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il; mais je ne puis vous regarder comme mon maître).

(*d*) C'eſt dans les guerres de Flandres, ſous Philippe II, qu'un ingénieur Italien fit uſage des bombes pour la premiére fois. Preſque tous nos arts ſont dûs aux Italiens.

(*e*) On ſait combien d'illuſtres priſonniers d'état les cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorſqu'on travaillait à la Henriade, le ſecrétaire d'état *le Blanc* était priſonnier dans ce château, & il y fit enſuite enfermer ſes ennemis.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

SAINT-LOUIS *transporte* HENRI IV *en esprit au ciel & aux enfers, & lui fait voir, dans le palais des Destins, sa postérité, & les grands-hommes, que la France doit produire.*

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie (1),
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:

Digitized by Google

Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidèle joie ;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui ;
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louïs près de Henri tous les deux les appelle ;
Approchez vers mon fils, venez, couple fidèle.
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le prince, & couvrent ce héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louïs en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même :
Régne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils ;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire ;
Des préſens de Louïs le moindre eſt ſon empire.
C'eſt peu d'être un héros, un conquérant, un roi,
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vai te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis moi par de nouveaux chemins :
Vole au ſein de Dieu même, & rempli tes deſtins.
L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumière,
De cieux en un moment traverſent la carrière.

Digitized by Google

Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs:
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée,
Dans un céleſte char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné (2).
Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pû nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
De lui partent ſans fin des torrens de lumière;
Il donne en ſe montrant la vie à la matière,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe (a), & s'évitent ſans ceſſe,
Et ſervant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet eſpace,
Où la matière nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre, & des mondes ſans fin.
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par de-là tous ces cieux le Dieu des cieux réſide.
C'eſt là que le héros ſuit ſon céleſte guide,
C'eſt là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps, & peuplent l'univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.
Un juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés,

Digitized by Google

C'eſt cet être infini qu'on ſert & qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore :
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait avec pieté de ſa ſageſſe immenſe.
La mort auprès de lui, fille affreuſe du tems,
De ce triſte univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets ſucceſſeurs,
De Zoroaſtre (*b*) encor aveugles ſectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'aſſiégent de glaçons les mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon prophète.
Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens (*z*).
Eclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence
Attendent en tremblant l'éternelle ſentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connait tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abſout.
Henri n'approcha point vers le trône inviſible,
D'où part à chaque inſtant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
„ Quelle eſt, diſait Henri, s'interrogeant lui-même,
„ Quelle eſt de Dieu ſur eux la juſtice ſuprême ?

Digitized by Google

„ Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
„ Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
„ Pourait-il les juger tel qu'un injuste maître,
„ Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pû connaître?
„ Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
„ Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous;
„ Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
„ Seule à jamais la même, & seule toûjours pure.
„ Sur cette loi, sans doute, il juge les payens,
„ Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens.

Tandis que du héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrette vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde toi de te rendre;
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire;
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.

Digitized by Google

Sur cette terre horrible & des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, & la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée! & quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme,
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez moi, les chemins en sont toûjours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des enfers (c) (4).

Là git la sombre envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît & s'admire;
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés
A l'aspect de Henri paraissent consternés;
Ils ne l'ont jamais vû, jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie:

Digitized by Google

Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?
Le héros au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : ciel! qu'est-ce que je voi?
L'assassin de Valois! ce monstre devant moi!
Mon père! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conseil des seize arma sa main perfide;
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels:
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue (d);
Ici dans les tourmens l'enfer les désavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus sévères loix
Poursuivent en ces lieux les princes & les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie:
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères;
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance avec dextérité,
A leurs yeux ébloüis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices:
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuissans.

Digitized by Google

Henri voit près des rois leurs insolens ministres ;
Il remarque surtout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs ;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs (5) ;
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs ;
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ;
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère ;
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir !

Ne crois point, dit Louis, que des tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes ;
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses ;
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.

Digitized by Google

Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans :
Mais ici c'eſt un père, il punit ſes enfans ;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui (*e*).
Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vûe
Sent couler dans ſon ame une joye inconnue ;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs ;
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire ;
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire,
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent ;
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouïſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſan regrets, du repos ſans langueur.
Là régnent les bons rois qu'ont produit tous les âges ;
Là ſont les vrais héros, là vivent les vrais ſages ;
Là ſur un trône d'or Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des cieux ſur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des frères.
Le ſage Louïs (*f*) douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, & leur donne des loix.

Ce

Ce roi, qu'à nos ayeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise (*g*) est à ses pieds; ce ministre fidelle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire:
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, sous un autre Louïs.
Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille (*h*), Clisson, Montmorency, de Foix,
Guesclin (*i*), le destructeur & le vengeur des rois,
Le vertueux Bayard (*k*), & vous brave Amazone (*l*),
La honte des Anglais, & le soutien du trône (6).
Ces héros, dit Louïs, que tu vois dans les cieux
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux:
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère:
Mais enfans de l'église ils ont chéri leur mère:
Leur cœur simple & docile aimait la vérité:
Leur culte était le mien; pourquoi l'as-tu quitté?
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente:
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le Tems, d'une aile prompte, & d'un vol insensible,
Fuit, & revient sans cesse à ce palais terrible;

Digitized by Google

Et de là sur la cetre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux, destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaine à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.
Mon cher fils, dit Louïs, c'est de-là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louïs, dans ce sacré séjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:

Digitized by Google

Des siécles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.
Approchons-nous, le ciel te permet de connaître
Les rois & les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils;
Il soutiendra long-tems la gloire de nos lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.
Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
Il les prend pour des rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du prince & de l'état l'un & l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami:
L'un (*m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,

Digitized by Google

Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins ;
Toi dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager (*n*),
En le rendant heureux tu sauras t'en venger ;
Semblable à ce héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.
Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi (*o*) qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels respects ! jamais roi dans la France,
N'accoûtuma son peuple à tant d'obéïssance.
Je le vois comme vous par la gloire animé ;
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses ;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort.
Siécle heureux de Louïs, siécle que la nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les Muses à jamais y fixent leur empire ;
La toile est animée, & le marbre respire.
Quels sages (*p*) rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, & lisent dans les cieux ;

Digitized by Google

Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
Entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes:
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (q) paraître,
Tour à tour la terreur & l'appui de son maître;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.
Catinat (r) réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du sage.
Vauban (s) sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (t) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars (u),
Disputant le tonnerre à l'aigle des césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune prince (x), en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!

Digitized by Google

La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse?
La France sous son règne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance & la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
Il eut aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils!
Un faible rejetton (*y*) sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce & frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance (8),
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître:
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit, qui couvrait ta lumière;
Que les arts, qui déja voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.

Digitized by Google

L'Océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre & la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
(2) Un héros, que de loin poursuit la calomnie,
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître (3):
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brûlait la tête altière.
O mon père! quel est ce spectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à nos genoux vient demander des rois:
C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.

Modérez, dit Louïs, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître!
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques (*aa*),
Allumer les flambeaux des discordes publiques?

Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'orient le palais du soleil:
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres.
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiraient le respect & la crainte;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

Digitized by Google

VARIANTES

RECUEILLIES

PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT SEPTIEME.

Tout le commencement de ce chant est entiérement différent dans l'édition de 1723. Le voici :

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
Un silence profond régnait dans l'univers ;
Henri prêt d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes.
Un héros descendu de la voute des cieux,
Ministre de Dieu même, apparut à ses yeux :
C'était ce saint guerrier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique ;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ses plus auguſtes dons.
Sur sa tête éclatait un brillant diadême,
Au front du nouveau prince, il le posa lui-même :

Digitized by Google

Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour père, & devenez mon fils.
La vertu qui toujours vous guida sur ma trace,
Du tems qui nous sépare a rapproché l'espace;
Je reconnais mon sang, que Dieu vous a transmis;
Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
Mais ce sceptre, mon fils, ne doit point vous suffire,
Possédez ma sagesse, ainsi que mon empire.
C'est peu qu'un vain éclat, qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit;
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile.
D'un bien plus précieux osez être jaloux:
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme sous son appui marcher à sa lumière?
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans!
Que vous éprouverez de foiblesses honteuses!
Et que vous marcherez dans des routes trompeuses!
Osez frayer mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les destins.
Henri crut à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment pénétrer la carrière;
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pole à l'autre & diviser les airs.

(2) On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de 1727.

Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Disposa l'Eternel au premier jour du monde,

Digitized by Google

Est un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux;
C'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance,
Ces esprits immortels, enfans de son essence,
Qui soudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peuplent l'univers.
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées;
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein,
D'une course rapide, elles volent soudain,
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
Lorsque les aquilons, messagers des hivers,
Ramènent la froidure, & sifflent dans les airs,
Ainsi la mort entraine en ces lieux redoutables
Des mortels passagers les troupes innombrables.

(3) Il y a dans l'édition de 1727 après ces vers :

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans châtiment restent sans récompense;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuste maître,
Sur les chrétiennes loix, qu'ils n'ont point pû connaître,
Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs,
Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
La nature ici-bas, sa fille & notre mère,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire;

Digitized by Google

De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir;
Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée;
Elle pleure, & ses cris, que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes, & dans celle-ci, est fort supérieur à tous ces morceaux.

(4) Au lieu de ce vers, & des onze vers suivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage,
Le désespoir, la mort, la fureur, le carnage;
Et ces vices affreux, suivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs;
L'orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
Qui d'abord en rampant se cache & s'humilie;
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpens, & porte le trépas.
L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le mensonge, & surtout sa sœur l'hypocrisie,
Qui les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage & son venin.
Le faux zèle éclatant, &c.

Et s'il m'est permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'auteur a mis en leur place, soit dans les éditions de Londres, soit dans celles de 1737 & 1740.

NB. Il n'y a qu'à comparer, on verra si Mr. Langlet ne se trompe pas.

Digitized by Google

(5) *Etes-vous en ces lieux ; &c.*

Au lieu de ce vers & des sept qui le suivent, en voici huit autres, que l'on lit dans l'édition de 1723.

Le sujet révolté, le lâche adulateur ;
Le juge corrompu, l'infâme délateur ;
Ceux mêmes, qui nourris au sein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleſſe ;
Ceux qui livrés sans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfin de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui surpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers sont tournés :

Il eſt, il eſt auſſi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, &c.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention, & avec quelle sévérité l'auteur a revû son ouvrage ; c'est ainsi que doit en user quiconque travaille pour la postérité.

(6) L'édition de 1723 met ici une longue suite de vers, que l'auteur a supprimés dans les autres éditions ; les voici donc.

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance & reconnaît ſon fils :

Digitized by Google

Le héros attendri tombe aux pieds de son père ;
Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère,
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
Et ses premiers travaux, & ses derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à sa voix.
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en silence,
Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le saint guerrier poursuivant ses desseins,
Suivez mes pas, dit-il, au temple des destins ;
Avançons, il est tems de vous faire connaître
Les rois & les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déja vous voyez les remparts,
Et ses portes d'airain, &c.

(7) Il y avait dans les précédentes éditions :

Ce héros dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus & des arts.

(8) Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

De l'empire Français douce & frêle espérance :
O vous, qui gouvernez les jours de son enfance,
Vous, Villeroi, Fleury, conservez sous nos yeux,
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux ;
Conduisez par la main son enfance docile,
Le sentier des vertus à cet âge est facile :

Digitized by Google

Age heureux, où ſon cœur, exempt de paſſion
N'a point du vice encor reçu l'impreſſion;
Où d'une cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire,
Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire;
Age heureux, où lui-même ignorant ſon pouvoir,
Vit tranquille & ſoumis aux régles du devoir.
Qu'au ſortir de l'enfance il puiſſe ſe connaître,
Qu'il ſonge qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître;
Qu'attentif aux beſoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux;
Qu'il aime à pardonner; qu'il donne avec prudence
Aux ſervices rendus leur juſte récompenſe;
Qu'il ne permette pas, qu'un miniſtre inſolent
Change ſon régne aimable en un joug accablant:
Que la ſimple vertu, de ſoutiens dépourvue,
Par ſes ſages bienfaits ſoit toujours prévenue;
Que de l'amitié même il chériſſe les loix,
Bien pur, préſent du ciel, & peu connu des rois;
Et que digne en effet de la grandeur ſuprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'auteur a retranché ici n'eſt pas moins bien que ce qu'il a mis en ſa place.

(9) Il y a dans l'édition de 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaſte génie:

C'était là une vérité dure.

Digitized by Google

NOTES DE L'ÉDITEUR.

(*a*) QUe l'on admette, ou non, l'attraction de Mr. Newton, toûjours demeure-t-il certain, que les globes céleſtes s'approchant & s'éloignant tour à tour, paraiſſent s'attirer & s'éviter.

(*b*) En Perſe les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroaſtre, & qui paraît moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au ſoleil, comme à une image du Créateur.

(*c*) Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainſi qu'il était dans la théologie payenne. Quelques-uns l'ont placé dans le ſoleil; on l'a mis ici dans un globe deſtiné uniquement à cet uſage.

(*d*) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraiſon funèbre d'Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'euchariſtie. Le cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hauſſecol, ſur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: SAINT JACQUES CLÉMENT.

(*e*) On peut entendre par cèt endroit les fautes véniellles & le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

(*f*) LOUIS XII eſt le ſeul rôi, qui ait eu le ſurnom de père du peuple.

(*g*) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut juſtement aimé de la France & de ſon maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (MEZERAY, *grande hiſtoire.*)

(*b*) Parmi pluſieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOUILLE, ſurnommé LE VAILLANT, qui portait l'oriflamme, & qui refuſa l'épée de connétable ſous Charles VI.

CLISSON, (le connétable de) ſous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudrait un volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'état par cette maiſon.

GASTON

Digitized by Google

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

(*i*) GUESCLIN, (le connétable du Guesclin). Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre le cruel, & fut connétable de France & de Castille.

(*k*) BAYARD, (Pierre du Terrail, surnommé le chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I, chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523 à la retraite de Rebec en Italie.

(*l*) JEANNE D'ARC, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans,) servante d'hôtellerie, née au village de Domremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiégne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

(*m*) Le cardinal Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la reine régente qu'il gouvernait; mais le cardinal de Richelieu se maintint toûjours, malgré ses ennemis, & même malgré le roi, qui était dégoûté de lui.

(*n*) Le peuple, ce monstre féroce & aveugle, détestait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer son corps; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère & respectable.

(*o*) Louis XIV.

(*p*) L'ACADÉMIE DES SCIENCES, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

(*q*) LOUIS DE BOURBON, appellé communément le grand Condé, & HENRI, vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur tems; tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de monsieur de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain, que monsieur de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand-homme.

(*r*) Le maréchal de CATINAT né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit ensuite sans murmurer au maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le comman-

Digitized by Google

dement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'aiant ni augmenté, ni diminué son bien, & n'aiant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(*s*) Le maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, 300 places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53 siéges, & s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encor été exécuté. Il était de l'académie des sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

(*t*) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, maréchal de France, & duc & pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR frère de Louis XIV, & remporta en chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde; conquit des provinces au roi. Il fut mis à la Bastille, & reçut mille dégoûts des ministres.

(*u*) On s'était proposé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars. Il a gagné la bataille de Fredelingue, & celle du premier Hochstet. Il est à remarquer, qu'il occupa dans cette bataille le même terrain, où se posta depuis le duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le maréchal de Villars aiant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le maréchal fut blessé.

Enfin en 1712, lorque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait, si Louis XIV quitterait Versailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugène à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstad au nom du roi, avec le même prince Eugène, plénipotentiaire de l'empereur.

(*x*) Feu monsieur le duc de Bourgogne.

(*y*) Ce poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

(*z*) Vrai portrait de Philippe duc d'Orléans, régent du royaume.

(*aa*) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Espagne semblaient défunies.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT HUITIÉME.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne & des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

DEs états dans Paris la confuse assemblée (1)
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce (a) lieutenant sans chef, ce roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;

Digitized by Google

Les Lorrains (*b*), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconſtant Joyeuſe (*c*), & Saint-Paul, & Briſſac:
Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur ſang, & leurs bleſſures,
Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les cieux,
Yvre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.
La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vûe :
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe léve à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances eſpagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi longtems, & differé toûjours :
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux revérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du ſoleil.

Digitized by Google

Tout le peuple au-devant court en foule avec joie;
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont (*d*), ce guerrier obſtiné
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie;
Son père qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut ſur l'échafaut, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs rois.
Le fils, courtiſan lâche, & guerrier téméraire,
Baiſa longtems la main qui fit périr ſon père,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.
Philippe l'envoyait ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au ſecours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Rapporter à ſon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'état (2)!
Près des bords de (*e*) l'Iton & des rives de l'Eure,
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature (3):
La guerre avait longtems reſpecté les tréſors
Dont Flore & les Zéphirs embelliſſaient ces bords.
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles;
Protégés par le ciel & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité,
Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes,

Digitized by Google

Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent ;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits ;
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
D'Aumont (*f*), qui sous cinq rois avait porté les armes ;
Biron (*g*) dont le seul nom répandait les allarmes ;
Et son fils (*h*) jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux.
Sully (*i*), Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime :
Turenne (*k*), qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom ;
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée (4).
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,

Digitized by Google

A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de ſa tige étrangère.
Son caſque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fière maîtreſſe
Honora ſon courage, ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre reine, & le ſoutien des rois.
Plus loin ſont la Trimouille (*l*), & Clermont, & Feuquières,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières (*m*);
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le ſignal,
Et rangés près du roi liſaient ſur ſon viſage
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu:
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le ciel à ſes armes propice;
Soit que l'ame, en effet, ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens;
Ce héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur.
Tel qu'échapé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,

Digitized by Google

Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant ſes crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe;
Tel paraiſſait Egmont: une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire;
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire:
Hélas, il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammait ſa préſence,
„ Vous êtes nés Français, & je ſuis votre roi (*n*).
„ Voilà nos ennemis, marchez & ſuivez-moi;
„ Ne perdez point de vûe, au fort de la tempête,
„ Ce pannache éclatant qui flotte ſur ma tête,
„ Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même tems
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.
Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.

Digitized by Google

Cette arme (o) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme, & le fer.
On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance & se fait un chemin.
Le grand Mornay (p) le suit toujours calme & serein,
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie (q):
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
De la terre & des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux chefs des légions il les porte soudain;
L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
Régle au son de sa voix sa rage obéissante.

Digitized by Google

On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son ame est occupée:
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
De Turenne déja la valeur indomtée,
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait partout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans,
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans (6),
Qui dans cette journée illustre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goutait les appas,
Favori des amours, il sortait de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux allarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le ciel,
En détestant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma son tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant d'un casque précieux,
Ce front si plein de grace, & si cher à ses yeux.

Digitized by Google

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts & les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, & de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglants, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frapent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un ciel brulant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent sur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent;
La foudre en est formée, & les mortels frémiſſent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & sanglante étaient à ses côtés:
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait, brille & vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.

Digitized by Google

Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.
D'Ailly voit ſon viſage; ô déſeſpoir! ô cris!
Il le voit, il l'embraſſe, hélas! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finit ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue;
Eſt-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.

Digitized by Google

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!
Mais qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés?
Quel héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
Vous fuir! vous compagnons de Mayenne & de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'église!
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fossense,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabere expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière:
Percé de coups lui-même il est près de périr.....
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. (7)

Digitized by Google

Le généreux Bourbon fut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes,
Amitié! que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide.
Biron (q) qu'environnait les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi, fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchait le héros, sur lui seul il s'élance;
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,

Digitized by Google

Fiers éſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en ranimant la rage,
Ignorans le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent;
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent;
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il eſt comme un rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourait exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage?
O vous, mânes ſanglans du plus vaillant des rois,
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidelle;
Elle meurt pour ſon roi, ſon roi combat pour elle.
L'effroi le devançait; la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux (8).

Longtems cet étranger trompé par ſon courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.

Digitized by Google

D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, & combattent pour lui;
Que la nature entière attentive à sa gloire
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déja d'avoir versé son sang.
Le roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'envelopèrent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords (9).
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée:
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, & demandent des fers.

D'au-

Digitized by Google

D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite ;
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter ;
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course ;
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.
Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi ;
Affligé ; mais tranquille, & maître encor de soi ;
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamans, la fortune & les cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur ;
Vivez pour réparer sa perte & son malheur :
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris ;
De la Ligue en marchant ramassez les débris ;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste ; il va l'exécuter ;
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte ;
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

Digitized by Google

Henri victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs sans défense implorant ses bontés (10).
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
Et s'honorant déja du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.

Digitized by Google

Le généreux vainqueur a ceſſé le carnage;
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui tout couvert de ſang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie;
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif il étendait ſes ſoins.
Du vrai comme du faux la prompte meſſagère,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aile légère,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers.
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte, ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De ſa brillante voix trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'allégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte, & de triſteſſe.
O malheureux Paris, infidèles ligueurs!
O citoyens trompés, & vous, prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.

Digitized by Google

Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris;
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
En cachant sa disgrace, il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle:
Mais malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La Discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'amour.

Digitized by Google

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT HUITIÉME.

(1) VOici le commencement de ce chant dans l'édition de 1723.

Paris toûjours injuſte, & toûjours furieux,
De la mort de ſon roi rendait graces aux cieux.
Le peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enyvrait follement de ſa vaine eſpérance;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes états pour la première fois;
Il voyait des Bourbons les forces réunies;
Du trône ſous leurs pas les routes applanies;
Un chef infatigable & plein de fermeté,
Inſtruit par le travail & par l'adverſité;
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France:
Il crut qu'il était tems d'envoyer un ſecours
Demandé ſi longtems, & différé toûjours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

Digitized by Google

Presque tous ces vers sont retranchés dans les autres éditions.

(2) Il manque ces quatre vers-ci qui sont dans l'édition de 1723, & qu'on doit restituer.

Henri loin des remparts de la ville allarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,
Attirant sur ses pas Mayenne & ses ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

NB. L'auteur les a retranchés, afin que ces mots, *loin des remparts*, ne nuisissent pas à l'unité de lieu.

(3) Après ce vers, on lit les suivans dans l'édition de 1723 dont la plûpart sont changés dans les autres éditions.

Là, souvent les bergers, conduisant leurs troupeaux,
Du son de leur musette éveillaient les échos;
Là, les Nimphes d'Anet, d'une course rapide,
Suivaient le daim léger & le chevreuil timide;
Les tranquilles zéphirs habitaient sur ces bords;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est là que le destin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent;
Dans le fond des forêts les Nimphes se cachèrent;
Le berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

Digitized by Google

(4) On voit dans l'édition de 1723 ce qui suit.

Sanci, brave guerrier, ministre, magistrat,
Estimé dans l'armée, à la cour, au sénat;
La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angennes;
Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
Mornai, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là, paraissaient Givri, Noailles & Feuquières,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguières, &c.

Ces vers méritent d'être conservés.

(5) Il y a dans l'édition de 1727 & les autres :

Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie ?
Ici près de ce bois Mayenne est arrêté ;
D'Aumale vient à nous ; marchons de ce côté.
Ainsi dans la mêlée il l'assiste, il l'escorte, &c.

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs.

(6) Cet épisode est bien moins orné & moins touchant dans les premières éditions.

(7) L'édition de 1727 porte ce qui suit :

Que vois-je ? c'est ton roi, qui vole à ton secours ;
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite ;

Digitized by Google

Il arrive, il paraît comme un dieu menaçant ;
D'Aumale à son aspect, recule en frémissant ;
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

(8) Voici les vers, qui se trouvent à la suite de ceux-ci dans l'édition de 1723.

Egmont, courtisan lâche & soldat téméraire,
Esclave du tyran, qui fit périr son père ;
Malheureux il n'osait sur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger ;
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son père & sa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber soudain ;
Le fer étincelant, &c.

(9) Il y avait dans la première édition & dans celle d'Evreux.

Sur son corps tout sanglant, le roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance ;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, & son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie ;
La Ligue en pâlissait, la guerre était finie ;
Mais d'Aumale & Saint Paul accourent à l'instant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ? au moment même une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
C'est ainsi qu'autrefois dans ces tems fabuleux,
Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux,

Digitized by Google

Aux pieds de ces remparts, qu'Hector ne peut défendre,
Dans ces combats sanglants, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer sacrilège oser blesser les Dieux.

Mais ce que l'auteur y a substitué est incomparablement mieux.

(10) Après ce vers voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire;
Henri voulait vous vaincre, & non pas vous détruire;
C'est la seule vertu, qui doit vous désarmer;
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion, &c.

NOTES
DE L'ÉDITEUR.

(a) IL se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'état & royaume de France.

(b) LES LORRAINS. Le chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son frère le duc, étaient de la maison de Lorraine.

CHARLES-EMANUEL, duc de Nemours, frère uterin du duc de Mayenne.

LA CHATRE était un des maréchaux de la Ligue, que l'on appellait des bâtards,

Digitized by Google

qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

(*c*) JOYEUSE est le même, dont il est parlé au quatriéme chant, remarque (*a*).

SAINT-PAUL, soldat de fortune, fait maréchal par le duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guise, fils du Balafré.

BRISSAC s'était jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III qui avait dit, qu'il n'était bon ni sur terre, ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(*d*) Le comte d'EGMONT, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelle avec le prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait aiant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'Egmont son père : „ Ne parlez pas de lui, „ dit le comte, il méritait la „ mort, c'était un rebelle. " Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.

(*e*) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

(*f*) JEAN D'AUMONT, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, & de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III & Henri IV.

(*g*) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait à Ivry le corps de réserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : „ Sire, vous „ avez fait ce que devait faire „ Biron, & Biron, ce que „ devait faire le roi. " Ce maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592 au siége d'Epernai.

(*h*) CHARLES GONTAUD DE BIRON, maréchal, & duc & pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV & fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encor à la muraille les crampons de fer, qui servirent à l'échafaut.

(*i*) RONY, depuis duc de SULLY, sur-intendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort d'Henri

Digitized by Google

IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les loix.

GRILLON était surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même duc de Guise. C'est à ce Grillon, qu'Henri le Grand écrivit, „ pends-toi, „ brave Grillon, nous avons „ combattu à Arques, & tu „ n'y étais pas... Adieu, „ brave Grillon, je vous aime à tort & à travers. "

(*k*) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, vicomte de TURENNE, maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses nôces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Fréderic Maurice, duc de Bouillon, son fils, qui aiant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louïs XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses, & moins de puissance.

(*l*) CLAUDE, duc de la TRIMOUILLE, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démesurée, de grandes richesses, & était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

(*m*) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, & finit par être connétable sous Louïs XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuse marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry ; Feuquières & de Nesle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

(*n*) On a tâché de rendre en vers les propres paroles, que dit Henri IV à la journée d'Ivry : „ Ralliez-vous à mon „ pannache blanc, vous le „ verrez toûjours au chemin „ de l'honneur & de la gloire."

(*o*) La bayonnette au bout du fusil, ne fut en usage que longtems après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.

(*p*) DU PLESSIS MORNAY eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

(*q*) Le duc de BIRON fut blessé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine-Française, qu'Henri le Grand lui sauva la vie. (On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.)

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIÉME.

ARGUMENT.

Description du temple de l'amour : la Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de HENRI IV. *Ce héros est retenu quelque tems auprès de madame* D'ESTRÉE, *si célèbre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le roi retourne à son armée.*

SUr les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux palais (*a*) respecté par les tems:
La nature en posa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de mirtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit meurir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone & les présens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons (1).

Digitized by Google

L'homme y ſemble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe eſpérance, au front toûjours ſerein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré les graces demi-nuës,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le myſtère en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.
De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voute ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;

Digitized by Google

Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine, & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre (2),
Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant partout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes ;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La Discorde soudain, conduite par la rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, & les yeux enflammés :
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles ?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison,

Digitized by Google

Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendarts, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encor une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse, abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'empire du monde?
Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du mirte amoureux ceindre sa tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien.
Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le mien.
Ainsi parlait ce monstre, & la voute tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.

Digitized by Google

L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes fléches dorées ;
Il fend des vaſtes cieux les voutes azurées ;
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs français ſur l'aîle des zéphirs.
Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troie (*a*) :
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe (*b*) ;
Azile encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (*c*) y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe en paſſant les plaiſirs & les graces
Répandirent les fleurs, qui naiſſaient ſur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,

Mélant

Digitized by Google

Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guerêts,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'amour ſent à ſa vûe une joie inhumaine;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit ſoudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les aquilons à ſes ordres fidèles,
Dans les cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour;
La nature en gémit, & reconnaît l'amour.

Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide:
L'amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le roi dans ces bois ſombres,
Suit cet aſtre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & paſſagère,
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille & ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait ſon père,

Digitized by Google

Qui fidèle à ſes rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendarts.
D'Eſtrée (*d*) était ſon nom; la main de la nature,
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas (4),
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarſe on vit paraître
Celle (*e*) qui des Romains avait domté le maître,
Lorſque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.
L'amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre;
Il paraît ſans flambeau, ſans fléches, ſans carquois;
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
On a vû, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un déſir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'amour s'applaudiſſait en la voyant ſi belle;
Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du monarque il conduiſit ſes pas (5).

Digitized by Google

L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits, l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.
Il fait plus; à l'amour tout miracle eſt poſſible:
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirtes enlaſſés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les amans fortunés, pleins d'une douce yvreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,

Digitized by Google

S'arrête, s'inquiète, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux déſirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la bergère oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pû faire d'Eſtrée?
Par un charme indomtable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un héros, & l'amour.
Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle:
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée (6).
Loin de lui cependant tous ces chefs étonnés,
Se demandent leur prince, & reſtent conſternés.
Ils tremblaient pour ſes jours: aucun d'eux n'eût pû croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire:
On le cherchait en vain; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déja vaincus.
Mais le génie heureux, qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas longtems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des cieux à la voix de Louïs,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère,
Pour y trouver un ſage, il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux réverés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés;

Digitized by Google

Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'ange heureux des Français fixa ſon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay; c'était pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez des peuples payens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.
Non moins prudent ami que philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire:
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, & ſon ſouffle infecté,
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toûjours pur, & des flots toûjours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la ſageſſe,
Part, & vole en ces lieux, où la douce molleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins.
L'amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens & rempliſſaient ſes jours.
L'amour au milieu d'eux découvre avec colère,
A côté de Mornay la ſageſſe ſévère;

Digitized by Google

Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur:
Mais Mornay mépriſait ſa colère & ſes charmes;
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un mirte amoureux, azile du myſtère,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans:
Ils ſentaient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmaient ce héros:
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe;
Sa fière activité ménage ces inſtans.
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens:
Et tandis que Bourbon ſe repoſe, & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
Enfin dans ces jardins, où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit & rougit.

Digitized by Google

L'un de l'autre en ſecret ils craignaient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence ;
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſés,
Se font entendre au prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où régnait la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin (7).
Cher ami, dit le roi, me crains point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton prince eſt digne encor de toi ;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rens à moi :
Je reprens ma vertu, que l'amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie :
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang eſpagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut ſon maître.
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous de la France entière auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur ;
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre ;
Qui l'ignore eſt heureux, qui le domte eſt illuſtre.
Il dit : le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel ! attendrit ſes adieux !
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs, il en verſait encore.

Digitized by Google

Entraîné par Mornay, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part: en ce moment d'Eſtrée évanouïe,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts;
L'amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs:
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras; & bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay toûjours ſévère, & toûjours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.

Digitized by Google

VARIANTES

RECUEILLIES

PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT NEUVIEME.

(1) AU lieu des huit vers suivans, on trouve dans l'édition de 1723 ceux que voici :

Dans ces climats charmants habite l'indolence.
Les peuples paresseux, séduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé par d'utiles travaux,
Leurs corps appesantis qu'énerve le repos;
Dans un loisir profond, aux soins inaccessible,
La mollesse entretient un silence paisible;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amans, &c.

(2) Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers :

Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en sa faible main les destins de la terre.

Digitized by Google

(3) L'édition de 1723 ~~met~~ ainſi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

(4) Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les cieux,
Et ſeule elle ignorait le pouvoir de ſes yeux.

(5) Voici ce ~~que met~~ l'~~édition de 1723 au lieu~~ de ce vers & de quelques-uns des ſuivans :

Au devant du monarque il conduiſit ſes pas :
Armé de tous ſes traits, préſent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inſpire ce trouble & ces émotions,
Que forment en naiſſant les grandes paſſions.

(6) *N'aime, ne voit, n'entend, &c.*

Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'eſt alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les ſoldtres plaiſirs déſarmer ce héros ;
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son abſence en ſon camp répandait les allarmes,
Et ſes chefs étonnés, ſes ſoldats abattus, &c.

Digitized by Google

(7) Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1743.

Tout autre eût d'un cenſeur haï le front ſévère.
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton prince, &c.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

(a) CEtte deſcription du temple de l'amour, & la peinture de cette paſſion perſonifiée, ſont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la ſcène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les peuples de l'iſle de Chypre ont de tout tems paſſé pour être très abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'amour comme fils de Vénus, & comme un Dieu de la fable, mais comme une paſſion repréſentée avec tous les plaiſirs & tous les déſordres qui l'accompagnent.

(b) VAUCLUSE, *Vallis-clauſa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le ſéjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de ſa ſource une maiſon, qu'on appelle la maiſon de Pétrarque.

(c) ANET fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'eſt pas loin de la plaine d'Ivry.

(d) GABRIELLE D'ESTRÉES, d'une ancienne maiſon de Picardie, fille & petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au ſeigneur de Liancourt, & depuis ducheſſe de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il ſe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en payſan, paſſa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non ſans courir riſque d'être pris.

Digitized by Google

On peut voir ces détails dans l'hiſtoire des amours du grand Alcandre, écrite par une princeſſe de Conti.

(e) CLÉOPATRE allant à Tarſe, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage ſur un vaiſſeau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de ſoye. Cléopatre était habillée, comme on repréſentait alors la déeſſe Vénus; ſes femmes repréſentaient les nymphes & les graces; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguiſés en amours. Elle avançait dans cet équipage ſur le fleuve Cydnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la déeſſe. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdûment amoureux. (PLUTARQUE).

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT DIXIÉME.

ARGUMENT.

Retour du roi à ſon armée : il recommence le ſiége. Combat ſingulier du vicomte de Turenne, & du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans, qu'il aſſiége. Le ciel récompenſe enfin ſes vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

CEs momens dangereux, perdus dans la molleſſe (1),
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enyvré.
Leur eſpoir les trompait : Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendarts ;
Le héros reparut aux pieds de ſes remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'ange de la France, appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.

TAYLOR INST. ORD

Digitized by Google

Déja le camp du roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les ligueurs cependant d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encor appris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous, c'eſt là qu'il faut marcher ;
C'eſt là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez, vos chefs ſont vos remparts.
Il ſe tut à ces mots ; les ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte & leurs refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers ; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte ;
Il s'avance : un héraut, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire :

Digitized by Google

D'Aumale vous attend ; ennemis, paraiſſez.
Tous les chefs à ces mots d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage.
Tous briguaient près du roi cet illuſtre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence ;
Combats pour ton païs, pour ton prince, & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton roi.
Le héros, à ces mots, lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit ; le roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage,
Qui ſemblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brulans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des enfers,
Le fanatiſme affreux, la diſcorde farouche,
La ſombre politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enyvrés de ſang, Dieux dignes des ligueurs :

Digitized by Google

Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des cieux ouverts,
Un ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix deſirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel teint du ſang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du DIEU des Dieux en ſon temple apportée
A ſes yeux éblouïs l'arche fut préſentée.
Paris, le roi, l'armée, & l'enfer, & les cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûe, aux coups impénétrable;

Ils

Digitized by Google

Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée ; & ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Deſcends, juge ſa cauſe & combats avec moi ;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice ;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice.
D'Aumale répondit ; J'attends tout de mon bras ;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
Tranquille au haut du ciel il me laiſſe à moi-même ;
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.
Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pû jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite ;
L'autre d'un pas léger ſe détourne, & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir ;
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir ;
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné (2).

Digitized by Google

Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, apperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, & de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
„ De la Ligue à jamais le trône est renversé;
„ Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis; & ta chûte prochaine

Digitized by Google

Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.
Cependant des soldats, dans les murs de Paris (a),
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte :
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au ciel s'élevèrent ;
Les chefs & les soldats près du roi s'assemblèrent :
Ils demandent l'assaut ; mais l'auguste Louïs (3),
Protecteur des Français, protecteur de son fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des élémens le moteur invisible
Contient les Aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barrière où se brisent les mers :
Il fonde les cités, les disperse en ruïnes,
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines.
Henri de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.

Digitized by Google

Heureux ſi ſa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir;
Il laiſſe à leurs fureurs le tems du repentir.
Il (*b*) crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreraient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne ſaurait céder (4),
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout hazarder.
Les mutins qu'épargnait cette main vengereſſe,
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faibleſſe;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur;
Ils oſaient inſulter à ſa vengeance oiſive.
Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Ceſſèrent d'apporter dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la mort, qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le ſoutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'était plus ces jeux, ces feſtins & ces fêtes,
Où de mirte & de roſe ils couronnaient leurs têtes,

Digitized by Google

Où parmi des plaiſirs, toûjours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la molleſſe,
De leur goût dédaigneux irritaient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſère au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau, qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés ſur la pouſſière,
Se diſputaient encor, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères.
Ce déteſtable mets (c) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſères publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels (d),
Du Dieu qu'ils offenſaient atteſtant la ſouffrance,
Allaient partout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les cieux:

Digitized by Google

Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas ! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles;
Par les prêtres séduits, par les seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds,
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos ayeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques,
Les autres des rochers & des monts helvétiques,
Barbares (c), dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée, à sa tremblante mère;
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice, & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire (f)
Conserver le récit de cette horrible histoire ?)

Une femme ayait vû, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, ſa voix, ſa miſére, & ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie:
Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſére;
Rends-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mère,
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main deſeſpérée
Enfonce en frémiſſant le parricide acier;
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.

Digitized by Google

Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours & des lions, qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, & de sang dégoutante.
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains:
Que la mère & le fils vous servent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard, qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste;
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, & demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du roi, mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes;

Digitized by Google

Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands,
A la nécessité, l'excuse des tyrans ;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dûssai-je en le sauvant perdre mon diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis ;
Et si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
„ Henri de ses sujets ennemi généreux,
„ Aima mieux les sauver que de régner sur eux.
Il dit (*g*), & dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
Les mages à leur gré faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les enfers, & les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.

Digitized by Google

Tous ces événemens leur ſemblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances qui toûjours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, diſaient-ils, ces monſtres ſi cruels?
Eſt-ce là ce tyran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'eſt la brillante image;
C'eſt un roi bienfaiſant, le modèle des rois;
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance!
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons lui ces jours, qu'il nous a conſervés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage:
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'élève & retombe toûjours?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumaient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abatu.
„ Combattans ſans courage, & chrétiens ſans vertu,
„ A quel indigne appas vous laiſſez-vous ſéduire?
„ Ne connaiſſez-vous plus les palmes du martyre?
„ Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
„ Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
„ Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
„ Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne;

Digitized by Google

» Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;
Et déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louïs, qui du plus haut de la voûte divine
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis (51),
Et que le roi des rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes ;
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes ;
Et la douce espérance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toûjours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enyvrés, à jamais,
Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins,

Digitized by Google

Il parle ; & de la terre ils vont changer la face ;
Des puiſſances du ſiécle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans :
Mais cette impénétrable & juſte providence
Ne laiſſe pas toûjours proſpérer l'inſolence ;
Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante :
Père de l'univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les rois,
Vois le peuple Français à ſon prince rebelle ;
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidelle.
Aveuglé par ſon zèle il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre ;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître :
Donne à l'égliſe un fils, donne à la France un maître.

Digitized by Google

Des ligueurs obſtinés confonds les vains projets ;
Rends les ſujets au prince, & le prince aux ſujets ;
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.
L'Eternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlèrent :
La terre en treſſaillit, les ligueurs en tremblèrent.
Le roi qui dans le ciel avait mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.
Soudain la vérité, ſi longtems attendue,
Toûjours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du roi, deſcend du haut des cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat, qui n'éblouït jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la religion (6)
Eſt au-deſſus de l'homme, & confond la raiſon.
Il reconnaît l'égliſe ici-bas combattue,
L'égliſe toûjours une, & partout étendue,
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon Dieu.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain, qui n'eſt plus.

Digitized by Google

Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.
Louïs dans ce moment, qui comble ses souhaits,
Louïs tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre (*h*) au nom de Dieu, qui fait régner les rois.
Les ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les prêtres sont muets, les seize épouvantés
En vain cherchent pour fuïr des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, & son père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

FIN.

Digitized by Google

VARIANTES

RECUEILLIES

PAR L'ABBÉ LANGLET.

CHANT DIXIEME.

(1) *CEs momens dangereux, &c.*

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le tems vole, & sa perte est toûjours dangereuse;
En vain du grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu;
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégresse.
Déja dans leur exile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

(2) Tous ces vers n'étaient pas dans les premières éditions.

Digitized by Google

(3) *Ils demandaient l'assaut*, &c.

Au lieu de ce vers, & des treize qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare, ennemi généreux,
Henri retint ses traits déja tournés sur eux;
Il voulait les sauver de leur propre furie:
Haï de ses sujets, il aimait sa patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

(4) *Mais le faux zèle, hélas*, &c.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas en cette occasion
Ce que pouvaient les Seize & la religion.

(5) Au lieu de ce vers, & des treize qui suivent, il y avait dans l'édition de 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux, &c.
Par des coups effrayants souvent ce Dieu jaloux
A sur les nations étendu son courroux;
Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices,
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Epure sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défense, & marche à ses côtés.

Et quelques vers après.

Enfin les tems affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;

Le

Digitized by Google

Le ſaint roi, qui du haut de la voûte divine,
Veillait ſur le héros dont il eſt l'origine,
Touché de ſa vertu, ſaiſi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte ſes douleurs.

Mais l'auteur a eu raiſon de les changer.

(6) Il y avait dans l'édition de 1727.

Il abjure avec foi ces dogmes ſéducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.

FIN DES VARIANTES
RECUEILLIES
PAR Mr. LANGLET.

NOTES
DE L'ÉDITEUR.

(a) LE chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denys, & ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction; mais ces combats ſinguliers étaient encor à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le ſieur de Marivaux, qui tenait pour les royaliſtes, & le ſieur Claude de Marolles, qui tenait pour les ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat d'Henri III; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

(b) Henri IV bloqua Paris en 1590 avec moins de vingt mille hommes.

(c) Ce fut l'ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue,

Digitized by Google

qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts : conseil, qui fut exécuté, & qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. (Ces assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.)

(*d*) On fit la visite, dit Mezeray, dans les logis des ecclésiastiques & dans les couvens, qui se trouvèrent tous pourvûs, même celui des capucins, pour plus d'un an.

(*e*) Les Suisses, qui étaient dans Paris à la solde du duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du tems ; c'est sur eux seuls, que tombe ce mot de *barbares*, & non sur leur nation, pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

(*f*) Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siége de la ville de Sancerre.

(*g*) HENRI IV fut si bon, qu'il permettait à ses officiers d'envoyer, (comme le dit Mezeray,) des rafraichissemens à leurs anciens amis & aux dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par là il arriva effectivement, que les assiégeans nourrirent les assiégés.

(*h*) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590 & Henri IV n'entra dans Paris, qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait catholique en Juillet 1593, mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme, & non une histoire.

FIN DES NOTES DE L'ÉDITEUR.

Digitized by Google

AUTRES NOTES

TIRÉES DE L'ÉDITION

DE

Mr. L'ABBÉ LANGLET,

ET DE QUELQUES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES.

CHANT PREMIER.

Page 2. Vers 26.

Les peuples à ſes pieds, &c.

LE duc d'Anjou fut élu roi de Pologne, par les mouvemens que ſe donna Jean de *Montluc*, évêque de Valence, ambaſſadeur de France en Pologne ; & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne : mais aiant appris en 1574 la mort de ſon frère, il ne tarda point à revenir en France.

Page 3. Vers 1.

Quelus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Epernon.

La note de l'édition de 1723 eſt très étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curioſités hiſtoriques.

Digitized by Google

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Epernon.

C'était eux qu'on appellait les mignons de Henri III. St. Luc, Livarot, Villequier, Duguast, & sur-tout Quélus, eurent part aussi & à sa faveur & à ses débauches. Il est certain, qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse on lui avait déja reproché ses goûts; il avait eu une amitié fort équivoque, pour ce même duc de Guise, qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur Boucher, dans son livre, *De justa Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer, que la haine de Henri III pour le cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse, mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ses mignons la religion à la débauche; il faisait avec eux des retraites, des pélerinages, & se donnait la discipline. Il institua la confrérie de la mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la princesse de Condé sa maîtresse; les capucins & les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire, avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des pénitens blancs, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé aussi bien que certains théologiens de son tems, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude: on tient que les statuts de ces confrères

Digitized by Google

leurs habits, leurs régles, étaient des emblêmes de ses amours, & que le poëte Desportes, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce tems-là, les avait expliqués dans un livre, qu'il jetta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de la cour; il mettait sur son visage une pâte préparée, & une espèce de masque par dessus: c'est ainsi qu'en parle le livre des hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever, & sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure: il était si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le duc d'Espernon de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, *baron d'Ampus*, dont il est ici question, était l'un des mignons pour qui Henri III eut le plus de faiblesse: c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande espérance. Il avait fait de fort belles actions au siége d'Issoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrace lui laissait encor assez de charmes pour être infiniment du goût du roi; on le comparait à la princesse d'Eboli, qui étant borgne comme lui, était dans le même tems maîtresse de Philippe II roi d'Espagne. On dit, que ce fut pour cette princesse, & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Digitized by Google

Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat formâ vincere utrumque Deos;
Parce puer lumen, quod habes, concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'Avril 1578 en servant Quelus dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une manière aussi tragique; il fut assassiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue St. Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy, où étaient morts ses deux amis, & il y mourut le lendemain de 14 blessures qu'il avait reçues la veille. Le duc de Guise le Balafré fut soupçonné de cet assassinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de Guise. Les mémoires du tems rapportent, que le duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles, qu'il lui avait attachées lui-même. Mr. de l'Etoile dit, que

Digitized by Google

ces trois mignons moururent sans aucune religion, Maugiron en blasphémant, Quélus en disant à tout moment: Ah! mon roi, mon roi! *sans dire un seul mot de Jésus-Christ, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à St. Paul; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en latin & en français; on y comparait Maugiron à Horatius-Cocles & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le régne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit,

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 3. Vers 5.

Des Guises cependant.

C'étaient deux frères, l'un Henri duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III en 1588. L'autre était Louis de Lorraine cardinal de Guise, tué à Blois aussi bien que son frère. Le duc de Guise surtout était le chef de la Ligue, & contraignit Henri III d'abandonner, & le Louvre & Paris, à la journée des

Digitized by Google

Barricades. C'eſt ce qui eſt exprimé par le quarante-ſixiéme vers: *Du Louvre*, &c.

Page 6. Vers 26.

Comme le nom de monſieur de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723, je place ici une remarque fort curieuſe ſur ce ſeigneur, que monſieur de Voltaire y avait joint.

On a choiſi, dit monſieur de Voltaire, le duc de Sully, parce qu'il était de la religion prétendue reformée, qu'il fut toûjours inſéparablement attaché à ſa religion & à ſon maître, & que depuis même il alla ambaſſadeur en Angleterre. Il nâquit à Roſny en 1559, & mourut à Villebon en 1641. Ainſi il avait vû Henri III & Louis XIV. Il fut grand-voyer & grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, ſur-intendant des finances, duc & pair & maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal, comme une marque de diſgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, & encor meilleur miniſtre, incapable de tromper le roi, & d'être trompé par les financiers; il fut inflexible pour les courtiſans, dont l'avidité eſt inſatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appellaient le *négatif*, & l'on diſait que le mot de *oui* n'était jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévère il ne plut jamais qu'à ſon maître, & le moment de la mort de Henri IV, fut celui de ſa diſgrace. Le

Digitized by Google

roi Louïs XIII le fit revenir à la cour quelques années après, pour lui demander ſes avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtiſans, qui gouvernaient Louïs XIII, voulurent, ſelon l'uſage, donner des ridicules à ce vieux miniſtre, qui reparaiſſait dans une jeune cour avec des habits & des airs de mode paſſés depuis longtems. Le duc de Sully, qui s'en apperçut, dit au roi: Sire, quand le roi votre père, de glorieuſe mémoire, me faiſait l'honneur de me conſulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait paſſer dans l'antichambre les baladins & les boufons de la cour.

Il compoſa dans la ſolitude de Sully des mémoires, dans leſquels régne un air d'honnête-homme, avec un ſtile naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de ſa façon, qui ne valent pas plus que ſa proſe. Voici ceux qu'il compoſa en ſe retirant de la cour, ſous la régence de Marie de Médicis.

Adieu maiſons, châteaux, armes, canons du roi,
Adieu conſeils, tréſors dépoſés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court,
Adieu les amitiés & les amis de cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de religion; cependant il fut des premiers à conſeiller à Henri IV d'aller à la meſſe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le calviniſme, il lui répondit: Je me ferai catholi-

Digitized by Google

que, quand vous aurez supprimé l'évangile; car il est si contraire à l'église romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inspirés par le même esprit.

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louange sur la sagesse de son ministère; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjurait le duc de Sully, de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voye. Le duc lui répondit sur le même ton; il l'assura qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de sa sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires. (*Tiré de l'édition de* 1723.) Mais la substitution du nom de Mornay, que le poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'auteur d'y mettre une autre remarque, qu'on trouve dans les variantes, pag. 18, & dans les notes, pag. 22.

Page 11. Vers 19.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723, la rencontre du vieillard se fait en Angleterre, au lieu que dans les autres éditions elle se fait dans l'isle de Jersey; & voici la note de monsieur de Voltaire sur cet endroit, dans son édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épisode, peuvent dire, qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité, dans une histoire si récente; que les savans dans l'histoire de France en doivent être choqués,

Digitized by Google

& les ignorans peuvent être induits en erreur : que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles ; que quand on personifie les passions, que l'on peint la Politique & la Discorde allant de Rome à Paris, l'amour enchaînant Henri IV, &c. personne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorsque l'on voit Henri IV passer la mer pour demander du secours à une princesse de sa religion, on peut croire facilement, que ce prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot, un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire, peuvent opposer à ces raisons, que non-seulement il est permis à un poëte d'altérer l'histoire dans les faits, qui ne sont pas des faits principaux ; mais qu'il est impossible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement disposé par le hazard, qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poëme, que dans la tragédie, où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens ; car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut de Lucain, qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poëme épique. A la vérité, il serait ridicule de transporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la St. Barthelemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrettement Henri IV

Digitized by Google

en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des événemens hiſtoriques. Les mêmes lecteurs qui ſont choqués, qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieuës, ne ſeraient point étonnés qu'on le fît aller en Guyenne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais; s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait trois cents ans après lui; on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble Henri IV & la reine Eliſabeth, qui s'eſtimaient l'un & l'autre, & eurent toûjours un grand déſir de ſe voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné, il eſt vrai; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'hiſtoire de Carthage étaient auſſi familières aux Romains, que nous le ſont les hiſtoires les plus récentes: il eſt auſſi permis à un poëte français de tromper le lecteur de quelques lieuës, qu'à Virgile de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'hiſtoire & de la fable eſt une règle établie & ſuivie, non-ſeulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils ſont remplis d'avantures, qui à la vérité ne ſont pas rapportées dans l'hiſtoire, mais qui ne ſont pas démenties par elle. Il ſuffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems, où l'hiſtoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il eſt certain, qu'après la mort des Guiſes, Henri a pû faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, & qui peut aiſément être de huit. D'ailleurs cet épiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la reine Eliſabeth

Digitized by Google

envoya effectivement six mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais; de plus, il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV, le héros du poëme, qui puisse conter dignement l'histoire de la cour de France, & qu'il n'y a guères qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin, il s'agit de savoir si les choses, que se disent Henri IV & la reine Elisabeth, sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Page 12. Vers 9.

Aux murs de Westminster.

C'était anciennement une abbaye & une ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un chapitre de chanoines. (*Voyez au poëme la note k*).

Page 12. Vers 27.

Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour.

La tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours, bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume le conquérant, duc de Normandie, & depuis roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux château qu'est l'arsenal, la garde des archives de la couronne, la monnaye, & même la prison des criminels d'état. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*)

Digitized by Google

CHANT SECOND.

Page 24. Vers 5.

Je ne décide point, &c.

Quelques lecteurs, peu attentifs, pouront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, & de leur faire conſidérer, que les mêmes paroles qui ſeraient une impiété dans la bouche d'un catholique, ſont très-ſéantes dans celle d'un roi de Navarre. Il était alors calviniſte; beaucoup de nos hiſtoriens mêmes nous le peignent flottant entre les deux religions; & certainement s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait ſe défier des deux cultes qui n'étaient ſoutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce poëme pour un homme de bien qui cherche de bonne foi à s'éclaircir; par-là on ſatisfait à l'obligation de tout écrivain qui doit être moral & inſtructif. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 24. Vers 14.

Mon père malheureux, à la cour enchaîné,

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé; il était huguenot, & ſa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion preſqu'en même tems.

Digitized by Google

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité, jusques-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les protestans qu'il aimait ; & servit Catherine de Médicis qu'il détestait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La reine mère l'envoya chercher : " Je sais, lui dit-„ elle, que vous prétendez au gouvernement, je veux „ que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de „ votre main, & que vous vous engagiez à me remet-„ tre la régence, si les états vous la déférent ". Antoine de Bourbon donna l'écrit que la reine lui demandait, & signa ainsi son deshonneur. C'est à cette occasion, que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuscrits de monsieur le premier président de Mesmes :

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand seigneur & le maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine ;
Servant lâchement une reine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services & leurs vies à Antoine de Navarre ; il se mit à leur tête ; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup d'arquebuse,

Digitized by Google

reçu dans l'épaule gauche au siége de Rouen, où il commandait. Sa mort arriva le 17 Novembre 1562, le trente-cinquiéme jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie, le troubla dans ses derniers momens: & quoiqu'il eût reçu ses sacremens, selon l'usage de l'église romaine, on douta s'il ne mourut point protestant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe:

Ami français, le prince ici gissant
Vécut sans gloire, & mourut en pissant.

Il y en a une dans monsieur le Laboureur qui ressemble à celle-là, & finit par le même hémistiche. Monsieur Jurieu assure, que lorsque Louïs prince de Condé était en prison à Orléans, le roi de Navarre son frère allait solliciter le cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait assis & couvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout, & nuë tête: je ne sais où monsieur Jurieu a pû déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 27. Vers 19.

Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère.

La remarque de l'édition de 1723 est trop curieuse, pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louïs de Condé, frère d'Antoine, roi de Navarre, le septiéme & dernier des enfans de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur, & pour la gloire de leur patrie. Il fut longtems le chef des réformés; & mourut, comme

Digitized by Google

comme l'on ſait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucault, ſon beau-frère, lui donna un coup de pied, qui lui caſſa la jambe. Ce prince, ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux gentilshommes qui l'accompagnaient: Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe caſſée: le prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puiſque vous le ſuivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le prince ſe fut rendu priſonnier à Dargence, dans cette bataille, arriva un très-honnête & très-brave gentilhomme, nommé Monteſquiou, qui aiant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était monſieur le prince de Condé: *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de piſtolet dans la tête. Ce prince était boſſu & petit; & cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce vaudeville:

Ce petit homme tant joli,
Toujours cauſe & toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne.
Dieu gard de mal ce petit homme.

La maréchale de St. André ſe ruina pour lui, & lui donna entr'autres préſens la terre de Vallery, qui depuis eſt devenue la ſépulture des princes de la maiſon de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ſes ſoldats; on

Digitized by Google

en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ſes troupes, & ſurtout pour les Reitres, qui étaient venus à ſon ſecours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire; & ce qui ne pouvait jamais arriver, que dans une guerre de religion, & ſous un général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa, juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous François II à Orléans à perdre la tête; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un pair, prince du ſang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des commiſſaires; mais ce qui parut le plus étrange, fut, que ces commiſſaires mêmes fuſſent tirés du corps du parlement. C'était Chriſtophe de Thou, depuis premier préſident, & père de l'hiſtorien, Barthelemi Faye, Jacques Viole, conſeillers; Bourdin, procureur-général; & du Tillet, greffier, qui tous, en acceptant cette commiſſion, dérogeaient à leurs privilèges, & s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occaſion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que madame Renée de France, fille de Louis XII & ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour, dont on ſe ſervit pour perdre ce prince, qui ſe nommait Louis. Ses ennemis firent fraper une médaille, qui le repré-

Digitized by Google

ſentait : il y avait pour légende *Louis XIII roi de France.* On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de Montmorency, qui la montra tout en colère au roi, perſuadé que le prince de Condé l'avait fait fraper. (*Tiré preſque tout de l'édition de* 1723.) Il eſt parlé de cette médaille dans *Brantôme*, & dans *Vigneul de Marville.*

Pag. 28. Vers 3.

Coligni, de Condé le digne ſucceſſeur, &c.

Gaſpar de Coligni, amiral de France &c. après la mort du prince de Condé, fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX ſurent l'attirer à la cour pour le mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX & de Henri III. Il fut maſſacré le jour de la St. Barthelemi ; c'était principalement à ce ſeigneur qu'on en voulait. (*tiré en partie de l'édition de* 1737). Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques perſonnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait ſon héros dans ce ſecond chant, d'un huguenot révolté contre ſon roi, & accuſé, par la voix publique, de l'aſſaſſinat de François de Guiſe. Cette critique louable eſt fondée ſur l'obéiſſance au ſouverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros français : mais il faut conſidérer, que c'eſt ici Henri IV qui parle ; il avait fait ſes premières campagnes ſous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père. Il avait été

Digitized by Google

accoutumé à le reſpecter, & ne devait, ni ne pouvait le ſoupçonner d'aucune action indigne d'un grand-homme, ſurtout après la juſtification publique de Coligni, qui ne pouvait point paraître douteuſe au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral, ſon union avec la maiſon de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux proteſtans; & les huguenots, dont Henri IV était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

Page 30. Vers 3. & 4.

Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétens pas
A Médicis encor imputer ſon trépas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fiévre maligne: le tems de ſa mort, les maſſacres qui la ſuivirent, la crainte que ſon courage aurait pû donner à la cour; enfin ſa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la reine, & qui paſſait pour un empoiſonneur public; tout cela fit croire qu'elle était morte de poiſon. On dit même, que ce René ſe vanta de ſon crime, & oſa dire publiquement, qu'il en préparait autant à deux grands ſeigneurs, qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans ſa grande hiſtoire, ſemble favoriſer cette opinion, en diſant que les chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la reine, ne

Digitized by Google

touchèrent point à la tête, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de Henri IV parce qu'il est juste de se défier de ces idées, qui n'attribuent jamais la mort des grands à des causes naturelles. Le peuple, sans rien aprofondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince, ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre; elle avait recommandé expressément, qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons, & avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans, s'ils en étaient atteints. La *Chronologie Novennaire* rapporte formellement que Caillard son médecin, & Desnœuds son chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très sain; qu'ils aperçurent seulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui envelope le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la reine s'était plainte; ils attestèrent d'ailleurs, qu'elle était morte d'un abscès formé dans la poitrine. Il est à remarquer, que ceux qui l'ouvrirent étaient hugue-

Digitized by Google

nots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poiſon, s'ils y avaient trouvé quelque vraiſemblance. On peut me répondre, qu'ils furent gagnés par la cour : mais Deſnœuds, chirurgien de Jeanne d'Albret, huguenot paſſionné, écrivit depuis des libelles contre la cour : ce qu'il n'eût pas fait s'il ſe fût vendu à elle ; & dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoiſonnée. De plus, il n'eſt pas croyable, qu'une femme auſſi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commiſſion un miſérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'inſolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530 de Henri d'Albret, roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, ſœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, duc de Cléves ; elle n'habita pas avec ſon mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après, par le pape Paul III & elle épouſa Antoine de Bourbon. Ce ſecond mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue, de dire publiquement dans leurs ſermons contre Henri IV qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guiſes, & entr'autres ce François de Guiſe, qu'on dit avoir été ſi bon chrétien, abuſèrent de la faibleſſe d'Antoine de Bourbon, au point de lui perſuader de répudier ſa femme, dont il avait des enfans, pour épouſer leur niéce & ſe donner entiérement à eux. Peu s'en falut, que le roi de Navarre ne donnât dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à 44 ans le 9 Juin 1572.

Mr. Bayle dans ſes réponſes aux queſtions d'un pro-

Digitized by Google

vincial dit, qu'on avait vû de ſon tems en Hollande le fils d'un miniſtre, nommé Goyon, qui paſſait pour petit-fils de cette reine. On prétendait, qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en ſecret à un gentilhomme, nommé Goyon, dont elle avait eu ce miniſtre. (*tiré de l'édition* de 1723).

Page 32. Vers 12.

On l'inſulte, on l'outrage encor après ſa mort.

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai, que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'aſſurent les proteſtans. Mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traina ſon corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Mont-faucon.

Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa cour à Mont-faucon, jouïr de cet horrible ſpectacle: Quelqu'un lui aïant dit, que le corps de l'amiral ſentait mauvais, il répondit comme Vitellius: Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.

Le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna, que ſon corps, après avoir été traîné ſur une claye, ſerait pendu en grève, ſes enfans déclarés roturiers, & incapables de poſſéder aucune charge, ſa maiſon de Châtillon ſur Loin raſée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on ferait une proceſſion le jour de la St. Barthelemi, pour remercier Dieu

Digitized by Google

de la découverte de la conspiration à laquelle l'amiral n'avait pas songé.

Le parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus; il est assez singulier, que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux: on débita un petit écrit intitulé: *Passio domini nostri Gaspardi Coligny, secundum Bartholomæum.*

Mézerai raporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très permis de douter; il dit, que quelques années auparavant le gardien du couvent des cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit, qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jetté par les fenêtres, & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un financier aiant acheté une terre, qui avait appartenu aux Coligny, y trouva dans le parc à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jetter au feu, comme ne produisant aucun revenu. (*tiré de l'édition de* 1723 *& de celle de* 1737).

Page 34. Vers 8.

Le roi, le roi lui-même, &c.

Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avoüer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, & voyant aucuns dans le fauxbourg St. Germain qui se remuaient*

Digitized by Google

& ſe ſauvaient, il prit une grande arquebuſe de chaſſe qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux ; mais en vain, car l'arquebuſe ne tirait ſi loin : inceſſamment criait : Tuez, tuez.

Voici maintenant de quelle manière eſt couchée la note de l'édition de 1723.

Le roi lui-même au milieu des boureaux.

Charles IX avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuſe ſur les huguenots qu'il voyait fuir. Pluſieurs perſonnes ont entendu conter à monſieur le maréchal de Teſſé, que dans ſon enfance il avait vû un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard ſur la St. Barthelemi, & lui demanda s'il était vrai que ce roi eût tiré ſur les huguenots. C'était moi, monſieur, répondit le vieillard, qui chargeais ſon arquebuſe.

Henri IV dit publiquement plus d'une fois, qu'après la St. Barthelemi une nuée de corbeaux était venue ſe percher ſur le Louvre, & que pendant ſept nuits le roi, lui & toute la cour entendirent des gémiſſemens, & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il diſait que quelques jours avant les maſſacres, jouant aux dés avec le duc d'Alençon & le duc de Guiſe, il vit des goutes de ſang ſur la table ; que par deux fois il les fit eſſuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu ſaiſi d'effroi.

Digitized by Google

Page 34. Vers 21.

De Caumont, un enfant, l'étonnante avanture, &c.

Mézerai dans ſa grande hiſtoire dit, que le jeune Caumont, ſon père, & ſon frère, couchaient dans un même lit; que ſon père & ſon frère y furent maſſacrés, & qu'il échapa comme par miracle, &c. C'eſt ſur la foi de cet hiſtorien, que j'ai mis en vers cette avanture.

Les circonſtances dont Mézerai appuye ſon récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte: mais depuis, monſieur le duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuſcrits de ce même maréchal de la Force écrits de ſa propre main: Le maréchal y conte ſon avanture d'une autre façon; cela fait voir comme il faut ſe fier aux hiſtoriens.

Voici l'extrait des particularités curieuſes, que le maréchal de la Force raconte de la St. Barthelemi.

Deux jours avant la St. Barthelemi, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier, qui était priſonnier à la conciergerie; le parlement n'en aiant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ſes gardes enfoncer les portes de la priſon, & tirer de force le priſonnier; le lendemain le parlement vint faire ſes remontrances au roi: tous ces meſſieurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX qu'il avait

Digitized by Google

eſtropié ſa juſtice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit ; & au commencement du maſſacre on perſuada d'abord aux huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une ſédition excitée dans le peuple à l'occaſion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vû le duc de Guiſe entrer avec des ſatellites chez l'amiral de Coligni, & qui ſe gliſſant dans la foule avait été témoin de l'aſſaſſinat de ce ſeigneur, courut auſſi-tôt en donner avis au ſieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ſes deux fils logeaient au fauxbourg Saint Germain, auſſi-bien que pluſieurs calviniſtes. Il n'y avait point encor de pont qui joignît ce fauxbourg à la ville. On s'était ſaiſi de tous les bateaux par ordre de la cour, pour faire paſſer les aſſaſſins dans le fauxbourg. Ce maquignon ſe jette à la nage, paſſe à l'autre bord, & avertit monſieur de la Force de ſon danger. La Force était déja ſorti de ſa maiſon ; il avait encor eu le tems de ſe ſauver : mais voiant que ſes enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine eſt-il rentré chez lui que les aſſaſſins arrivent : Un nommé Martin à leur tête entre dans ſa chambre, le déſarme lui & ſes deux enfans, & lui dit avec des ſermens affreux, qu'il faut mourir. La Force lui propoſa une rançon de deux mille écus, le capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer dans deux jours ; & auſſi-tôt les aſſaſſins, après avoir tout pillé dans la maiſon, diſent à la Force & à ſes enfans de mettre leurs mouchoirs en croix ſur leurs chapeaux, & leur font re-

Digitized by Google

trouſſer leur manche droite ſur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font paſſer la rivière, & les amènent dans la ville. Le maréchal de la Force aſſure, qu'il vit la rivière couverte de morts : ſon père, ſon frère & lui abordèrent devant le Louvre : là ils virent égorger pluſieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, père de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De là le capitaine Martin mena ſes priſonniers dans ſa maiſon, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ſes enfans ne ſortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laiſſa en garde à deux ſoldats ſuiſſes, & alla chercher quelques autres calviniſtes à maſſacrer dans la ville.

L'un des deux Suiſſes, touché de compaſſion, offrit aux priſonniers de les faire ſauver. La Force n'en voulut jamais rien faire ; il répondit, qu'il avait donné ſa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au capitaine Martin, lorſque le comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à la Force, que le duc d'Anjou demandait à lui parler. Auſſi-tôt il fit deſcendre le père & les enfans nue tête & ſans manteau. La Force vit bien, qu'on le menait à la mort ; il ſuivit Coconas en le priant d'épargner ſes deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'appellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans

Digitized by Google

ſont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-Champs; on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie: *Ah! mon père, ha! mon Dieu, je ſuis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune couvert de leur ſang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi: *Je ſuis mort.* Il ſe laiſſa tomber entre ſon père & ſon frère, dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allèrent en diſant: *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps; il reſtait un bas de toile au jeune de la Force, un marqueur du jeu de paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant il s'amuſa à conſidérer le corps de ce jeune enfant: *Hélas*, dit-il, *c'eſt bien dommage, celui-ci n'eſt qu'un enfant, que pouvait-il avoir fait?* Ces paroles de compaſſion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas: Je ne ſuis pas encore mort; ce pauvre homme lui répondit; *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le ſoir il le vint chercher, il lui dit: *Levez vous, ils n'y ſont plus*, & lui mit ſur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduiſait, quelqu'un des boureaux lui demanda: *Qui eſt ce jeune garçon? C'eſt mon neveu*, lui dit-il, *qui s'eſt enyvré, vous voyez comme il s'eſt accommodé, je m'en vai bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, & lui demanda trente écus pour ſa récompenſe. De là, le jeune de la Force ſe fit conduire déguiſé en gueux juſqu'à

Digitized by Google

l'arſenal, chez le maréchal de Biron ſon parent, grand-maître de l'artillerie; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles; enfin ſur le bruit que la cour le faiſait chercher pour s'en défaire, on le fit ſauver en habit de page ſous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIEME.

Page 51. Vers 20.

Le roi le fit lui-même immoler à ſa vue.

LE duc de Guiſe fut tué le vendredi vingt-troiſiéme Décembre de l'an 1588 à huit heures du matin. Les hiſtoriens diſent, qu'il lui prit une faibleſſe dans l'anti-chambre du roi, parce qu'il avait paſſé la nuit avec une femme de la cour, (c'était madame de Noirmoutier, ſelon la tradition). Tous ceux qui ont écrit la rélation de cette mort, diſent, que ce prince dès qu'il fut entré dans la chambre du conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'Aubigné rapporte, qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Eſpinac, archevêque de Lyon, ſon confident. Celui-ci, qui en même tems ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de Larchant, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait: *Cet habit eſt bien léger au tems qui court, vous en auriez dû prendre un plus fouré.* Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du duc. Il entra cepen-

Digitized by Google

dant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduisait à un cabinet, dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc ignorant que la porte fût murée, léve, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait; dans le moment plusieurs de ces gascons, qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le roi leur avait distribués lui-même.

Montsery, ou Montsivry, fut celui qui donna le premier coup: il fut suivi de Lognac, de la Bastide, de St. Malin &c., qui se jettèrent en même tems sur le duc.

On montre encor dans le château de Blois une pierre de la muraille, contre laquelle il s'apuya en tombant, & qui fut la première teinte de son sang. Quelques Lorrains en passant par Blois ont baisé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois; il est aisé d'en voir la raison, c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*édition de* 1723).

Page 52. Vers 13 & 14.

Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chère;
Le console aisément de la perte d'un frére.

On lit dans la grande histoire de Mézerai, que le duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul

Digitized by Google

ſoupçon ſufit pour autoriſer le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, & ſurtout à un chef de parti.

CHANT QUATRIEME.

Page 70. Vers 3 & 4.

Cet heureux tems n'eſt plus. Le ſénat de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance.

QU'il me ſoit permis d'ajouter ici quelques obſervations ſur la note qui ſe trouve au poëme, marquée *d*, tirée de l'édition de 1737. *On ſait &c.*

(*) Il ne s'agit point de parlement du tems de St. Louïs, le parlement n'aiant été fixé que dans le commencement du quatorziéme ſiécle. L'hiſtoire marque, que ce furent les envoyés de St. Louïs, qui firent à ceux du pape la réponſe du roi, & ils firent connaître depuis à l'empereur Fréderic II, que comme la couronne de France vient par un droit ſucceſſif, il était plus glorieux d'être roi de France, que d'être empereur; dignité qui ne s'obtient que par l'élection, & qu'il ſuffiſait à Robert d'être frère d'un auſſi grand prince que le roi de France.

Voici

(*) NB. *Cette obſervation eſt de monſieur l'abbé Langlet, & l'auteur de la Henriade a avoué, que cet abbé avait raiſon, & que l'auteur des premières notes avait attribué au parlement de Paris ce qui ne lui apartient pas.*

Digitized by Google

Page 76. Vers 22.

Potier, cet homme juſte, &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723 & 1737. (*Nicolas Potier, de Novion de Blancmenil, préſident à Mortier.*) Il ſe nommait *Blancmenil*, à cauſe de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maiſon de Lamoignon, par le mariage de ſa petite-fille avec le préſident de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Baſtille avec les autres membres du parlement; car il n'était pas venu ce jour-là à la grand-chambre; mais il fut depuis empriſonné au Louvre, dans le tems de la mort de Briſſon. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce préſident. On l'accuſait d'avoir une correſpondance ſecrette avec Henri IV. Les ſeize lui firent ſon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la juſtice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des aſſaſſinats.

Enfin comme Blancmenil allait être condamné à être pendu, le duc de Mayenne revint à Paris. Ce prince avait toûjours eu pour Blancmenil une vénération, qu'on ne pouvait refuſer à ſa vertu; il alla lui-même le tirer de priſon: le priſonnier ſe jetta à ſes pieds, & lui dit: Monſeigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'oſe vous demander un plus grand bienfait, c'eſt de me permettre de me retirer auprès d'Henri IV mon légitime roi; je vous reconnaitrai toute ma vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous ſervir comme mon maître.

Digitized by Google

Le duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette avanture, avec l'interrogatoire de Blancmenil, sont encor dans les papiers de Mr. le président de Novion d'aujourd'hui.

Bussi-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes, & ensuite procureur : quand le hazard & le malheur des tems l'eurent mit en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussi*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussi d'Amboise*. Il se faisait aussi nommer *Bussi Grande-Puissance*.

CHANT CINQUIEME.

Page 87. Vers 11.

Clément, &c.

LA fiction, qui régne dans ce cinquiéme chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des ligueurs, & le fanatisme des moines de ce tems, fit passer pour certain dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait, qu'un ange lui avait aparu, & lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques confrères de Jacques Clément, abusant de la

Digitized by Google

faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne & par la superstition. Quoi qu'il en soit, Clément se prépara au parricide, comme un bon chrêtien ferait au martyre, par les mortifications & par la prière. On ne peut douter, qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter, plutôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques Clément sortit de Paris le dernier Juillet 1589, & fut amené à St. Cloud par la Guéle, procureur-général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil, son bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin, dans le poëme, de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des prédicateurs de la Ligue, qui se servaient de l'écriture sainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

CHANT SIXIEME.

LE sixiéme & le septiéme chant sont ceux, où Mr. de Voltaire a fait le plus de changemens. (*) Celui qui

(*) NB. *Que quand on imprima la Henriade en 1723 sous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encor achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impression.*

Digitized by Google

était le sixiéme dans la première édition de 1723, & le septiéme dans l'édition de Londres in 4°, & dans les autres qui l'ont suivie; ainsi le commencement de ce chant est tiré du chant neuviéme de l'édition de 1723. Il y aura peu de différences à recueillir entre ces deux éditions; nous rassemblerons seulement celles de l'édition de 1737. L'auteur fait d'abord une remarque générale, qui est, que comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuviéme chant, dans l'édition de 1723. La voici.

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuviéme chant, & de quelques dérangemens de chronologie qu'il y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

Ce chant contient trois faits principaux. 1°. Les états de Paris. 2°. Le siége de cette ville. 3°. La conversion de Henri IV qui occasionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article est réservé pour le chant dixiéme dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry, en 1590 au mois d'Avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de Septembre. La Ligue longtems après, en 1593 assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom

Digitized by Google

de Charles X, & qui était mort depuis deux ans & demi : & sur la fin de la même année 1593, au mois de Juillet, le roi fit son abjuration dans St. Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a supprimé l'arrivée du duc de Parme & le prétendu régne de Charles, cardinal de Bourbon : il est aisé de s'appercevoir, que faire paraître le duc de Parme sur la scène, eût été avilir Henri IV, le héros du poëme, & agir précisément contre le but de l'ouvrage ; ce qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal : il serait aussi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on passe sous silence le duc de Parme, parce qu'il était trop grand, & le cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siége, parce que si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du héros, on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les états de Paris ne sont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la poësie permet la transposition de tous les faits, qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pourais, sans qu'on eût rien à me

Digitized by Google

reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III, parce que la vie & la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées. Les états de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siége de Paris; ce sont deux événemens absolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle résolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le hazard aurait pû les assembler avant le siége comme après, & ils sont bien mieux placés avant le siége dans le poëme; de plus il faut considérer, qu'un poëme épique n'est pas une histoire; on ne saurait trop présenter cette régle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique,
Qui chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres historiens, suivront l'ordre des tems:
Ils n'osent un moment perdre son sujet de vue:
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtray, &c.

CHANT SEPTIEME.

Page 129. Vers 17.

Et vous brave Amazone.

VOici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la pucelle d'Orléans; c'est Monstrelet, auteur contemporain qui parle.

Digitized by Google

„ Et l'an 1428 vint devers le roi Charles de France „ à Chinon où il se tenait, une pucelle, jeune fille „ âgée de vingt ans, nommée Jeanne, laquelle était „ vêtue & habillée en guise d'homme, & était née des „ parties entre Bourgogne & Lorraine d'une ville nom- „ mée Droimi, à présent Donremi, assez près de Vau- „ couleur; laquelle pucelle Jeanne fut grand espace de „ tems chambrière en une hôtellerie, & était hardie „ de chevaucher chevaux, les mener boire, & faire „ telles autres apertises & habiletés que jeunes filles „ n'ont point accoutumé de faire, & fut mise à voye, „ & envoyée devers le roi, par un chevalier nommé „ messire Robert de Baudrencourt, capitaine, de par „ le roi, de Vaucouleur, &c. „

On sait, comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle; il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poëte soit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. Mézeray dit tout bonnement, que *St. Michel, le prince de la milice céleste*, apparut à cette fille; &c. Quoi qu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de* 1721.)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce sujet, sans faire néanmoins une dissertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la résolution si prudente & si bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde

Digitized by Google

des moutons, fille ſimple dans ſes mœurs, toujours ſage dans ſa conduite & dans ſes réponſes, ſans ſe démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées. Elle avait paru devant le roi en 1429 avec une fermeté & une réſolution extraordinaire; mais toujours cependant avec une modeſtie convenable à ſon ſexe & à ſon âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être ſacré; ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'eſt-ce pas un prodige de voir, que les idées d'une pauvre fille ſans talens & ſans expérience, renverſent les deſſeins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même ſi bien établis dans le royaume? & que par une conduite ſimple, mais généreuſe, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors? Cependant bien des auteurs du tems même avouent qu'il y eut quelque choſe de ſurnaturel dans la conduite de cette fille: c'eſt ce qui eſt examiné dans le livre de *l'hiſtoire juſtifiée contre les romans.*

CHANT VII.

Page 150. Vers 28.

Après ce vers,

Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée;

On voit dans l'édition de 1723 ce qui ſuit.

Sanci, brave guerrier, miniſtre, magiſtrat, &c.

POur quoi l'auteur fait une remarque très-curieuſe au ſujet de monſieur de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, colonel général des Suisses, premier maître-d'hôtel du roi, surintendant des finances; & réunit ainsi en sa personne le ministère, la magistrature & le commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay, conseiller au parlement, & de Jacqueline Morvilliers; il naquit en 1546 & mourut en 1629.

N'étant encor que maître des requêtes, il se trouva dans le conseil d'Henri III lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue; il proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil, qui savait que le roi n'avait pas un sol, se moqua de lui: *Messieurs*, dit Sancy, *puisque de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui lèverai cette armée.* On lui donna sur le champ la commission, & point d'argent, & il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière; d'abord il persuada aux Genevois & aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoye, conjointement avec la France: il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie; ensuite il fut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Digitized by Google

Sancy dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens; il mit en gage ses pierreries, & entr'autres ce fameux diamant, nommé le Sancy, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant, qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord apartenu au malheureux roi de Portugal, Don Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Don Antoine s'était refugié en France, n'aiant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question, est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier; il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une pièce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au roi Don Antoine, & eût pû même en donner davantage.

Sancy étant surintendant des finances sous Henri IV fut disgracié, au raport de monsieur de Thou, parce qu'il avait dit à la duchesse de Beaufort, que ses enfans ne seraient jamais que des fils de P. Il y a plus d'aparence, que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosni. Sancy même ne fut point disgracié, puisque le roi en 1604 le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque tems après Henri IV, disant qu'il falait être de la religion de son prince. C'est

Digitized by Google

ſur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, compoſa l'ingénieuſe & mordante ſatyre intitulée : *la confeſſion catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Voyez page 168, le vers 10me. de la variante 9me.

Frapé le grand Henri d'une atteinte imprévûe.

Ce vers donne lieu à l'auteur de faire dans l'édition de 1723 une remarque qui n'eſt point dans les autres éditions, parce que l'on a ſupprimé les vers qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale, que Henri IV fut bleſſé : il eut la bonté depuis de mettre dans ſes gardes, le ſoldat qui l'avait bleſſé.

Le lecteur s'aperçoit bien ſans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le grand dans un poëme, où il faut obſerver l'unité d'action. Ce prince fut bleſſé à Aumale : il ſauva la vie au maréchal de Biron à Fontaine-Françaiſe. Ce ſont là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte; mais il ne peut les placer dans les tems où ils ſont arrivés : il faut qu'il raſſemble, autant qu'il peut, ces actions ſéparées, qu'il les raporte à la même époque ; en un mot, qu'il compoſe un tout de diverſes parties; ſans cela il eſt abſolument impoſſible de faire un poëme épique, fondé ſur une hiſtoire.

Henri IV ne fut donc point bleſſé à Ivry; mais il courut un grand riſque de la vie, il fut même envelopé de trois cornettes Walonnes, & y aurait péri, s'il n'eût

Digitized by Google

été dégagé par le maréchal d'Aumont & par le duc de la Trimouille. Les siens le crurent mort quelque-tems, & jettèrent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai, qu'après la blessure du roi à Aumale, Duplessis-Mornay lui écrivit : SIRE, *Vous avez assez fait l'Alexandre, il est tems que vous fassiez le César ; c'est à nous à mourir pour votre majesté, & ce vous est gloire, à vous,* SIRE, *de vivre pour nous ; & j'ose vous dire, que ce vous est devoir.*

Il n'y a rien sur les IX & Xme. chants.

FIN DES NOTES HISTORIQUES TIRÉES DE L'ÉDITION DE Mr. L'ABBÉ LANGLET.

Digitized by Google

HISTOIRE ABRÉGÉE

Des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable

DU POEME DE LA HENRIADE.

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embraſé la France ſous la minorité de *Charles IX.* La religion en était le ſujet parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La reine mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hazardé le ſalut du royaume pour conſerver ſon autorité, armant le parti catholique contre le proteſtant, & les *Guiſes* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour ſon malheur, beaucoup de ſeigneurs trop puiſſans, & par conſéquent factieux; des peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inſpire le faux zèle, des rois enfans, aux noms deſquels on ravageait l'état. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, avaient ſignalé le malheureux régne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient priſes, repriſes, ſaccagées tour à tour par les partis oppoſés. On faiſait mourir les priſonniers de guerre par des ſuplices recherchés. Les égliſes étaient miſes en cendres par les réformés, les temples par les ca-

Digitized by Google

tholiques ; les empoisonnemens & les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de *St. Barthelemi*. *Henri le grand*, alors roi de Navarre, & dans une extrême jeunesse, chef du parti réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la cour, avec les plus puissans seigneurs du parti. On le maria à la princesse *Marguerite*, sœur de *Charles IX*. Ce fut au milieu des réjouissances de ces nôces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les sermens les plus solemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces massacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom français,) afin que les hommes, toûjours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de religion, voyent à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une cour, qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agrémens de l'esprit, & un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de sang froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation, qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes ; & sans les sages précautions de quelques personnages vertueux, comme le président *Jeanin*, le marquis de *St. Herem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas longtems après la *St. Barthelemi*. Son frère *Henri III* quitta le trône

Digitized by Google

de la Pologne, pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV*, si justement surnommé *le grand* par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, & aiant à sa tête le même *Henri le grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puissante, formée peu à peu par les princes de *Guise*, encouragée par les papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des moines, consacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rébellion. Son chef était le duc de *Guise*, surnommé *le Balafré*, prince d'une réputation éclatante, & qui aiant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'état dans ces tems de troubles.

Henri III au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guise*, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre son beau-frère, son héritier présomtif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour *Henri III*, à qui il devait succéder, il agissait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le roi son beau-frère, fut battue à Coutras; son favori

Digitized by Google

Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire, que de se réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le duc de *Guise* & la Ligue. *Guise* dans ce tems-là même venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du *Balafré* humilièrent encore davantage le roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les ligueurs & par les réformés.

Le duc de *Guise*, enflé de sa gloire, & fort de la faiblesse de son souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades, où le peuple chassa les gardes du roi, & où ce monarque fut obligé de fuir de sa capitale. *Guise* fit plus, il obligea le roi de tenir les états-généraux du royaume à Blois, & il prit si bien ses mesures, qu'il était prêt de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la nation, & sous l'aparence des formalités les plus respectables. *Henri III* réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au château de Blois cet ennemi si dangereux, aussi bien que son frère le cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le duc de *Guise*.

Ce qui était arrivé au parti protestant, après la *St. Barthelemi*, arriva alors à la Ligue. La mort des chefs ranima le parti. Les ligueurs levèrent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme l'assassin des défenseurs de la religion, & non comme un roi, qui avait puni ses sujets coupables. Il falut que *Henri III* pressé de tous

côtés.

Digitized by Google

côtés se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris ; & c'est-là que commence la HENRIADE.

Le duc de *Guise* laissait encor un frère ; c'était le duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant ; qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elizabeth*, reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre, & qui eut toûjours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux ; & ce fut *Duplessis-Mornay*, qui alla toûjours en Angleterre solliciter ses secours. D'un autre côté la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne, favorisait la Ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent, que la cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à St. Cloud par un moine dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée, qu'il obéissait à DIEU, & qu'il courait au martyre ; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les ligueurs, était qu'il fallait tuer son roi, s'il était mal avec la cour,

Digitized by Google

de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables, qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un siècle également barbare, & pour les lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le roi de Navarre, (HENRI LE GRAND) reconnu roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne, & son royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'usage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'*Aumont* & de *Biron*, le duc de *Bouillon*, &c. *Duplessis-Mornay* fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de religion de ce prince ; il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des papes, & de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes protestans.

Le principal chef de la Ligue était le duc de *Mayenne* : celui qui avait le plus de réputation après lui, était le chevalier d'*Aumale*, jeune prince, connu par cette fierté & ce courage brillant, qui distinguaient particuliérement la maison de *Guise*. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne ; mais il n'est question ici que du fameux comte d'*Egmont*, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats, dont le plus

Digitized by Google

fameux, le plus décisif, & le plus glorieux pour *Henri IV*, fut la bataille d'Ivry, où le duc de *Mayenne* fut vaincu, & le comte d'*Egmont* tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle* d'*Estrées*; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à sa maîtresse: „ Si je suis vaincu, vous me connaissez assez „ pour croire que je ne fuirai pas; mais ma „ dernière pensée sera à DIEU, & l'avant-der- „ nière à vous.

Au reste, on omet plusieurs faits considérables, qui n'aiant pas de place dans le poëme n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chûte de la Ligue, ni de ce cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque tems un fantôme de roi sous le nom de *Charles X*. Il suffit de dire, qu'après tant de malheurs & de désolation, *Henri IV* se fit catholique, & que les Parisiens, qui haïssaient sa religion, & révéraient sa personne, le reconnurent alors pour leur roi.

Digitized by Google

IDÉE
DE LA
HENRIADE.

LE ſujet de la HENRIADE eſt le ſiége de Paris, commencé par *Henri de Valois* & HENRI LE GRAND, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille, qui décida du ſort de la France & de la maiſon royale.

Le poëme eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été, ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée, & on a pour garant des vers de monſieur *Deſpréaux* déja cités.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les événemens ſont pliés aux régles du théâtre.

Au reſte, ce poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. *Le Camoëens*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il

Digitized by Google

avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une croiſade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'hermite *Pierre*, ni les proceſſions. *Virgile* n'a conſtruit la fable de ſon *Enéïde*, que des fables reçues de ſon tems, & qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Héſiode*, & qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troye, pouvait aiſément avoir vû dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt le monument des mœurs de ces tems reculés.

La HENRIADE eſt compoſée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtème du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de *Henri IV*, la protection que lui donne *St. Louïs*, ſon apparition, le feu du ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors ſi communes, &c. Les autres ſont purement allégoriques. De ce nombre ſont le voyage de la Diſcorde à Rome, la politique, le fanatiſme perſonifiés, le temple de l'amour; enfin, les paſſions & les vices,

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à

Digitized by Google

ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les payens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'amour a des flèches, la justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poésie, ne signifie que la *mer*, & non l'*épouse* de *Neptune*. *Les champs de Mars* ne veulent dire que la *guerre*, &c. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encor à ce grand maître monsieur *Despréaux*, qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement ;
C'est vouloir au lecteur plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les ayeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Digitized by Google

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers, qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois deshonoré le saint siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI* & de *Catherine de Médicis*, peuvent parler sans doute avec horreur d'*Alexandre VI*. Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue, qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on supposait tué par *Henri IV*, parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme semblait rendre *Henri IV* un peu odieux, sans le rendre plus grand. On a fait passer *Duplessis-Mornay* en Angleterre auprès de la reine *Elizabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation. On s'est servi de ce même *Duplessis-Mornay* dans le reste du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule, qu'un autre prît sa place dans les chants suivans; de même qu'il serait impertinent dans une tragédie, (dans *Bérénice*, par exemple,) que *Titus* se confiât à *Paulin* au pre-

Digitized by Google

mier acte, & à un autre au cinquiéme. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter. Il sait, que quiconque écrit est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la religion, qui fait en grande partie le sujet du poëme, & qui en est le seul dénouement.

L'auteur se flate de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une préciſion rigoureuſe, qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure: tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITÉ:

La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci:

Il reconnaît l'égliſe ici-bas combattue,
L'égliſe toûjours une, & partout étendue;
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des ſaints la grandeur de ſon Dieu;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU ſous un pain, qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pû s'exprimer partout avec cette exactitude théologique, le lecteur raiſonnable y doit ſuppléer. Il y aurait une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage, comme une thèſe de théologie. Ce poëme ne reſpire que l'amour de

Digitized by Google

la religion & des loix : on y déteſte également la rébellion & la perſécution : il ne faut pas juger ſur un mot, un livre écrit dans un tel eſprit.

DISSERTATION

SUR LA MORT

DE HENRI IV.

LE plus horrible accident, qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du tems de la mort de *Henri IV* jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon roi, ſur les courtiſans, ſur les jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toûjours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'état, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Digitized by Google

Des voleurs assassinent *Vergier* dans la rue ; tout Paris accuse de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlève des personnes considérables, il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut total de preuves, rien n'arrête ; & la calomnie passant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toûjours crédule. Depuis que je m'applique à l'histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve, dont les historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une pleurésie ; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de *Catherine de Médicis*. On ne s'avise guères de douter que le pape *Alexandre VI* ne fût mort du poison qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto*, & pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guicciardin*, auteur contemporain, auteur respecté, dit, qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime & à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à *Guicciardin* : *L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du pape ; vous avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui ; de-là vous concluez qu'un

Digitized by Google

pape de soixante & quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet si important ? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre, avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire, qu'un homme prudent ait voulu hazarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape, plûtôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le tems de la mort de son père, voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le père & le fils sont malades en même tems, donc ils sont empoisonnés : ils sont l'un & l'autre de grands politiques, des princes sans scrupule, donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité ; c'est la logique d'un peuple qui déteste son maître : mais ce ne doit pas être celle d'un historien. Il se porte pour juge, il prononce les arrêts de la postérité : il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guicciardin*, je le dirai des

Digitized by Google

mémoires de *Sully* au sujet de la mort de *Henri IV*. Ces mémoires furent composés par des secrétaires du duc de *Sully* alors disgracié par *Marie de Médicis*; on y laisse échaper quelques soupçons sur cette princesse, que la mort de *Henri IV* faisait maîtresse du royaume, & sur le duc d'*Espernon* qui servit à la faire déclarer régente. *Mezeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons; & celui qui vient de faire imprimer le sixiéme tome des mémoires de *Condé*, fait ses efforts pour donner au misérable *Ravaillac* les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre? Faut-il encor en chercher où il n'y en a point?

On accuse à la fois le père *Alagona* jésuite, oncle du duc de *Lerme*, tout le conseil espagnol, la reine *Marie de Médicis*, la maîtresse de *Henri IV*, madame de *Verneuil*, & le duc d'*Espernon*. Choisissez donc. Si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'aparence que l'épouse le soit; si le conseil d'Espagne a mis dans Naples le coûteau à la main de *Ravaillac*, ce n'est donc pas le duc d'*Espernon* qui l'a séduit dans Paris, lui que *Ravaillac* apellait *catholique à gros grain*, comme il est prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuses; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'instant qu'on le reconnut tenant son coûteau sanglant, & qui voulait qu'on le réservât à la question & au suplice.

Il y a des preuves, dit *Mezeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* jusqu'à Naples. Je répons, qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le

Digitized by Google

procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne sais quelles dépositions vagues d'un nommé *du Jardin*, & d'une *Descomans*, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant, rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats de sa trempe, cèle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on apelle honneur jusques dans le crime: cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait séduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il serait protégé, ne décélerait-il pas ses séducteurs? Comment dans l'horreur des tortures n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac persiste toûjours à dire dans ses interrogatoires: *J'ai cru bien faire en tuant le roi qui voulait faire la guerre au pape; j'ai eu des visions, des révélations; j'ai cru servir* DIEU: *je reconnais que je me suis trompé, & que je suis coupable d'un crime horrible; je n'y ai été jamais excité par personne.* Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait été dévotement à la messe; il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au roi pour le détourner de faire la guerre en faveur des prin-

Digitized by Google

ces hérétiques; il avoue que le dessein de tuer le roi l'a déja tenté deux fois; qu'il y a résisté; qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible; qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires, *François Ravaillac.*

Que toûjours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

Qui ne reconnait, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue?

Ses complices étaient la superstition & la fureur, qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*. C'était l'esprit de *Polirot* qui assassina le duc de *Guise*; c'étaient les maximes de *Baltazar Gerar*, assassin du grand prince d'Orange. *Ravaillac* avait été feuillant, & il suffisait alors d'avoir été moine pour croire que c'était un œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de la religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV*, le meilleur des rois; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assassinant le roi des Philistins, *Judith* se prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras, *Samuel* coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre, envers qui *Saül* n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des

Digitized by Google

exceptions, des inspirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conséquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur & d'ignorance qui dominait, & par la connaissance du cœur humain, & par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant des juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Châtel* avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* se recommande en pleurant à *saint François* son patron, & à tous les saints; il se confesse avant de recevoir la question; il charge deux docteurs auxquels il s'est confessé, d'assurer le greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le roi; il avoue seulement qu'il a parlé au père *d'Aubigni* jésuite de quelques visions qu'il a eues, & le père *d'Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas; enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment sur sa damnation éternelle, qu'il est seul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raisons? Sont-ce-là des preuves suffisantes?

Cependant l'éditeur du sixiéme tome des mémoires de *Condé* insiste encore; il recherche un passage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution:

Digitized by Google

On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais ſerait bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer. Premiérement ces paroles ne ſont point raportées dans le procès verbal de l'exécution. Secondement, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait, le roi eſt haï, on ſe réjouïra de ſa mort.* Il voyait le contraire, & que le peuple le regrettait; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire, *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebatues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées? Qui l'a dit à monſieur de *l'Etoile?* Un bruit de ville qu'il raporte prévaudra-t-il ſur un procès verbal? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour? Défions-nous de tous ces journaux qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu marquis de *Dangeau :* j'y trouvai ces propres paroles : „ La reine „ d'Eſpagne *Marie-Louïſe* d'Orléans eſt morte em„ poiſonnée par le marquis de *Mansfeld;* le poi„ ſon avait été mis dans une tourte d'anguilles; „ la comteſſe de *Pernits*, qui mangea la deſſerte „ de la reine, en eſt morte auſſi; trois came„ riſtes en ont été malades; le roi l'a dit ce ſoir „ à ſon petit couvert ". Qui ne croirait un tel fait,

Digitized by Google

fait, circonſtancié, apuyé du témoignage de *Louis XIV*, & raporté par un courtiſan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes? Cependant il eſt très-faux que la comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois cameriſtes malades, & non moins faux que *Louis XIV* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrettes. Ce n'était point monſieur de *Dangeau* qui faiſait ces malheureux mémoires : c'était un vieux valet de chambre imbécile, qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſotiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſupoſe cependant, que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors ſous preſſe! que de menſonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait, que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.*

Digitized by Google

*ESSAY SUR LA POËSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFERENS GOUTS DES PEUPLES.

ON a accablé preſque tous les arts d'un nombre prodigieux de régles, dont la plûpart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouverons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'eſt plus aiſé, que de parler d'un ton de maître des choſes qu'on ne peut exécuter : il y a cent poëtiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & preſque pas un orateur. Le monde eſt plein de critiques, qui à force de *commentaires*, de *définitions*, de *diſtinctions*, ſont parvenus à obſcurcir les connaiſſances les plus

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

(*) Cet eſſay avait d'abord été compoſé en anglais par l'auteur lorſqu'il était à Londres en 1726. On le traduiſit en français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la ſuite de la Henriade. Mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en français. Il a été revû & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de ſoin.

Digitized by Google

claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les aproches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas longtems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pû avoir une connaissance très-vraye en peu de mois par la lecture de quelques bons livres! La voye par laquelle on a si longtems enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est surtout en fait de poesie, que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes, que l'imagination des poëtes a créées en se jouant. Ce sont des tyrans, qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaissent point le caractère; aussi ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler.

La plûpart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport; & quand même leurs règles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles? *Homère*, *Virgile*, le *Tasse*, *Milton*, n'ont guères obéi à d'autres leçons, qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les grands-hommes dans leur marche, & seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent man-

Digitized by Google

que. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des bequilles. Presque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles, qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poëte grec a composé deux poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyssée*, il falut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens, pour ajuster leurs règles à l'*Enéide*. Ils ont fait à peu près comme les astronomes qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantissaient un ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux, qu'on nomme savans, & qui se croyent tels, venait vous dire, *le poëme épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, & dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des dieux dans l'espace d'une année*; il faudrait lui répondre : votre définition est très-fausse; car sans examiner si l'*Iliade* d'*Homère* est d'accord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année, est trompé par le diable & par sa femme en un jour, & est chassé du paradis terrestre pour avoir désobéi à DIEU. Ce poëme cependant est mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade*; & beaucoup de personnes le préfèrent à *Homère*, avec quelque aparence de raison.

Mais, me direz-vous, le poëme épique ne sera-

Digitized by Google

t-il donc que le récit d'une avanture malheureuse ? Non : cette définition serait aussi fausse que l'autre. L'*Oedipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *César* de *Shakespeare*, le *Caton* d'*Addisson*, la *Mérope* du marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinaut*, sont toutes de belles tragédies, & j'ose dire, toutes d'une nature différente. On aurait besoin en quelque sorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses, par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encor rendues familières. Il n'en est point des arts, & surtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature est toûjours la même; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins différent. Que dis-je, la même nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siécles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les états : ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de *Luigi* & de *Carissimi* : des airs per-

Digitized by Google

ſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles européanes. Mais ſans aller ſi loin, un Français accoûtumé à nos opéra, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un Italien à l'opéra de Paris; & tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée, que le caractère des deux langues eſt très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes; que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encor ſur le théâtre tragique, & doit par conſequent l'être beaucoup dans la muſique. Nous ſuivons à peu près les règles d'architecture de *Vitruve*, cependant les maiſons baties en Italie par *Palladio*, & en France par nos architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de *Pline* & de *Cicéron*, que nos habillemens ne reſſemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples, qui ayent plus de rapport à notre ſujet: qu'était la tragédie chez les Grecs? Un chœur, qui demeurait preſque toûjours ſur le théâtre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encor moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre, la tragédie eſt véritablement une action; & ſi les auteurs de ce pays joignaient à l'activité, qui anime leurs piéces, un ſtile naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun, qui ne reçoive des tours particuliers,

Digitized by Google

du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée, que nous devons nous former de la poeſie épique? Le mot *épique* vient du grec Επος, qui ſignifie *diſcours* : l'uſage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'avantures héroïques; comme le mot d'*oratio* chez les Romains, qui d'abord ſignifiait auſſi *diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'apareil; & comme le titre d'*imperator*, qui apartenait aux généraux d'armée, fut enſuite conferé aux ſeuls ſouverains de Rome.

Le poeme épique regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'avantures héroïques. Que l'action ſoit ſimple, ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems; que la ſcene ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'*Iliade*; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyſſée*; qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée*; qu'il y ait un principal perſonnage, ou pluſieurs; que l'action ſe paſſe ſur la terre, ou ſur la mer, ſur le rivage d'Afrique comme dans *la Luziade*, dans l'Amérique comme dans l'*Araucana*; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le *paradis* de *Milton*; il n'importe : le poeme ſera toûjours un poeme épique, un poeme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite. Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célebre monſieur *Addiſſon*, de donner le titre de poeme épique au *paradis perdu* de *Milton*, apel-

Digitized by Google

lez-le, si vous voulez, un poeme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez, que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Iliade*.

Ne disputons jamais sur les noms. Irais-je refuser le nom de comédies aux piéces de monsieur *Congreve*, ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs ? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne pense. Un homme, qui n'a lû que les auteurs classiques, mépriſe tout ce qui est écrit dans les langues vivantes; & celui qui ne sait que la langue de son pays, est comme ceux qui n'étant jamais sortis de la cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose; & que qui a vû Versailles a tout vû.

Mais le point de la question & de la difficulté est de savoir, sur quoi les nations polies se réunissent, & sur quoi elles different. Un poeme épique doit partout être fondé sur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui apartient au bon sens, apartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & simple*, qui se dévelope aisément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'avantures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste & proportionné. Plus l'action sera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune.

Digitized by Google

Il faudra surtout que cette action soit *intéressante*; car tous les cœurs veulent être remués; & un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, serait insipide en tout tems & en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme, qui puisse être satisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est permis d'avoir.

Telles sont à peu près les principales règles, que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet instinct qu'on nomme goût; voilà sur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût, qui plaisent également à toutes les nations? Il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démosthène*, *Virgile*, *Cicéron*, ont en quelque manière réuni sous leurs loix tous les peuples de l'Europe, & fait de tant de nations différentes une seule république de lettres; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes, le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs & leurs fruits sont échaufés & meuris par le même soleil; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes. Vous

Digitized by Google

reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol à ſon ſtile, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur & la molleſſe de la langue italienne s'eſt inſinuée dans le génie des auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtile majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractère des écrivains eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulières aux Anglais; ils ſont ſurtout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ſes jours cette différence, qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtile.

On aprouve avec raiſon en Italie, ces vers de la troiſième ſtance du premier chant de la *Jéruſalem*.

Coſì allegro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor gli orli del vaſo:
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables, qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine

amère donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne ſerait pas ſouferte dans un poëme épique-français. Nous liſons avec plaiſir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant.* Mais cette image, qui nous plaît dans ſon ſtile familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'épopée.

Voici un autre endroit univerſellement aprouvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le chant ſeiziéme de la *Jéruſalem*, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant:

Volea gridar: dove, o crudel, ove ſola
Laſci? ma il nuovo ardor nel ſuon chiuſe il dolore.
Se ch'ei torno' la fiebil parola
Più amara indietro a rimbombar ſul core.

Ces quatre vers italiens ſont très-touchans & très-naturels; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera en *galimatias* en français. „Elle voulait „crier: cruel, pourquoi me laiſſes-tu ſeule? „mais la douleur ferma le chemin à ſa voix, „& ces paroles douloureuſes reculérent avec „plus d'amertume, & retentirent ſur ſon cœur.„

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du poëme ſingulier de *Milton*, dont j'ai déja parlé, c'eſt au premier livre, dans la deſcription de Satan & des enfers.

Round he throws his baleful eyes:
That witneſs'd huge affliction and diſmay,
Mix'd with obdurate pride, and ſteadfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he views

Digitized by Google

The dismal situation waste and wild :
A dungeon horrible, on all sides round,
As one great furnace, flam'd, yet from those flames
No light, but rather darkness visible,
Serv'd only to discover, sights of woe ;
Regions of sorrow ! doleful shades ! where peace
And rest can never dwell ! hope never comes
That comes to all ; &c.

„ Il promène de tous côtés ses tristes yeux, „ dans lesquels sont peints le desespoir & l'hor- „ reur, avec l'orgueil & l'irréconciliable haine. „ Il voit d'un coup d'œil, aussi loin que les re- „ gards des chérubins peuvent percer, ce séjour „ épouvantable, ces déserts désolés, ce dongeon „ immense, enflammé comme une fournaise énor- „ me. Mais de ces *flammes il ne sortait point de* „ *lumières, ce sont des ténèbres visibles*, qui ser- „ vent seulement à découvrir des spectacles de „ désolation, des régions de douleur, dont ja- „ mais n'aprochent le repos ni la paix, où l'on „ ne connait point l'espérance connue partout „ ailleurs.

Antonio de Solis dans son excellente histoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit, où *Montézume* consultait ses dieux, était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumière, ajoûte : *e permitian solamente lo que bastava por-* *que se viesse la oscuridad*, „ on laissaient entrer „ seulement autant de jour qu'il en falait pour „ voir l'obscurité. " Ces ténebres visibles de

Digitized by Google

Milton ne ſont point condamnées en Angleterre, & les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans *Solis*. Il eſt très-certain, que les Français ne ſoufriraient point de pareilles libertés : ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſſions ; l'exactitude françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai raportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le père *Bourdaloue* prêche devant une aſſemblée de la communion anglicane, & qu'animant par un geſte noble, un diſcours patétique, il s'écrie : „ Oui, chrétiens, vous „ étiez bien diſpoſés, mais le ſang de cette „ veuve que vous avez abandonnée, mais le ſang „ de ce pauvre que vous avez laiſſé oprimer, „ mais le ſang de ces miſérables dont vous n'a„ vez pas pris en main la cauſe, ce ſang retom„ bera ſur vous, & vos bonnes diſpoſitions ne „ ſerviront qu'à rendre ſa voix plus forte pour „ demander à DIEU vengeance de votre infi„ délité. Ah ! mes chers auditeurs, &c. " Ces paroles patétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un auditoire anglais : car autant qu'ils aiment ſur le théâtre les expreſſions ampoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une ſimplicité ſans ornement. Un ſermon en France eſt une longue déclamation ſcrupuleuſement diviſée en trois points, & récitée avec entouſiaſme. En Angleterre un ſermon

Digitized by Google

eſt une diſſertation ſolide, & quelquefois ſeche, qu'un homme lit au peuple ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie c'eſt une comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des nations.

Je ſais, qu'il y a pluſieurs perſonnes, qui ne ſauraient admettre ce ſentiment. Ils diſent, que la raiſon, & les paſſions ſont par-tout les mêmes; cela eſt vrai, mais elles s'expriment partout diverſement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux & une bouche : cependant l'aſſemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une beauté turque à la Chine : & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe ſerait regardé comme un monſtre dans le pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales, des arts, ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire? Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle maniére on les cultive chez toutes les nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lû *Virgile* & *Homére*; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de tragédie, d'avoir lû *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les anciens; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs; mais ce ſerait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue;

Digitized by Google

la religion qui eſt preſque toûjours le fondement de la poëſie épique, eſt parmi nous l'opoſé de leur mithologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des héros du ſiége de Troie, que de celles des Américains. Nos combats, nos ſiéges, nos flottes n'ont pas la moindre reſſemblance; notre philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouſſole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été aportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homère* nous repréſente ſes dieux s'enyvrans de nectar, & rians ſans fin de la mauvaiſe grace dont *Vulcain* leur ſert à boire, cela était bon de ſon tems, où les dieux étaient ce que les fées ſont dans le nôtre: mais aſſurément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter dans un poëme une troupe d'anges & de ſaints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un auteur, qui irait après *Virgile* introduire des harpies enlevant le diner de ſon héros, & qui changerait de vieux vaiſſeaux en belles nymphes? En un mot, admirons les anciens; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle; & ne faiſons pas cette injuſtice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ſes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de ſureté.

Digitized by Google

Il n'y a point de monumens en Italie, qui méritent plus l'attention d'un voyageur, que la *Jéruſalem* du *Taſſe*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand *Newton*. *Camoens* eſt en Portugal ce que *Milton* eſt en Angleterre. Ce ſerait ſans doute un grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe, d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des ſiécles & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres perſonnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais; tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la manière de leurs pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'eſſayerai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au lecteur à ſupléer aux défauts de ce deſſein; je ne ferai que propoſer; il doit juger; & ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal-entendu, qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs. Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence de l'art; il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruines; il le ſuivra dans tous ſes changemens; il diſtinguera ce qui eſt *beauté*, dans tous les tems, & chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales*, qu'on admire dans un pays, & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à *Ariſtote* ce qu'il doit penſer d'un auteur anglais ou portugais, ni à monſieur *Perraut* comment il

Digitized by Google

il doit juger de l'*Iliade*; il ne se laissera point tirranniser par *Scaliger*, ni par *le Bossu*; mais il tirera ses règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les dieux d'*Homère* & le DIEU de *Milton*, entre *Calipso* & *Didon*, entre *Armide* & *Eve*.

Si les nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voisins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

Homère vivait probablement environ huit cents cinquante années avant l'ére chrètienne : il était certainement contemporain d'*Hésiode*. Or *Hésiode* nous aprend, qu'il écrivait dans *l'âge* qui suivait celui de la guerre de Troie, & que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain, qu'*Homère* fleurissait deux générations après la guerre de Troie; ainsi il pouvait avoir vû dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siége, & il devait avoir parlé souvent à des Grecs

Digitized by Google

d'Europe & d'Asie, qui avaient vû *Ulysse*, *Ménélas* & *Achille*.

Quand il composa l'*Iliade*, (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire & des fables de son tems. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour historiens & pour théologiens; ce ne fut même que quatre cents ans après *Hésiode* & *Homère*, qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raisonnable. Un livre dans ces tems-là était une chose aussi rare, qu'un bon livre l'est aujourd'hui: loin de donner au public l'histoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à présent, on ne transmettait à la postérité que les grands événemens qui devaient l'intéresser. Le culte des dieux & l'histoire des grands hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa longtems en vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur, & à être chantés: telle était la coûtume de ces peuples si différens de nous. Il n'y eut jusqu'à *Hérodote* d'autre histoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent en aucun tems de poësie sans musique.

A l'égard d'*Homère*, autant ses ouvrages sont connus, autant est-on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que longtems après sa mort on lui a érigé des statues, & élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vû naître; mais la commune opinion est, que de son vivant il men-

Digitized by Google

diait dans ces ſept villes, & que celui, dont la poſtérité a fait un DIEU, a vécu mépriſé & miſérable; deux choſes compatibles.

L'*Iliade*, qui eſt le grand ouvrage d'*Homère*, eſt plein de dieux & de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes; ils aiment ce qui leur paraît terrible; ils ſont comme les enfans, qui écoutent avidement ces contes de ſorciers qui les effraïent. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation, qui n'ait eu les ſiennes. De ces deux ſujets qui rempliſſent l'*Iliade*, naiſſent les deux grands reproches, que l'on fait à *Homère*: on lui impute l'extravagance de ſes dieux, & la groſſiéreté de ſes héros. C'eſt reprocher à un peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon tems. *Homère* a peint les dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la théologie payenne; mais il faudrait être bien dépourvû de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois graces, qui doivent toûjours accompagner la déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de *Vénus* ſont de ſon invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainſi orné cette religion, que nous lui reprochons? Et ſi ces fables étaient déja reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiécle, qui avait trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes?

Quant à ce qu'on apelle groſſiéreté dans les héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle* au neuviéme livre de l'*Iliade*,

Digitized by Google

mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le dîner avec *Achille*; *Achille & Patrocle* n'en ſont pas moins éclatans. *Charles XII* roi de Suède, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir-Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroïſme: & la plûpart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros, qui faiſaient leur cuiſine eux-mêmes. On peut ſe moquer de la princeſſe *Nauſica*, qui ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes & celles du roi & de la reine. On peut trouver ridicule, que les filles d'*Auguſte* aïent filé les habits de leur père, lorſqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas, qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vaille bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ſes héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les nations du nord ont conquis notre hémiſphère depuis la Chine juſqu'au mont Atlas. Les anciens ſe faiſaient une gloire d'être robuſtes: leurs plaiſirs étaient des exercices violens: ils ne paſſaient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homère*

Digitized by Google

avait à repréſenter un *Ajax*, & un *Hector*, non un courtiſan de Verſailles, ou de Saint James.

Après avoir rendu juſtice au fonds du ſujet des poëmes d'*Homère*, ce ſerait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes ouvrages. Mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'apliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'eſt trouvé bien des infidèles, qui ſe ſont moqués de ſa divinité. Il y a eu dans tous les ſiécles des ſavans, des *raiſonneurs*, qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poëſie eſt depuis quelque tems un grand ſujet de diſpute en France : *Perraut* commença la querelle contre *Deſpréaux ;* mais il aporta à ce combat des armes trop inégales : il compoſa ſon livre du parallèle des anciens & des modernes, où l'on voit un eſprit très ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux* accabla ſon adverſaire en s'attachant uniquement à relever ſes bévûes ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de *Perraut*, ſans qu'on entamât ſeulement le fonds de la queſtion. *Houdart de la Motte* a depuis renouvellé la querelle : il ne ſavait pas la langue grecque ; mais l'eſprit a ſupléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion & de fineſſe, que ſes

Digitized by Google

dissertations sur *Homère*. Madame *Dacier*, connue par une érudition, qu'on eût admirée dans un homme, soutint la cause d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit, que l'ouvrage de monsieur *de la Motte* était d'une femme d'esprit, & celui de madame *Dacier* d'un homme savant. L'un par son ignorance de la langue grecque, ne pouvait sentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait. L'autre, toute remplie de la superstition des commentateurs, était incapable d'apercevoir des défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi lorsque je lus *Homère*, & que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes; je ne pus croire d'abord, que le même génie eût composé tous les chants de l'*Iliade*. En effet nous ne connaissons parmi les latins ni parmi nous aucun auteur, qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait à la vérité *Pertharite*, *Suréna*, *Agesilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polyeucte*; mais *Suréna* & *Pertharite* sont des sujets encor plus mal choisis que mal traités. Ces tragédies sont très-faibles, mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions & de fautes grossiéres. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été dévelopé. *Shakespear*, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vû à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute

Digitized by Google

bien traduite qu'elle eſt par *Philipps*, ou au *Caton* d'*Adiſſon*, qu'aux anciennes piéces de *Shakeſpear*. Ces piéces ſont des monſtres en tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années; on y batiſe au premier acte le héros, qui meurt de vieilleſſe au cinquiéme; on y voit des ſorciers, des payſans, des yvrognes, des bouffons, des foſſoyeurs qui creuſent une foſſe, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux & de plus abſurde, vous le trouverez dans *Shakeſpear*. Quand je commençais à aprendre la langue anglaiſe, je ne pouvais comprendre, comment une nation ſi éclairée pouvait admirer un auteur ſi extravagant: mais dès que j'eus une plus grande connaiſſance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raiſon, & qu'il eſt impoſſible que toute une nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyaient comme moi les fautes groſſières de leur auteur favori; mais ils ſentaient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulières, que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouït de ſa réputation. Les auteurs qui ſont venus après lui ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'auteur de *Caton*, & ſes talens qui en ont fait un ſecretaire d'état, n'ont pû le placer à côté de *Shakeſpear*. Tel eſt le privilège du génie d'invention; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui; il court ſans guide, ſans art, ſans règle; il s'égare dans ſa carrière: mais

Digitized by Google

il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison & qu'exactitude. Tel à peu près était *Homère:* il a créé son art, & l'a laissé imparfait: c'est un cahos encore; mais la lumière y brille déja de tous côtés.

Le *Clovis* de *Desmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces poëmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pirame* de *Pradon* est plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer, ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui poussé par les vents, consume la terre devant lui.* Si c'est un DIEU, qui se transporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui aproche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*, il personifie les prières, *elles sont filles du maître des dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, & ne*

Digitized by Google

pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancellans ; elles ſuivent de loin l'injure, l'injure altière qui court ſur la terre d'un pied léger, levant ſa tête audacieuſe. C'eſt ici ſans doute, qu'on ne peut ſurtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'académie françaiſe, qui dans ſa traduction d'*Homère*, étrangle tout ce beau paſſage, & le racourcit ainſi en deux vers:

On apaiſe les dieux; mais par des ſacrifices
De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché monſieur *de la Motte* de ſentir ces grandes beautés d'imagination, & ſi cet académicien ſi ingénieux a cru, que quelques antithèſes, quelques tours délicats pourraient ſupléer à ces grands traits d'éloquence! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère*; mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés: il a fait un petit ſquelette d'un corps démeſuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte*; en vain avec tout l'art poſſible, & ſoutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti conſidérable; ſon parti, ſes éloges, ſa traduction, tout a diſparu, & *Homère* eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ſes beautés, ſont la plûpart des eſprits trop philoſophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les penſées de monſieur *Paſcal*, qu'il n'y a point de beauté poëtique, & *que faute d'elle on a inven-*

Digitized by Google

té de grands mots, comme fatal laurier, bel aſtre, & que c'eſt cela qu'on appelle beauté poëtique. Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ? Pour juger des poëtes il faut ſavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider ſur la muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croye point encor connaître les poëtes par les traductions; ce ſerait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lû que madame *Dacier*, n'a point lû *Homère*; c'eſt dans le grec ſeul qu'on peut voir le ſtile du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aïent jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme ſes héros, tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon poëme! Heureux qui peindrait les détails comme lui! Et c'eſt préciſément par ces détails que la poëſie charme les hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand-homme. Elle est pleine de puérilités & de contes ridicules. On y représente *Virgile* comme une espèce de maquignon & de faiseur de prédictions, qui devine, qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguste* était né d'une jument malade ; & qui étant interrogé sur le secret de la naissance de l'empereur, répond qu'*Auguste* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jusques-là récompensé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes est presque toûjours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de *Virgile*. Il nâquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier consulat du grand *Pompée* & de *Crassus*. Les ides d'Octobre, qui étaient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *Octobris Maro consecravit Idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Grèce pour mettre dans la re-

Digitized by Google

traite la dernière main à son *Enéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les poëtes épiques, qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si-tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modeste, & même timide. Il se dérobait très souvent en rougissant à la multitude, qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire; ses mœurs étaient simples; il négligeait sa personne & ses habillemens; mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité, qui s'accorde si bien avec le génie, & qui semble être donnée aux véritablement grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorsqu'il écrivait en prose. *Sénéque* le philosophe nous apprend, que *Virgile* n'avait pas mieux réussi en prose que *Cicéron* ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu

Digitized by Google

deſcendre à la proſe, puiſque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la poéſie ?

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguſte*. Cet heureux tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguſte*, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécéne*, & à l'empereur même. On ſait, qu'il ordonna par ſon teſtament, que l'on brûlât ſon *Enéide*, dont il n'était point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéïr à ſa dernière volonté. Nous avons encor les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre, que *Virgile* avait donné en mourant ; ils ſont beaux, & ſemblent partir du cœur.

Ergone ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas, ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur Muſa Maronis, &c.

Cet ouvrage que l'auteur avait condamné aux flammes, eſt encor avec ſes défauts le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon poéme des traditions fabuleuſes, que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes juſqu'à lui, à peu près comme *Homère* avait fondé ſon *Iliade* ſur la tradition du ſiége de Troie ; car en vérité il n'eſt pas croyable, qu'*Homère* & *Virgile* ſe ſoient ſoumis par avance à cette règle

Digitized by Google

bizarre, que le père *le Boſſu* a prétendu établir; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions, qui ſe paſſent dans le poëme, avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du ſiécle, ou dans un roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au lecteur, & un point d'hiſtoire, qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout poëte épique qui ſuivra la règle de *le Boſſu*, ſera ſûr de n'être jamais lû; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre: car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'hiſtoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan: il faudra de néceſſité, que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre; & y a-t-il rien de plus ridicule, que de commencer à bâtir pour être enſuite obligé de détruire?

Virgile raſſembla donc dans ſon poëme tous ces différens matériaux, qui étaient épars dans pluſieurs livres, & dont on peut voir quelques-uns dans *Denys d'Halicarnaſſe*. Cet hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée*; il n'oublie ni la fable des *Harpies*, ni les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Aſcagne* qui s'écrie que les

Digitized by Google

Troyens ont mangé leurs assiettes, &c. Pour la métamorphose des vaisseaux d'*Enée* en nymphes, *Denys d'Halicarnasse* n'en parle point; mais *Virgile* lui-même prend soin de nous avertir, que ce conte était une ancienne tradition, *Prisca fides facto, sed fama perennis.* Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rapellant la créance publique. Si on considérait dans cette vuë plusieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on serait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai, que nous permettrions à un auteur français, qui prendrait *Clovis* pour son héros, de parler de la sainte ampoule, qu'un pigeon aporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, & qui se conserve encor avec foi dans cette ville? Un Anglais, qui chanterait le roi *Arthur*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin*? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables, où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité, en riant de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudrait encor mieux les rejetter entiérement: un seul lecteur sensé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de la fable, *Virgile* est blâmé par quelques critiques, & loué par d'autres, de s'être asservi à imiter *Homère*. Pour moi, si j'ose hazarder mon sentiment, je pense, qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louan-

Digitized by Google

ges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scène les dieux d'*Homère*, qui étaient aussi les siens, & qui selon la tradition avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais assurément, il les fait agir avec plus de jugement que le poëte grec. Il parle comme lui du siége de Troye; mais j'ose dire, qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la description que fait *Virgile* de la prise de cette ville, que dans toute l'*Iliade d'Homère*. On nous crie, que l'épisode de *Didon* est d'après celui de *Circé* & de *Calipso*; qu'*Enée* ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulysse*. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on; si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai, que *Virgile* a emprunté du grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand *Virgile* est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à *Virgile* de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres, qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères *Homère* a jetté dans son *Iliade:* au lieu que dans l'*Enéïde*, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias*, & le fidèle *Achate*, sont des personnages insipides, des domestiques d'*Enée*, & rien de plus, dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste; mais j'ose dire, qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante

Digitized by Google

chante les actions d'*Enée*, & *Homère* l'oiſiveté d'*Achille*. Le poëte grec était dans la néceſſité de ſupléer à l'abſence de ſon principal héros; & comme ſon talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile* au contraire ſentait, qu'il ne falait point afaiblir ſon principal perſonnage, & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul *Enée*, qu'il a voulu, & qu'il a dû nous attacher; auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vûe. Toute autre méthode aurait gâté ſon poëme.

Saint-Evremont dit, qu'*Enée* eſt plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il eſt vrai, qu'*Enée* paſſe auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage, ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède*, qui combattent contre des dieux, il aurait plû davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection, que l'on fait contre l'*Enéide*. Les ſix derniers chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut; je ſuis perſua-

Digitized by Google

de qu'il le sentait lui-même, & que c'était la vraye raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguste*, que le premier, le second, le quatriéme & le sixiéme livre, qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Enéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'*Enée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie. De cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guères que descendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vûe, ne saurait nous intéresser après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échaufée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire, que les six derniers chants de l'*Enéide* soient sans beautés: il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez *Virgile*. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Vous voyez partout la main d'un homme sage, qui lutte contre les difficultés: il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'*Enéide*, c'est qu'on est tenté en les lisant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois

Digitized by Google

en la personne de *Turnus* un jeune prince passionnément amoureux, prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance; il est favorisé dans sa passion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme son fils. Les Latins & les Rutules désirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, & même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoye une ambassade au roi Latin pour obtenir un asyle; le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille, qu'*Enée* ne demandait pas: de-là suit une guerre cruelle; encor ne commence-t-elle que par hazard & par une avanture commune & petite. *Turnus* en combattant pour sa maîtresse est tué impitoyablement par *Enée*; la mère de *Lavinie* au desespoir se donne la mort, & le faible roi Latin pendant tout ce tumulte ne fait ni refuser ni accepter *Turnus* pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais, laissant *Turnus* & *Enée* se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre quoi qu'il arrive.

Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut: il falait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant, qui avait tant de droits sur elle, & qu'il secourût le vieux roi *Latinus*, au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de *Lavinie*: j'aimerais qu'il en fût le vengeur; je voudrais qu'il eût un rival que

Digitized by Google

je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer au héros davantage. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie*, cette jeune princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin; ce n'eſt point à un jeune peintre à oſer reprendre les défauts d'un *Raphaël*, & je ne puis pas dire comme le *Corrège*, *Son Pittor anche io.*

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

APrès avoir levé nos yeux vers *Homère* & *Virgile*, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence *Statius*, & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'*Iliade* & de *l'Enéide*; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par cela ſeul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maiſon de l'ordre des chevaliers: il naquit à Cordoue en Eſpagne ſous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encor que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de *Sénèque* ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des critiques,

Digitized by Google

qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Espagnol, qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son stile des barbarismes qui n'y sont point, & qui supposé qu'ils y fussent, ne peuvent assurément être apperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poesie, & le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitèrent tous deux, était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouïssait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flaterie, & en cela seul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faiblesse de donner à *Auguste* un encens que jamais un homme né doit donner à un autre homme tel qu'il soit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier, qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poeme épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait

Digitized by Google

exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems, la notorieté publique de la guerre civile, le siécle éclairé, politique, & peu superstitieux où vivaient *César* & *Lucain*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des héros réels qu'il falait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *César* étaient des personnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence* & *Turnus*. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines & les plus puissans hommes, qui aient jamais été, disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire: par-là il a rendu son poëme sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé, qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*, & que *César* & *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans son poëme aucune description brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer, & de ne rien dire de trop; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés, qui ne sont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Enéide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont

Digitized by Google

Corneille eſt rempli ; quelques-uns de ſes diſcours ont la majeſté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*. Il peint comme *Salluſte* ; en un mot, il eſt grand partout où il ne veut point être poëte. Une ſeule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *Céſar*, *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription poëtique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les divinités ſur la ſcène. *Lucain* a fait tout auſſi bien de s'en paſſer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On ſavait peu de choſe de ces héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques, que *Pindare* chantait, & dont il n'avait preſque rien à dire. Il falait qu'il ſe jettât ſur les louanges de *Caſtor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire romain avaient beſoin d'être relevés par l'intervention des dieux ; mais *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, *Labienus* vivaient dans un autre ſiècle qu'*Enée* : les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *Céſar* jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi *Iris* venait lui aporter ſon épée, ou ſi *Vénus* deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, ſont perſuadés, qu'un poëme ne ſaurait ſubſiſter ſans divinités, parce que l'*Iliade* en eſt pleine ; mais ces divinités ſont ſi peu eſſentielles au poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans *Lucain*, &

Digitized by Google

peut-être dans aucun poëte, eſt le diſcours de *Caton*, dans lequel ce ſtoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me ſers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſuë eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les dieux ni les enfers;
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître;
Nous trouvons DIEU partout; partout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon courroux;
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Penſez-vous, qu'à ce temple un Dieu ſoit limité?
Qu'il ait dans ces déſerts caché la vérité?
Faut-il d'autre ſéjour à ce monarque auguſte,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juſte?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit;
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit;
Tout ce que nous voyons eſt cet Etre Suprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons.
Si nous n'y ſavons pas lire nos avantures,
Percer avant le tems dans les choſes futures,

Digitized by Google

Loin d'apliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* eſt ſi inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *Céſar*, *Pompée*, *Caton* avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me ſemble, que je vois un portique hardi & immenſe, qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE CINQUIEME.

LE TRISSIN.

APrès que l'empire romain eut été détruit par les Barbares, pluſieurs langues ſe formèrent des débris du latin, comme pluſieurs royaumes s'élevèrent ſur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les arts périrent; & lorſqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renâquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reſte malheureuſement de l'architecture & de la ſculpture de ces tems-là, eſt un compoſé bizarre de groſſiéreté & de colifichets. Le peu

Digitized by Google

qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conservèrent la langue latine pour la corrompre ; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la langue italienne, comme la fille aînée de la latine, se polit la première, ensuite l'espagnole, puis la française & l'anglaise se perfectionnèrent.

La poésie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un tems, où l'on n'avait pas encor un ouvrage de prose supportable ; chose étrange que presque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siécle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les arts. Les Barbares des côtes de la mer baltique avaient leurs fameuses rimes *Runiques*, dans les tems qu'ils ne savaient pas lire ; ce qui prouve en passant, que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoiqu'il en soit, le *Tasse* était encor au berceau, lorsque le *Trissin*, auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit pour son sujet l'*Italie délivrée des Gots par Bélisaire sous l'empire de Justinien.* Son plan est sage & régulier : mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, & cette aurore du bon goût brilla

Digitized by Google

pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le *Tasse*.

Le *Trissin* était un homme d'un savoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Léon X* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de *Charles-Quint*; mais enfin il sacrifia son ambition, & la prétendue solidité des affaires, à son goût pour les lettres; bien différent en cela de quelques hommes célèbres, que nous avons vû quitter, & même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés qui sont dans *Homère*, & cependant sa grande faute est de l'avoir imité; il en a tout pris, hors le génie. Il s'apuye sur *Homère* pour marcher, & tombe en voulant le suivre: il cueille les fleurs du poete grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le *Trissin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère*, où *Junon* parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Justinien* a les mêmes vûes sur son époux dans l'*Italia liberata*. " Elle commence par se baigner dans sa belle chambre; " elle met une chemise blanche; & après une " longue énumération de tous les attiquets d'une " toilette, elle va trouver l'empereur, qui est " assis sur un gazon dans un petit jardin; elle lui " fait une menterie avec beaucoup d'agaceries, " & enfin *Justinien le diede un bascio*

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella stette; e sorridendo disse:

Digitized by Google

Signor mio dolce, or che volete fare?
Che se veniſſe alcuno in queſto luogo,
E ci vedeſſe, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle noſtre uſate ſtanze,
Chiudamo gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniam ci, e fate poi quel, che vi piace.
L'imperator riſpoſe; Alma mia vita,
Non dubitate de la viſta altrui;
Che qui non può venir perſona umana
Se non per la mia ſtanza; & io la chiuſi
Come qui venni, et hò la chiave a canto;
E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre;
Perchè giamai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto, ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar ne la minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno; &c.

„ L'empereur lui donna un doux baiſer, & lui
„ jetta les bras au cou. Elle s'arrêta, & lui dit
„ en ſouriant: Mon doux ſeigneur, que voulez-
„ vous faire? Si quelqu'un entrait ici & nous
„ découvrait, je ſerais ſi honteuſe, que je n'o-
„ ſerais plus lever les yeux. Allons dans notre
„ apartement, fermons les portes, mettons-nous
„ ſur le lit, & puis faites ce que vous voudrez.
„ L'empereur lui répondit: Ma chère ame, ne
„ craignez point d'être aperçue. Perſonne ne
„ peut entrer ici que par ma chambre, je l'ai
„ fermée, & j'en ai la clef dans ma poche. Je

Digitized by Google

„ préſume, que vous avez auſſi fermé la porte „ de votre apartement, qui entre dans le mien: „ car vous ne le laiſſez jamais ouvert. Après „ avoir ainſi parlé, il l'embraſſe & la jette ſur „ l'herbe tendre, qui ſemble partager leurs plaiſirs, & qui ſe couronne de fleurs". Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans *Homère* devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le *Triſſin*, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le *Triſſin* ſemble n'avoir copié *Homère*, que dans le détail des deſcriptions: il eſt très-exact à peindre les habillemens & les meubles de ſes héros; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui, pour remarquer ſeulement ſes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe, qui ait fait un poëme épique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des poëtes italiens, dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans ſes ouvrages; ce qui n'était pas un petit mérite.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TAndis que le *Triffin* en Italie ſuivait d'un pas timide & faible les traces des anciens, le *Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, & s'acquérait une réputation, qui dure encor parmi ſes compatriotes, qui l'apellent le *Virgile Portugais*.

Camouens d'une ancienne famille Portugaiſe, nâquit en Eſpagne dans les derniéres années du régne célèbre de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, tandis que *Jean II* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean*, il vint à la cour de Lisbonne, la premiére année du régne d'*Emmanuel le grand*, héritier du trône & des grands deſſeins du roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel déterminé à ſuivre le projet, qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497 *Vaſco de Gama* avec une flotte pour cette fameuſe entrepriſe, qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardieſſe de s'embarquer avec lui, paſſèrent pour des inſenſés, qui ſe ſacrifiaient de gayeté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le roi: tout

Digitized by Google

Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces avanturiers, & les pleura comme morts. Cependant l'entrepriſe réuſſit, & fut le premier fondement du commerce, que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camoens n'accompagna point *Vaſco de Gama* dans ſon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes; il n'alla aux grandes Indes que longtems après. Un déſir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faiſaient à Lisbonne ſes galanteries indiſcrètes, ſes mécontentemens de la cour, & ſurtout cette curioſité aſſez inſéparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à ſa patrie. Il ſervit d'abord volontaire ſur un vaiſſeau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déja un vice-roi dans les Indes. *Camoens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu, qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs ſinguliers, que la deſtinée réſervait à *Camoens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il compoſa ſon poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade*; titre qui a peu de raport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de-là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, & ſe ſauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre tenant ſon

Digitized by Google

poëme, ſeul bien qui lui reſtait. De retour à Goa, il fut mis en priſon; il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit gouverneur arrogant & avare: il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec ſon poëme pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ 800 livres de notre monnaye d'aujourd'hui; mais on ceſſa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort, qu'on s'empreſſa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes ſe diſputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Ainſi il éprouva en tout le ſort d'*Homère*. Il voyagea comme lui; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après ſa mort. Tant d'exemples doivent aprendre aux hommes de génie, que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune & qu'on vit heureux.

Le ſujet de la *Luſiade*, traité par un eſprit auſſi vif que le *Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle eſpèce d'épopée. Le fonds de ſon poëme n'eſt ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute: " Je chante ces hommes au-deſſus du vulgaire, qui des rives occidentales de la Luſitanie, portés ſur des mers qui n'avaient point encor vû de vaiſſeaux, allè-

„ allèrent étonner la Trapobane de leur audace: „ eux dont le courage patient à ſoufrir des tra- „ vaux au-delà des forces humaines, établit un „ nouvel empire ſous un ciel inconnu & ſous „ d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voya- „ ges du fameux Troyen, qui porta ſes dieux „ en Italie; ni ceux du ſage Grec, qui revit Ita- „ que après vingt ans d'abſence; ni ceux d'*A-* „ *lexandre*, cet impétueux conquérant. Diſpa- „ raiſſez, drapeaux que *Trajan* déployait ſur les „ frontiéres de l'Inde: Voici un homme à qui „ *Neptune* a abandonné ſon trident: Voici des „ travaux qui ſurpaſſent tous les vôtres.

„ Et vous, nymphes du Tage, ſi jamais vous „ m'avez inſpiré des ſons doux & touchans, ſi „ j'ai chanté les rives de votre aimable fleuve; „ donnez-moi aujourd'hui des accens fiers & har- „ dis; qu'ils ayent la force & la clarté de votre „ cours, qu'ils ſoient purs comme vos ondes, „ & que déſormais le dieu des vers préfère vos „ eaux à celles de la fontaine ſacrée".

Le poëte conduit la flotte portugaiſe à l'embouchure du Gange; il décrit en paſſant les côtes occidentales, le midi & l'orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent ſur cette côte; il entremêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſiéme chant, la mort de la célèbre *Inès de Caſtro*, épouſe du roi *don Pedro*, dont l'avanture déguiſée a été jouée depuis peu ſur le théâtre de Paris. C'eſt à mon gré le plus beau morceau du *Camouens*; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendriſſans & mieux écrits. La ſimplicité du poëme eſt rehauſſée par des fictions

Digitized by Google

auſſi neuves que le ſujet. En voici une, qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les tems, & chez toutes les nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le cap de Bonne-Eſpérance, apellé alors le promontoire des tempêtes, on aperçoit tout à coup un formidable objet. C'eſt un fantôme, qui s'élève du fond de la mer; ſa tête touche aux nues; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui; ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux: ce monſtre, ou ce dieu, eſt le gardien de cet océan, dont aucun vaiſſeau n'avait encor fendu les flots; il menace la flotte, il ſe plaint de l'aûdace des Portugais, qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie italien; c'eſt une iſle enchantée, qui ſort de la mer, pour le rafraichiſſement de *Gama* & de ſa flotte. Cette iſle a ſervi, dit-on, de modèle à l'iſle d'*Armide*, décrite quelques années après par le *Taſſe*. C'eſt-là que *Vénus* aidée des conſeils du Père Eternel, & ſecondée en même tems des fléches de *Cupidon*, rend les *Néreïdes* amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement; chaque Portugais embraſſe une *Néreïde*, & *Thétis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon partage. Cette déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'iſle, & de-là

Digitized by Google

lui montre tous les royaumes de la terre, & lui prédit les destinées du Portugal.

Camouens après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette isle, & des plaisirs où les Portugais sont plongés, s'avise d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer, qu'une isle enchantée, dont *Vénus* est la déesse, & où des nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours, ressemble plus à un *Musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'aprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend, que dans ce poëme *Vénus* signifie la *sainte Vierge*, & que *Mars* est évidemment JÉSUS-CHRIST. A la bonne heure; je ne m'y opose pas; mais j'avoue, que je ne m'en serais pas aperçû. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout; on ne sera plus tant surpris, que *Gama* dans une tempête adresse ses prières à JÉSUS-CHRIST, & que ce soit *Vénus* qui vienne à son secours. *Bacchus* & la vierge *Marie* se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la foi, & *Vénus* se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme; mais la poësie du stile, & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veronese* parmi les grands peintres,

Digitized by Google

quoiqu'il ait placé des pères bénédictins & des soldats suisses dans des sujets de l'ancien testament.

Le *Camouens* tombe presque toûjours dans de telles disparates. Je me souviens que *Vasco*, après avoir raconté ses avantures au roi de Melinde, lui dit: *O roi, jugez si Ulysse & Enée ont voyagé aussi loin que moi, & couru autant de périls:* comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son *Homère* & son *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les avantures se succèdent les unes aux autres, & le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin, que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cents ans, il fait les délices d'une nation spirituelle, qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE SEPTIEME.

LE TASSE.

Torquato Tasso commença sa *Gierusalemme Liberata* dans le tems que la *Lusiade* du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait assez le portugais pour lire ce poëme & pour en être jaloux;

Digitized by Google

il disait que le *Camouens* était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée; le *Tasse* était autant au-dessus de *Camouens*, que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. Le *Tasse* eût eu plus de raison d'avouer, qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si longtems balancée, & qui lui est encor préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les poëtes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de fertilité, plus de varieté, plus d'imagination que tous les autres ensemble; & si on lit *Homère* par une espèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Enéide*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très-inférieur au véritable poëme épique. Il en est des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus estimés, & celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des ogres & des géans que des héros, & d'outrer la nature que de la suivre.

Le *Tasse* nâquit à Surrento en 1544 le 11 Mars, de *Bernardo Tasso* & de *Portia de Rossi*. La maison dont il sortait était une des plus illustres d'Italie, & avait été longtems une des plus puissantes. Sa grand' mère était une *Cornaro*: on

Digitized by Google

fait assez, qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père né dans le déclin de sa maison, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la seule richesse qu'il avait reçue de son père, se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partisans du prince de Salerne, & qui connaissait par une dure expérience le danger de la poésie, & d'être attaché aux grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Tasse* y réussit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en philosophie & en théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant, un homme qui savait par cœur la logique d'*Aristote*, & ce bel art de disputer pour & contre en termes inintelligibles, sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études, qui n'étaient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. La répu-

Digitized by Google

tation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans son penchant pour la poësie. Il fut reçû dans l'académie des *Ætherei* de Padouë, sous le nom de *Pentito*, du repentant, pour marquer qu'il se repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit, & dans les autres, où son inclination ne l'avait pas apellé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin pour accomplir la destinée, que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du duc de *Ferrare*, & crut, qu'être logé & nourri chez un prince pour lequel il faisait des vers, était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du cardinal d'*Este*. *Il fut reçu du roi Charles IX*, disent les historiens italiens, *avec des distinctions dûes à son mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, se réduisaient à quelques louanges; c'est la fortune des poëtes. On prétend, qu'il fut amoureux à la cour de Ferrare de la sœur du duc, & que cette passion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique, qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour fou un homme, qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de son poëme avaient déja paru sous le nom de *Godefroi*; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand homme de

Digitized by Google

l'antiquité : j'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Envelopé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son père, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il apellait ses amis, il soufrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même; & ce qui devait ajouter un poids insuportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'oprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à pied couvert de haillons depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait, & dont il espérait quelque secours, mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut empriſonné encore. Le desespoir altéra sa constitution robuste, & le rejetta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *Ste. Vierge* & de *Ste. Scholastique*, qui lui aparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manso di Villa* raporte ce fait comme certain. Tout ce que la plûpart des lecteurs en croiront, c'est que le *Tasse* avait la fièvre.

Sa gloire poëtique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque re-

Digitized by Google

gardé comme un mauvais poëte. Enfin après vingt années l'envie fut lasse de l'opprimer; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; mais ce ne fut que lorsque son esprit fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flater. Il fut apellé à Rome par le pape *Clément VII*, qui dans une congrégation de cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier, & les honneurs du triomphe; cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, sur-tout en France, & qui était alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le *Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape: *Je désire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimaient & admiraient le *Tasse*, se chargèrent de l'apareil du couronnement; il devait se faire au capitole; chose assez singulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le tems de ces préparatifs, & comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems, qui sape la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs

Digitized by Google

endroits de l'Italie, comme les poëmes d'*Homère* l'étaient en Grèce; & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère*, malgré ſes fautes, & malgré la critique de *Deſpréaux*.

La *Jéruſalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade*: mais ſi c'eſt imiter que de choiſir dans l'hiſtoire un ſujet, qui a des reſſemblances avec la fable de la guerre de Troye; ſi *Renaud* eſt une copie d'*Achille*, & *Godefroi* d'*Agamemnon*; j'oſe dire, que le *Taſſe* a été bien au-delà de ſon modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ſes batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'*Iliade*; mais ſes caractères ſont mieux annoncés, plus fortement décrits, & mieux ſoutenus; car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans le poete grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans l'italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, & de diſtinguer les différentes eſpèces de vertus, de vices & de paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes. Ainſi *Godefroi* eſt prudent & modéré; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle; la généreuſe valeur de *Tancrède* eſt oppoſée à la fureur d'*Argant*; l'amour dans *Armide* eſt un mélange de coquetterie & d'emportement; dans *Herminie* c'eſt une tendreſſe douce & aimable. Il n'y a pas juſqu'à l'hermite *Pierre*, qui ne faſſe un perſonnage dans le tableau, & un beau contraſte avec l'enchanteur *Iſmeno*; & ces deux figures ſont aſſurément au-deſſus de *Calcas* & de

Digitized by Google

Taltibius. *Renaud* eſt une imitation d'*Achille*; mais ſes fautes ſont plus excuſables; ſon caractère eſt plus aimable, ſon loiſir eſt mieux employé. *Achille* éblouit, & *Renaud* intéreſſe.

Je ne ſais ſi *Homère* a bien ou mal fait d'inſpirer tant de compaſſion pour *Priam*, l'ennemi des Grecs : mais c'eſt ſans doute un coup de l'art, d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur ſe ſerait intéreſſé pour les mahométans contre les chrètiens; on ſerait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays ſur lequel ils n'avaient aucun droit, & maſſacrer de ſang froid un vénérable monarque âgé de 80 ans, & tout un peuple innocent, qui n'avait rien à démèler avec eux.

C'était une choſe bien étrange que la folie des croiſades. Les moines prèchaient ces ſaints brigandages, moitié par entouſiaſme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique, qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des princes quittaient leurs états, les épuiſaient d'hommes & d'argent, & les laiſſaient expoſés au premier occupant, pour aller ſe battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens, & partaient pour la Terre-Sainte avec leurs maîtreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes & la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge; mais

Digitized by Google

quand ils arrivèrent au saint sépulcre, ces monstres ornés de croix blanches, encor toutes dégoutantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre, & se frapèrent la poitrine, tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le *Tasse* fait voir, comme il le doit, les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros, qui sous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre consacrée par la naissance & la mort d'un DIEU. Le sujet de la *Jérusalem*, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le *Tasse* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit; presque tout y est lié avec art; il amène adroitement les avantures; il distribue sagement les lumières & les ombres. Il fait passer le lecteur des allarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés, il le ramène aux combats; il excite la sensibilité par degrés; il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son stile est presque partout clair & élégant; & lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, & se change en majesté & en force.

On trouve, il est vrai, dans la *Jérusalem*, environ deux cents vers, où l'auteur se livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut, que

Digitized by Google

ſon génie payait au mauvais goût de ſon ſiécle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens ſont entiérement déſabuſés.

Si cet ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire partout, il y a auſſi bien des endroits, qu'on n'aprouve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un épiſode, qui ne tient en rien au reſte du poëme. Je parle de l'étrange & inutile *taliſman*, que fait le ſorcier *Iſmeno*, avec une image de la vierge *Marie*; & de l'hiſtoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encor ſi cette image de la vierge ſervait à quelque prédiction; ſi *Olindo* & *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en-haut, & diſaient un mot de ce qui doit arriver; mais ils ſont entiérement hors-d'œuvre. On croit d'abord, que ce ſont les principaux perſonnages du poëme; mais le poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur avanture avec tous les embelliſſemens de ſon art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des chrêtiens, que l'image de la vierge l'eſt aux mahométans.

Il y a dans l'épiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeraient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrêtiens métamorphoſés en poiſſons, & un perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont

Digitized by Google

des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'aprouver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais; mais du tems du *Taſſe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire monſieur *Loke*, ou monſieur *Addiſſon*, ſera étrangement révolté de trouver dans la *Jéruſalem* un ſorcier chrétien, qui tire *Renaud* des mains des ſorciers mahométans. Quelle fantaiſie d'envoyer *Ubalde* & ſon compagnon à un vieux & ſaint magicien, qui les conduit juſqu'au centre de la terre! Les deux chevaliers ſe promènent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoye à Aſcalon, vers une vieille, qui les tranſporte auſſi-tôt dans un petit bateau aux iſles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramènent au camp des chrètiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encor ces imaginations dignes des contes de fées n'apartiennent-elles pas au *Taſſe*; elles ſont copiées de l'*Arioſte*, ainſi que ſon *Armide* eſt une copie d'*Alcine*. C'eſt là ſurtout ce qui fait que tant de littérateurs italiens ont mis l'*Arioſte* beaucoup au-deſſus du *Taſſe*.

Mais quel était ce grand exploit, qui était réſervé à *Renaud*? Conduit par enchantement depuis le pic de Ténérife juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques

Digitized by Google

vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient ſon tonnerre contre les chrêtiens, en faveur des mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des chrêtiens. Ils obéiſſent auſſi-tôt, & ſe plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU, & ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt, où les chrêtiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, & bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce d'un mirthe, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'hermite *Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud*, rompent l'enchantement.

Je crois, qu'il eſt à propos de faire voir, comment *Lucain* a traité différemment dans ſa *Pharſale* un ſujet preſque ſemblable. *Céſar* ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens & des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brebeuf*, qui comme toutes les autres traductions eſt au-deſſous de l'original.

Digitized by Google

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra Deûm, structæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis & volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris
Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos : non vulgatis sacrata figuris,
Numina sic metuunt : tantum terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones :
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cælum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro :
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.

Sed

Digitized by Google

Sed fortes tremuere manus, motique verenda
Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra ſecures.
Implicitas magno Cæſar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Auſus, & aëriam ferro proſcindere quercum,
Effatur merſo violata in robora ferro:
Jam ne quis veſtrûm dubitet ſubvertere ſylvam,
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis,
Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba; ſed expenſâ Superorum & Cæſaris irâ
Procumbunt orni, nodoſa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus teſtata cupreſſus.
Tum primum poſuere comas, & fronde carentes
Admiſere diem, propulſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi: muris ſed clauſa juventus
Exultat. Quis enim læſos impune putaret
Eſſe Deos?

Voici la traduction de *Brebeuf*; on ſait qu'il était plus ampoulé encor que *Lucain*; il gâte ſouvent ſon original en voulant le ſurpaſſer: mais il y a toûjours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée,
Formidable aux humains, & des dieux révérée,
Dont le feuillage ſombre & les rameaux épais,
Du dieu de la clarté font mourir tous les traits.

Digitized by Google

Sous la noire épaiſſeur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres,
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le ſon des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du ſoleil ſes cruels ſacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offenſent la nature en révérant les dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres;
On voit fumer la terre; on voit rougir les arbres;
Tout y reſſent l'horreur; & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'oſent pas y chercher leur bauge, ou leurs tanières.
La foudre accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable, & n'y tombe jamais.
Là de cent dieux divers les groſſières images
Impriment l'épouvante, & forcent les hommages;
La mouſſe, & la pâleur de leurs membres hideux,
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux:
Sous un air plus connu, la Divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture;
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour:
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſouphrée
La forêt eſt couverte & n'eſt pas dévorée;

Digitized by Google

Et l'on a vû cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux & de dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre
Laiſſent à ces démons ſon horreur & ſon ombre;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacrilèges;
Les dieux, même les dieux n'ont point de privilèges;
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés;
Et de tous les ſoldats les ames étonnées,
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prens ſur moi tout le courroux des dieux.
A ces mots tous les ſiens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect, ſans dépouiller la crainte:
Les dieux parlent encor à ces cœurs agités;
Mais quand Jule commande, ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs auſſi vieux que leur mère,
Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printems au milieu des hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent;
A ce fier attentat tous les prêtres gémiſſent.

TAYLOR OXFORD

Digitized by Google

Marſeille ſeulement, qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit, que les dieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroyer Céſar, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharſale* n'eſt pas comparable à la *Jéruſalem délivrée*; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel eſt au-deſſus de celle d'un héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions, qu'on apelle des beautés poëtiques, & que les perſonnes de bon ſens regardent comme des contes inſipides, propres à amuſer les enfans.

Le Taſſe ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pû s'empêcher de ſentir, que ces contes ridicules & bizarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la poëſie épique. Pour ſe juſtifier il publia une préface, dans laquelle il avança, que tout ſon poëme était allégorique. L'armée des princes chrêtiens, dit-il, repréſente le corps & l'ame. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* eſt l'ame, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les diables ſont à la fois figures & figurés, *figura e figurato*. *Armide* & *Iſmeno* ſont les tentations, qui aſſiégent nos ames; les charmes, les illuſions de la forêt enchantée, repréſentent les faux

Digitized by Google

raisonnemens, *falsi sillogismi*, dans lesquels nos passions nous entrainent.

Telle est la clef, que le *Tasse* ose donner de son poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il se supose des vues & des desseins, qu'il n'avait pas probablement, quand il fit son poëme; ou si par malheur il les a eues, il est bien incompréhensible comment il a pû faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le diable joue dans son poëme le rôle d'un misérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté, & si j'ose le dire, dans l'esprit de la religion. Les processions, les litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuses, sont représentés dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la poésie, qui sait annoblir tout, & étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton*, & d'avoir confondu les idées payennes avec les idées chrètiennes. Il est étrange, que la plûpart des poëtes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait, que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas & de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'enfer payen. Il est vrai, que *Pluton*, *Proserpine*, *Radamante*, *Tisiphone*, sont des noms plus agréables que *Belzebut* & *Astarot*; nous rions du mot de *diable*, nous respectons celui de *Fu-*

Digitized by Google

rie. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'antiquité, il n'y a pas juſqu'à l'enfer, qui n'y gagne.

CHAPITRE HUITIEME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUr la fin du ſeiziéme ſiécle l'Eſpagne produiſit un poëme épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, auſſi-bien que par la ſingularité du ſujet; mais encor plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maiſon de *Philippe II*, & combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au-dehors, que d'établir ſes affaires au-dedans, retourna en Eſpagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſavoir, c'eſt-à-dire, de connaitre les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna longtems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire, que quelques provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Eſpagnols leurs conquérans. Je dirai en paſſant, que cette tentative des Américains pour recou-

Digitized by Google

vrer leur liberté, eſt traitée de rébellion par les auteurs eſpagnols. La paſſion qu'il avait pour la gloire, & le deſir de voir & d'entreprendre des choſes ſingulières, l'entraînèrent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y reſta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, eſt une petite contrée montagneuſe, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuſtes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage & plus longtems que les autres Américains; & ils furent les derniers que les Eſpagnols ſoumirent. *Alonzo* ſoutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéiſſance du roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même tems le conquérant & le poëte; il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſait, à en chanter les événemens; & faute de papier il écrivit la première partie de ſon poëme ſur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enſuite bien de la peine à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une deſcription géographique du Chily, & par la peinture des mœurs &

Digitized by Google

des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ſerait inſuportable dans tout autre poëme, eſt ici néceſſaire, & ne déplait pas dans un ſujet, où la ſcène eſt par-delà l'autre tropique, & où les héros ſont des ſauvages, qui nous auraient été toûjours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le ſujet, qui était neuf, a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

„ Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés „ de voir des créatures pareilles à des hommes, „ portant du feu dans leurs mains, & montées „ ſur des monſtres, qui combattaient ſous eux; „ Ils les prirent d'abord pour des dieux deſcen- „ dus du ciel, armés du tonnerre, & ſuivis de „ la deſtruction; & alors ils ſe ſoumirent, quoi- „ qu'avec peine. Mais dans la ſuite s'étant fa- „ miliariſés avec leurs conquérans, ils connu- „ rent leurs paſſions & leurs vices, & jugèrent „ que c'étaient des hommes. Alors honteux d'a- „ voir ſuccombé ſous des mortels ſemblables à „ eux, ils jurèrent de laver leur erreur dans le „ ſang de ceux qui l'avaient produite, & d'exer- „ cer ſur eux une vengeance exemplaire, terri- „ ble & mémorable. "

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxiéme chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui aiant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La première action de *l'A-*

Digitized by Google

raucana eſt une querelle, qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux ſauvages vante ſon mérite & ſes exploits; enfin la diſpute s'échaufe tellement, qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que *Neſtor*, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le héros grec, fait la harangue ſuivante.

„ Caciques, illuſtres défenſeurs de la patrie, „ le déſir ambitieux de commander n'eſt point „ ce qui m'engage à vous parler. Je ne me plains „ pas, que vous diſputiez avec tant de chaleur, „ un honneur qui peut-être ſerait dû à ma vieilleſſe, & qui ornerait mon déclin. C'eſt ma „ tendreſſe pour vous, c'eſt l'amour que je dois „ à ma patrie, qui me ſollicite à vous demander attention pour ma faible voix. Hélas! „ comment pouvons-nous avoir aſſez bonne opinion de nous-mêmes, pour prétendre à quelque grandeur, & pour ambitionner des titres „ faſtueux, nous qui avons été les malheureux „ ſujets & les eſclaves des Eſpagnols? Votre „ colère, Caciques, votre fureur, ne devraient-elles pas s'exercer plutôt contre nos tyrans? „ Pourquoi tournez-vous contre vous-mêmes ces „ armes, qui pouraient exterminer vos ennemis, „ & venger notre patrie? Ah! ſi vous voulez „ périr, cherchez une mort qui vous procure „ de la gloire. D'une main briſez le joug honteux, & de l'autre attaquez les Eſpagnols, &

Digitized by Google

„ ne répandez pas dans une querelle ſtérile les „ précieux reſtes d'un ſang, que les dieux vous „ ont laiſſé pour vous venger. J'aplaudis, je l'a- „ voue, à la fière émulation de vos courages: „ ce même orgueil, que je condamne, augmente „ l'eſpoir que je conçois. Mais, que votre va- „ leur aveugle ne combatte pas contre elle-même, „ & ne ſe ſerve pas de ſes propres forces pour „ détruire le pays qu'elle doit défendre. Si vous „ êtes réſolus de ne point ceſſer vos querelles, „ trempez vos glaives dans mon ſang glacé. J'ai „ vécu trop longtems : heureux, qui meurt ſans „ voir ſes compatriotes malheureux, & malheu- „ reux par leur faute! Ecoutez donc ce que j'oſe „ vous propoſer. Votre valeur, ô Caciques, eſt „ égale; vous êtes tous également illuſtres par „ votre naiſſance, par votre pouvoir, par vos „ richeſſes, par vos exploits : vos ames ſont éga- „ lement dignes de commander, également capa- „ bles de ſubjuguer l'univers. Ce ſont ces pré- „ ſens céleſtes, qui cauſent vos querelles. Vous „ manquez de chef, & chacun de vous mérite „ de l'être; ainſi puiſqu'il n'y a aucune dif- „ férence entre vos courages, que la force du „ corps décide ce que l'égalité de vos vertus „ n'aurait jamais décidé, &c. " Le vieillard pro- poſe alors un exercice digne d'une nation bar- bare, de porter une groſſe poutre, & de défé- rer à qui en ſoutiendrait le poids plus longtems l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût eſt de comparer enſemble des choſes de même nature, opoſez le diſcours de *Neſtor*

Digitized by Google

à celui de *Colocolo*, & renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'*Achille*, instruit & inspiré par *Minerve* déesse de la sagesse, a donné à *Agamemnon* les noms d'*yvrogne* & de *chien*; le sage *Nestor* se léve pour adoucir les esprits irrités de ces deux héros, & parle ainsi. „ Quelle satisfaction sera-„ ce aux Troyens, lorsqu'ils entendront parler „ de vos discordes? Votre jeunesse doit respec-„ ter mes années & se soumettre à mes conseils. „ J'ai vû autrefois des héros supérieurs à vous. „ Non, mes yeux ne verront jamais des hom-„ mes semblables à l'invincible *Pirithoüs*, au „ brave *Cineus*, au divin *Thésée*, &c..... J'ai „ été à la guerre avec eux, & quoique je fusse „ jeune, mon éloquence persuasive avait du pou-„ voir sur leurs esprits. Ils écoutaient *Nestor*; „ jeunes guerriers, écoutez donc les avis, que „ vous donne ma vieillesse. *Atride*, vous ne de-„ vez pas garder l'esclave d'*Achille*: fils de *Thé-„ tis*, vous ne devez pas traiter avec hauteur le „ chef de l'armée. *Achille* est le plus grand, le „ plus courageux des guerriers: *Agamemnon* est „ le plus grand des rois, &c. " Sa harangue fut infructueuse; *Agamemnon* loua son éloquence, & mépriſa son conseil.

Considerez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des Caciques, la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité, la tendresse majestueuse de ses

Digitized by Google

paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les ſentimens de la vraye gloire pénètrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en reprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un cenſeur, un panégiriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté, ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe; ſi c'eſt un moyen ſûr de s'attirer l'attention des princes grecs, que de les rabaiſſer, & de les mettre au-deſſous de leurs ayeux; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à *Neſtor*, qu'*Achille* eſt le plus courageux des chefs qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille*, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde, qui ſoufre volontiers, qu'on lui préfére ſon inférieur pour le courage; s'il y a une aſſemblée, qui puiſſe ſuporter ſans s'émouvoir un harangueur, qui leur parlant avec mépris, vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens; alors *Homère* poura être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il eſt vrai, que ſi *Alonzo* eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à *Homère*, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des poëtes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas, après avoir pris un vol

Digitized by Google

ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſein. Ce poëme eſt plus ſauvage que les nations qui en ſont le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui eſt un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats; & pour paſſer le tems, il fait naître entr'eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, & principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt raportée par les anciens hiſtoriens; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de reſtituer à la reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon poëme d'être compoſé de trente-ſix chants très-longs. On peut ſupoſer avec raiſon, qu'un auteur, qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire, que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'auteur eſpagnol. Le véritable & ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot

Digitized by Google

amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIEME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie, qui eſt au-devant de la traduction françaiſe de ſon *Paradis perdu*. Il n'eſt pas étonnant, qu'aiant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aye découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une comédie intitulée, *Adam*, ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, & dédiée à *Marie de Médicis*, reine de France. Le ſujet de cette comédie était la chûte de l'homme. Les acteurs étaient DIEU LE PERE, les diables, les anges, *Adam*, *Eve*, le ſerpent, la mort, & les ſept péchés mortels. Ce ſujet digne du génie abſurde du théâtre de ce tems là, était écrit d'une manière qui répondait au deſſein.

La ſcène s'ouvre par un chœur d'anges, & *Michel* parle ainſi au nom de ſes confrères : „ „ Que l'arc-en-ciel ſoit l'archet du violon du „ firmament; que les ſept planètes ſoient les „ ſept notes de notre muſique; que le tems

Digitized by Google

„ batte exactement la mesure ; que les vents „ jouent de l'orgue, &c. " Toute la piéce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français, qui en riront, que notre théâtre ne valait guères mieux alors ; que *la mort de St. Jean-Baptiste*, & cent autres piéces, sont écrites dans ce stile ; mais que nous n'avions ni *Pastor-Fido*, ni *Aminte*.

Milton, qui assista à cette représentation, découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur, qui ne se fait apercevoir qu'aux hommes de génie. *Les sept péchés mortels dansant avec le diable*, sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise ; mais *l'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du* CREATEUR, *la source de nos malheurs & de nos crimes*, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a surtout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre & triste, qui ne convient pas mal à l'imagination anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino :* il en composa même un acte & demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres, qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatriéme chant de son poëme épique. C'est lorsque cet esprit de révolte s'échapant du fond des enfers, dé-

Digitized by Google

couvre le ſoleil, qui ſortait des mains du CRÉATEUR.

„ Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
„ Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon ſuplice, & dont mes yeux s'étonnent,
„ Toi, qui ſemble le DIEU des cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat diſparait & s'enfuit,
„ Qui fait pâlir le front des aſtres de la nuit;
„ Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
„ Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
„ Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
„ Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi;
„ Je ſuis tombé; l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette tragédie, la ſphère de ſes idées s'élargiſſait à meſure qu'il penſait. Son plan devint immenſe ſous ſa plume; & enfin au lieu d'une tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre & non intéreſſante, il imagina un poëme épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'aprouver ſouvent le bizarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtems à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toûjours de prendre parti pour aucune des ſectes, qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'égliſe, qui pût ſe vanter de compter *Milton* pour un

Digitized by Google

un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi & du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra même aſſez avant dans la faveur de *Cromwel*; & par une fatalité, qui n'eſt que trop commune, ce zélé républicain fut le ſerviteur d'un tyran. Il fut ſecrétaire d'*Olivier Cromwel*, de *Richard Cromwel*, & du parlement, qui dura juſqu'au tems de la reſtauration. Les Anglais employèrent ſa plume pour juſtifier la mort de leur roi, & pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaiſe* au ſujet de cet événement tragique. Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. *Saumaiſe* défendit en pédant le parti d'un roi mort ſur l'échafaut, d'une famille royale errante dans l'Europe, & de tous les rois même de l'Europe intéreſſés dans cette querelle. *Milton* ſoutint en mauvais déclamateur la cauſe d'un peuple victorieux, qui ſe vantait d'avoir jugé ſon prince ſelon les loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaiſe* & de *Milton* ſont déja enſevelis dans l'oubli. *Milton* que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très-mauvais écrivain en proſe.

Il avait cinquante-deux ans lorſque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie, que *Charles II* donna aux ennemis de ſon père; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amniſtie, incapable de poſſéder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon poëme épi-

Digitized by Google

que, à l'âge où *Virgile* avait fini le ſien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vûe. Il ſe trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à compoſer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation; les beaux eſprits de la cour de *Charles II* ou ne le connaiſſaient pas, ou n'avaient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant, qu'un ancien ſecrétaire de *Cromwel*, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans bien, fût ignoré ou mépriſé dans une cour, qui avait fait ſuccéder à l'auſtérité du gouvernement du protecteur, toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, & dans laquelle on ne goûtait que les poeſies efféminées, la molleſſe de *Waller*, les ſatyres du comte de *Rocheſter*, & l'eſprit de *Couley*.

Une preuve indubitable, qu'il avait très-peu de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire, qui voulût imprimer ſon *Paradis perdu*. Le titre ſeul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin *Tompſon* lui donna trente piſtoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompſon*. Encor ce libraire avait-il ſi peur de faire un mauvais marché, qu'il ſtipula, que la moitié de ces trente piſtoles ne ſerait payable, qu'en cas qu'on fit une ſeconde édition du poëme: édition que *Milton* n'eut jamais la conſolation de voir. Il reſta pauvre & ſans gloire: ſon nom doit augmenter la liſte des grands génies perſécutés de la fortune.

Digitized by Google

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut ſans ſe douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Sommers* & le docteur *Atterbury*, depuis évêque de Rocheſter, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompſon* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs. Depuis, le célèbre monſieur *Addiſſon* écrivit en forme pour prouver, que ce poëme égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère*: les Anglais commencèrent à ſe le perſuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité pluſieurs morceaux du grand nombre de poëmes latins faits de tout tems ſur ce ſujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pû prendre dans le *Taſſe* la deſcription de l'enfer, le caractère de *Satan*, le conſeil des démons. Imiter ainſi, ce n'eſt point être plagiaire, c'eſt lutter, comme dit *Boileau*, contre ſon original; c'eſt enrichir ſa langue des beautés des langues étrangères; c'eſt nourrir ſon génie, & l'accroître du génie des autres; c'eſt reſſembler à *Virgile*, qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre le *Taſſe* avec des armes inégales; la langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens:

Chiama gli abitatori d'ell ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba &c...

Digitized by Google

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans le *Taſſe*, eſt le ſujet même dans *Milton*. Il eſt encor vrai que ſans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les diables de *Milton* & du *Taſſe* n'auraient pas eu un grand ſuccès. Le judicieux *Deſpréaux*, qui a preſque toûjours eu raiſon, excepté contre *Quinaut*, a dit à tous les poëtes:

Eh, quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toûjours heurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le *Paradis perdu* aura toûjours: la première, c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées qu'un être puiſſant & jaloux par ſa ſéduction rend coupables & malheureuſes: la ſeconde eſt la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur diſait, que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le ſujet était le diable combattant contre DIEU, & un ſerpent qui perſuade à une femme de manger une pomme: ils ne croyaient pas qu'on pût faire ſur ce ſujet autre choſe que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton*, & de *Shakeſpear*. Monſieur *du Pré* de ſaint Maur donna une traduction en proſe françaiſe de ce poëme ſingulier. On fut étonné de trouver dans un ſujet, qui paraît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeſ-

Digitized by Google

tueux avec lesquels ils ose peindre DIEU, & le caractère encor plus brillant, qu'il donne au diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve*. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres poëmes l'amour est regardé comme une faiblesse, dans *Milton* seul il est une vertu. Le poëte a sû lever d'une main chaste le voile, qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion; il transporte le lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures, dont *Adam* & *Eve* sont remplis: il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poësie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France est pleine, se réunirent à trouver, que le diable parle trop souvent & trop longtems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, & que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables auxquels il venait de parler tout aussi bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands diables, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, *Satan* s'a-

Digitized by Google

prête à sortir de l'abîme ; il trouve la mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*, dit-il au diable, *arrête, ô mon fils*, dit-il à la mort. *Et qui es-tu donc*, répond le diable, *toi qui m'apelles ton père ? Je suis le péché*, replique ce monstre ; *tu accouchas de moi dans le ciel ; je sortis de ta tête par le côté gauche ; tu devins bientôt amoureux de moi ; nous couchâmes ensemble ; j'entraînai beaucoup de chérubins dans ta révolte ; j'étais grosse, quand la bataille se donna dans le ciel ; nous fumes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monstre que tu vois, dont je fus père ; il est ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola sa mère, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.*

Après cette dégoutante & abominable histoire, le péché ouvre à *Satan* les portes de l'enfer ; il laisse les diables sur le bord du Phlégeton, du Styx & du Lethé : les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination. Cependant *Satan* voyage dans les espaces imaginaires : il tombe dans le vuide, & il tomberait encore, si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du cahos ; il traverse le paradis des fous, *the paradise of fools*, (c'est l'un des endroits, qui ne sont point traduits en français.) Il trouve dans ce paradis, les indulgences, les

Digitized by Google

Agnus Dei, les chapelets, les capuchons, & les ſcapulaires des moines.

Voilà des imaginations, dont tout lecteur ſenſé a été révolté; & il faut que le poëme ſoit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pû le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais anges a paru auſſi aux connaiſſeurs un épiſode, où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Niſrot*, d'*Aſtarot*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut ſe former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère* en parlant de ſes dieux les caractériſait par leurs attributs, qu'on connaiſſait; mais un lecteur chrétien a envie de rire, quand on veut lui faire connaître à fond *Niſrot*, *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues, & ſurtout les plaiſanteries de ſes héros. Comment ſoufrir dans *Milton* les harangues & les railleries des anges & des diables pendant la bataille qui ſe donne dans le ciel? Ces mêmes critiques ont jugé, que *Milton* péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, & d'avoir armé d'épées tous ces eſprits, qui ne

Digitized by Google

pouvaient ſe bleſſer ; car il arrive, que lorſque je ne ſais quel ange a coupé en deux je ne ſais quel diable, les deux parties du diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé, que *Milton* choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque DIEU le père envoye ſes fidèles anges combattre, réduire, & punir les rebelles. " Allez, dit DIEU à *Michel* & à *Gabriel*, pourſuivez mes ennemis juſqu'aux extrémités du ciel ; précipitez-les loin de DIEU & de leur bonheur dans le tartare, qui ouvre déja ſon brulant cahos pour les engloutir. " Comment ſe peut-il, qu'après un ordre ſi poſitif la victoire reſte indéciſe ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, & n'eſt point obéï : il veut vaincre, & on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ſes anges de faire ce que ſon fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières, qui fit ſans doute dire à *Dryden* dans ſa préface ſur l'*Enéide*, que *Milton* ne vaut guères mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de *Milton*, qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* & de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la première fois, qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pû imaginer de plus mauvais goût.

Digitized by Google

Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étais à Londres, j'osai composer en anglais un petit essai (*) sur la poésie épique, dans lequel je pris la liberté de dire, que nos bons juges français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé; & la plûpart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction, que le *Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, & qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, & je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, & effacer la honte qu'on a reprochée si longtems à la France de n'avoir pû produire un poëme épique. C'est au tems seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poëmes épiques, & que nous qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point

(*) C'est en partie celui-ci même, qui en plusieurs endroits est une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

notre stérilité & notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée ; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Desmarets*, les *Cassaignes*, & les *Scuderys*. Si un écrivain célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise ; si un *Corneille*, un *Desprèaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles, qui aient osé porter ce fardeau, & ils ont succombé. En effet de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelqu'autre écrit un peu estimé. La comédie des *visionnaires* de *Desmarets* est le seul ouvrage d'un poëte épique, qui ait eu en son tems quelque réputation ; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne comédie. Les *visionnaires* de *Desmarets* étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi bien que la *Mariane* de *Tristan* & l'*amour tyrannique de Scudery*, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au *Télémaque* le titre de poëme épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des arts, quand on donne le nom de poëme à la prose. Le *Télémaque* est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le stile dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose : mais l'il-

Digitized by Google

lustre auteur du *Télémaque* avait trop de goût ; était trop savant & trop juste, pour apeller son roman du nom de poëme. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne soufrons point dans notre poësie, & que de longs discours politiques & économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation, sentira, qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, (*) *Qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes ; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille, la troisiéme de verd avec une médaille sans anneau & sans frange*, &c. *& enfin donner aux esclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *Qu'il faut, qu'une maison soit tournée à un aspect sain ; que les logemens en soient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conservent, que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable ait un salon & un petit péristille, avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot, tous les détails dans lesquels *Mentor* daigne entrer, seraient aussi indignes d'un poëme épique, qu'ils le sont d'un ministre d'état.

On a encor accusé longtems notre langue de n'être pas assez sublime pour la poësie épique. Il est vrai, que chaque langue a son génie, formé

(*) Liv. XII.

Digitized by Google

en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la construction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai, que le latin & le grec étoient des langues plus poétiques & plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain, que notre langue eſt plus forte que l'italienne, & plus douce que l'anglaiſe. Les Anglais & les Italiens ont des poëmes épiques; il eſt donc clair, que ſi nous n'en avions pas, ce ne ſerait pas la faute de la langue françaiſe.

On s'en eſt auſſi pris à la gêne de la rime, & avec encor moins de raiſon. La *Jéruſalem* & le *Roland furieux* ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'*Enéïde*, & ont de plus l'uniformité des ſtances; & non-ſeulement tous les vers, mais preſque tous les mots, finiſſent par une de ces voyelles, a, e, i, o; cependant on lit ces poëmes ſans dégoût, & le plaiſir qu'ils font empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un poëme épique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire? C'eſt que de toutes les nations polies la nôtre eſt la moins *poëtique*. Les ouvrages en vers, qui ſont le plus à la mode en France, ſont les piéces de théâtre. Ces piéces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui aproche aſſez de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la

Digitized by Google

ſimplicité. On ſait, que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine*; & lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poëſie françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles-lettres, a encor été un nouveau frein pour la poëſie. Notre nation regardée comme ſi légère par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les nations la plus ſage la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout; on préfère l'hiſtoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélies* & les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils ſont pour un tems l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée; on ſe moquerait également d'un auteur, qui employerait les dieux du paganiſme, & de celui qui ſe ſervirait de nos ſaints: *Vénus* & *Junon* doivent reſter dans les anciens poëmes grecs & latins: *ſainte Geneviéve*, *ſaint Denys*, *ſaint Roch* & *ſaint Chriſtophe*, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes & les queues des diables, ne ſont tout au plus que des ſujets de raillerie, on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des ſaints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable; mais bien des idées qui ſeraient ſublimes

Digitized by Google

pour eux, ne nous paraitraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai il y a plus de douze ans ſur ma *Henriade* feu monſieur *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit, " Vous entreprenez un ouvrage, qui n'eſt „ pas fait pour notre nation, *les Français n'ont „ pas la tête épique.*" Ce furent ſes propres paroles; & il ajoûta: " Quand vous écririez auſſi „ bien que meſſieurs *Racine* & *Deſpréaux*, ce ſera „ beaucoup ſi on vous lit".

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact, qui régne dans le ſiécle où je vis, que j'ai choiſi un héros véritable, au lieu d'un héros fabuleux; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction, qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne ſachent; c'eſt à la *Henriade* ſeule à parler en ſa défenſe, & au tems ſeul de déſarmer l'envie.

FIN DE L'ESSAY SUR LA POESIE ÉPIQUE, ET DE CE VOLUME.

Dr. D. Potts
26. 11. 91
[VOLT.]

911701

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google